LA REVUE DE

TEHRAN

rdt @ etelaat.ir

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

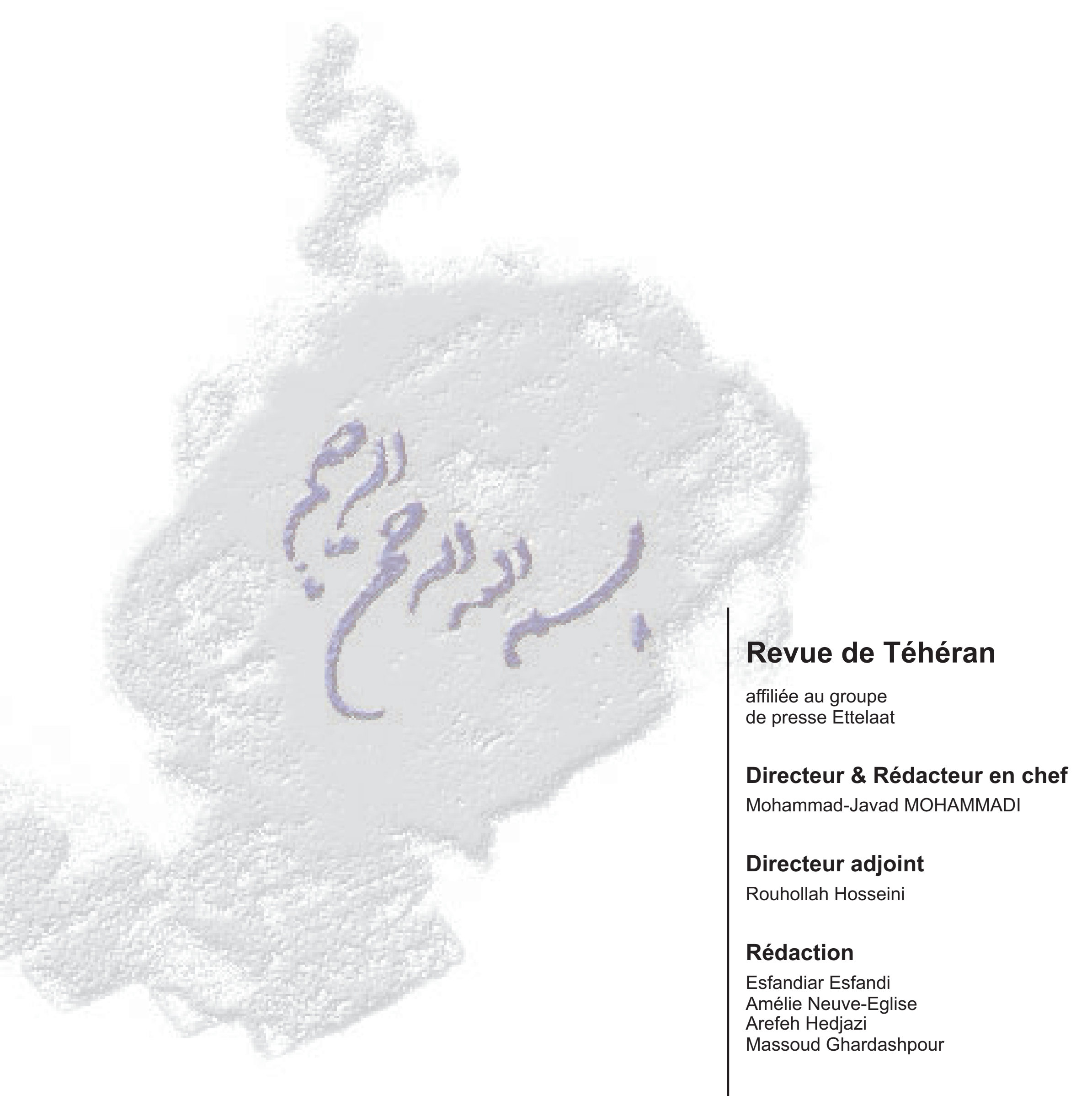
N° 12, NOVEMBRE 2006, Ie ANNEE

PRIX 500 TOMANS

Du conflit à la mémoire

26ème anniversaire de la guerre Iran-Irak

- La photographie à l'époque du mouvement constitutionnel
- L'entrée de l'Iran à l'OMC
- Tabriz vu par Ewliya Chelebi



Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint
Rouhollah Hosseini

Rédaction
Esfandiar Esfandi
Amélie Neuve-Eglise
Arefeh Hedjazi
Massoud Ghardashpour

Correction française
Béatrice Tréhard

Correction persane
Mohammad-Amin Youssefi

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani
Naz Maryam Malek

Adresse:
Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@etelaat.ir

Imprimé par Iran-Tchap



Premier mensuel iranien en langue française
N°12 - Aban 1385 / Novembre 2006
Première année
Prix 500 Tomans

Sommaire




CAHIER DU MOIS

Dans les tranchées du ciel

Chronique de la guerre Iran-Irak

Arefeh HEDJAZI

Le 22 septembre 1980, quelques mois à peine après la proclamation de la République Islamique en Iran, les Téhéranais présents à l'aéroport international de Mehrabad voient soudain leur journée se transformer en cauchemar. A une heure et demie de l'après-midi, surgis de nulle part, des avions de chasse irakiens bombardent l'aéroport et tous les centres stratégiques du pays sous les yeux terrifiés de la population désorientée.

Les racines d'un conflit

A cette époque, il y avait déjà plusieurs mois que Saddam Hussein, chef du régime irakien, avait remis en question les accords d'Alger de 1975 qui précisaient le tracé de la frontière irano irakienne au niveau du fleuve Arvand (appelé Chatt-el-Arab par les Arabes). D'après ce traité, le milieu de l'Arvand était la frontière naturelle séparant les deux pays.

Depuis plusieurs années - pour ne pas dire plusieurs siècles -, un conflit latent existait entre Perses et Arabes ou Ottomans au sujet de cette frontière. Seulement, avant la Révolution Islamique, le Chah d'Iran, couronné gendarme du Moyen-Orient par les Américains, était bien trop protégé par ces derniers pour que Saddam Hussein puisse révéler ses ambitions belliqueuses et expansionnistes.

Cet état de choses change après la proclamation de la République islamique en Iran. Dans le contexte de la Guerre Froide, les Iraniens rejettent à la fois le bloc de l'Ouest et de l'Est, et préfèrent l'indépendance et la liberté dans les cadres d'une république islamique. Les Américains et Occidentaux cherchent quant à eux un moyen de renverser ce nouveau régime et de remettre en place un gouvernement qui leur soit plus favorable. Ils ne voient donc pas d'un mauvais œil les ambitions irakiennes.

D'immenses prêts sont donc faits à l'Irak et d'énormes masses d'armes franchissent les frontières irakiennes en vue d'être utilisées contre les Iraniens.

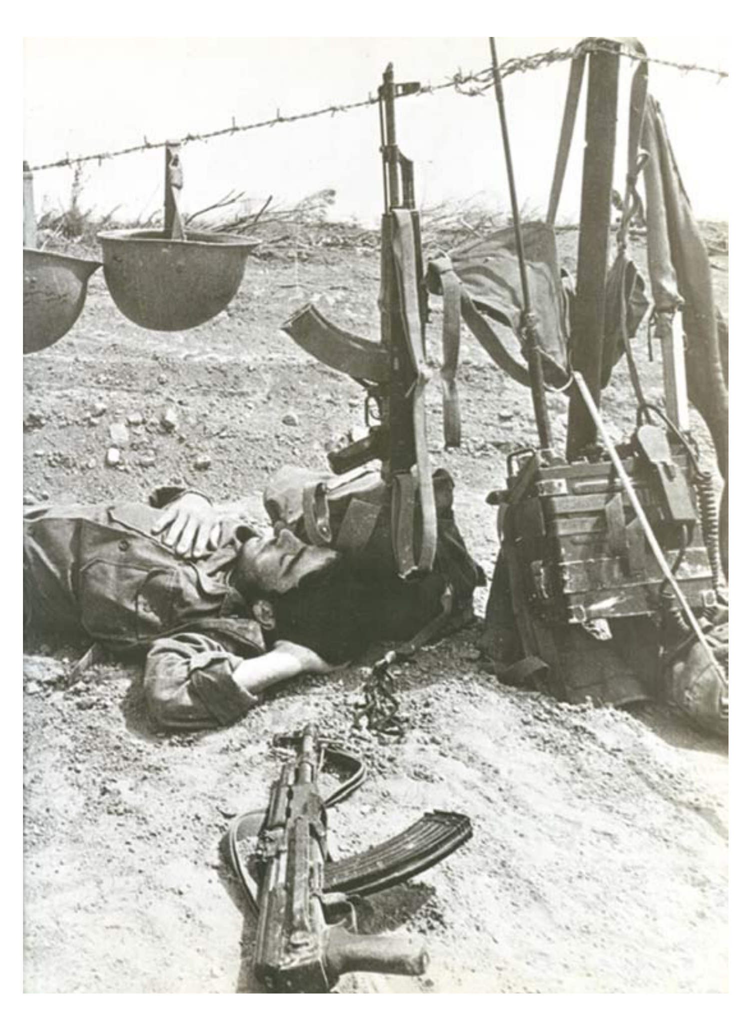
Après la Révolution islamique et

Dans le contexte de la Guerre Froide, les Iraniens rejettent à la fois le bloc de l'Ouest et de l'Est, et préfèrent l'indépendance et la liberté dans les cadres d'une république islamique.

En septembre 1980, l'armée irakienne lance des attaques de peu d'envergure et occupe plusieurs kilomètres de territoire iranien.

La guerre commence officiellement le 22 septembre 1980 à 11h00 du matin, à la suite du coup tiré par un char T-72 de la caserne de Baaghoobeh vers les lignes iraniennes.

surtout après le brutal arrêt des relations irano-américaines, l'armée irakienne qui avait commencé dès mars 1980 à attenter des raids sur les territoires frontaliers, durcit le ton et augmente l'intensité de ses attaques. En septembre 1980, l'armée irakienne lance des attaques de peu d'envergure et occupe plusieurs kilomètres de territoire iranien. Le dictateur irakien avait ordonné cette occupation pour mesurer la capacité de riposte iranienne et évaluer les réactions internationales. L'armée iranienne ne peut riposter. De même, l'opinion internationale accueille avec indifférence la nouvelle de cette tension territoriale.



La guerre

C'est finalement le 31 shahrivar 1359 (22 septembre 1980) que débute la massive attaque irakienne contre l'Iran, une attaque qui se solde par la plus longue guerre du XXème siècle; et fut en même temps un épisode très marquant de la longue histoire de l'Iran qui se caractérisa par une valorisation de qualités humaines telles que le sacrifice, le courage, l'héroïsme ainsi que par un retour à une certaine forme de spiritualité.

La guerre commence officiellement le 22 septembre 1980 à 11h00 du matin, à la suite du coup tiré par un char T-72 de la caserne de Baaghoobeh vers les lignes iraniennes. Après cela, des attaques aériennes massives débutent du côté irakien et de nombreux aéroports et centres stratégiques iraniens sont bombardés. D'autre part, l'invasion terrestre débute avec de longs pilonnages d'artillerie pour " préparer le terrain ", tuant en quelques heures des centaines de civils.

L'aviation irakienne participe également à cette " préparation ". Les bombardiers irakiens prennent pour cibles les points stratégiquement importants: bases militaires, aéroports, usines, raffineries, mais également les villes frontalières de Khorramchahr, Abâdân et Dezful. Ce geste des Irakiens est d'abord et surtout une manœuvre de la guerre psychologique, censée démoraliser l'adversaire. C'est également dans cette optique que l'invasion terrestre de l'Iran ne débute qu'après de violents tirs de barrage.

L'offensive terrestre irakienne porte sur plusieurs kilomètres. La troisième division blindée se lance sur Abâdân et Khorramshahr. Elle est soutenue par la 5ème division blindée, la 33ème division des Forces spéciales ainsi que la 11ème

division d'infanterie irakienne, positionnée de l'autre coté de l'Arvand, qui bombarde intensément ces deux villes. L'armée irakienne dispose également d'un soutien aérien puissant et son artillerie pilonne massivement Abâdân et Khorramshahr. Cependant, l'offensive irakienne échoue, violemment repoussée par les soldats et volontaires iraniens.

Le régime baassiste avait choisi comme stratégie d'invasion " la guerre éclair " et plus précisément une "offensive de trois jours ", qui, dans l'optique irakienne, allait permettre à son armée d'atteindre la capitale iranienne et de renverser le gouvernement de la République islamique. Mais la vigilance de l'imam Khomeiny contribue à déjouer ce plan. Le 22 septembre 1980, lors d'un meeting, il aborde très calmement le thème de l'attaque irakienne en rassurant la nation désorientée et démoralisée.

Deux jours plus tard, il s'adresse aux Forces Armées en ces termes:

" J'attends de toutes nos forces armées qu'elles coopèrent ensemble et qu'elles vainquent l'ennemi. "

Ces paroles contribuent à redonner une certaine confiance aux Iraniens qui se tiennent dès lors prêts à défendre leur territoire.

L'armée irakienne réussit à occuper plusieurs centaines de kilomètres carrés de territoire iranien dès la fin de la première semaine du conflit. Cependant, dans certaines régions, la résistance acharnée de la population et la guérilla urbaine l'empêchent d'atteindre ses objectifs. Elle parvient simplement à occuper de petites villes comme Ghassre Shirin, Naft Shahr, Soumar, Mehrân, Dehlorân, Moussiân et Bostân. Les grandes villes comme Abâdân, Ahwâz et Khorramshahr restent longtemps imprenables. La cause essentielle de l'incapacité de l'armée irakienne à atteindre, même de loin, les objectifs prévus en Iran est la vigueur de la résistance nationale et locale.

Cette résistance est un facteur décisif tout au long de la guerre, étant donné qu'elle n'avait pas été prévue par les Irakiens. Pourtant, c'est elle, encadrée par le Sepâh ou le Bassij, qui casse net la violence de la première vague de l'offensive irakienne et joue un rôle déterminant aux côtés de l'armée régulière, qu'elle épaule et seconde tout au long des huit années de guerre qui suivent. Ainsi, la stratégie irakienne ne parvient pas à atteindre les objectifs prévus sur les fronts ouest et sud.

Par conséquent, à la fin de la première semaine de guerre, l'état-major irakien marque un revirement stratégique et au lieu de viser une guerre " courte et puissante ", opte pour une guerre " longue et épuisante ". Cela convient d'ailleurs parfaitement aux grandes puissances qui veulent l'affaiblissement des deux pays belligérants.

Dans le sud également, les prétentions irakiennes qui vont jusqu'à l'annexion de la province du Khouzestân (appelée par Saddam Hussein l'Arabistân), diminuent largement au point que l'armée irakienne se contenterait d'occuper les villes encerclées de Khorramshahr et d'Abâdân et de conserver les territoires déjà pris.

A partir de la deuxième semaine de guerre, l'Irak intensifie ses attaques contre Khorramshahr et propose en même temps un cessez-le-feu à l'Iran, ce en vue de pouvoir imposer ses ambitions territoriales concernant l'Arvand et de conserver les territoires déjà occupés.

L'absence de renseignements exacts et précis concernant les plans et les objectifs des Irakiens a de très mauvaises répercussions au niveau de l'organisation militaire et de l'envoi des troupes défensives dans les zones attaquées. Ainsi,

Le régime baassiste avait choisi comme stratégie d'invasion "la guerre éclair " et plus précisément une "offensive de trois jours".

" J'attends de toutes nos forces armées qu'elles coopèrent ensemble et qu'elles vainquent l'ennemi. "

La cause essentielle de l'incapacité de l'armée irakienne à atteindre, même de loin, les objectifs prévus en Iran est la vigueur de la résistance nationale et locale.



On peut dire que la riposte est loin d'être aussi puissante qu'elle aurait dû et pu.

il faut attendre le quinzième jour de l'offensive irakienne pour que toutes les divisions iraniennes de défense prennent position. Après cela, on s'attend logiquement à ce que des ripostes réfléchies et stratégiques aient lieu, ce qui n'est pas le cas. Ce n'est que la résistance de la population civile et des membres épars du Sepâh qui joue un rôle non négligeable dans le déroulement du conflit pendant ces premières semaines. En résumé, on peut dire que la riposte est loin d'être aussi puissante qu'elle aurait dû et pu.

L'absence de réaction immédiate des autorités iraniennes face à l'attaque irakienne a une raison politique, raison qui a d'ailleurs donné lieu à plusieurs frictions entre le gouvernement et les volontés nationales.

Ce décalage et ces frictions ont deux conséquences désastreuses: un fiasco militaire total durant les premières semaines du conflit, et un désordre politique interne croissant. Les défaites qu'essuient les quatre opérations défensives iraniennes commandées par le président Bani Sadr pendant les six premiers mois de la guerre sont les résultats directs de ces dissensions, surtout que la stratégie dominante au niveau du Quartier Général iranien est de " gagner du temps même si on perd du terrain " - stratégie peu susceptible d'arrêter les Irakiens de quelque manière que ce soit.

L'un des plus désastreux résultats de cette tactique du QG est que l'Irak réussit finalement, en moins de deux mois, à occuper la plupart des villes frontalières et même la plus importante d'entre elles, Khorramshahr, qui tombe au bout de quarante jours de combats de rue acharnés.

Le 11 juin 1981, l'imam Khomeiny démet Bani Sadr de sa fonction de commandant en chef des Forces Armées. Le lendemain, le Parlement approuve cette décision et la guerre entre dans une seconde phase, c'est-à-dire celle des grandes victoires iraniennes.

Le 11 juin 1981, l'imam Khomeiny démet Bani Sadr de sa fonction de commandant en chef des Forces Armées. Le lendemain, le Parlement approuve cette décision et la guerre entre dans une seconde phase, c'est-à-dire celle des grandes victoires iraniennes.

A la suite du limogeage de Bani Sadr, les choses changent, avec, dès le lendemain, le lancement de la première grande offensive iranienne victorieuse.

Cette offensive est la première opération conjointe de l'armée et du Sepâh et ouvre la voie à une collaboration fructueuse entre ces deux organes. Elle est suivie par une autre grande offensive conjointe, l'opération "Sâmen-ol-Aemeh" qui débute fin septembre 81 et permet aux Iraniens de briser en 48 heures l'encerclement d'Abadan et de libérer les deux axes routiers de Mâhshahr-Abâdân et d'Ahwâz-Abâdân.

Cette opération unique marque un tournant décisif dans la guerre et inflige aux Irakiens la première de leurs grandes défaites.

Les victoires successives obtenues par les opérations qui suivent cette offensive augmentent la confiance des Iraniens et restaurent une certaine stabilité politique et économique qui manquait jusqu'alors. De plus, suite à elles, une nette diminution des activités terroristes est à remarquer à l'intérieur du pays.

En mars 82, une autre offensive de grande envergure, l'opération " Fath-ol-Mobin " est lancée. Cette opération permet pour la première fois la formation et l'organisation de régiments d'artillerie et de blindés grâce au matériel irakien tombé aux mains des Iraniens.

La libération de Khorramshahr

Après ses défaites successives, l'Irak, s'attendant à une vaste offensive iranienne destinée à libérer Khorramshahr, réitère son offre de cessez-le-feu. Mais il est trop tard. L'offensive iranienne de " Beyt-ol-Moghadass ", mise à exécution en trois étapes, permet, en juin 1982, la libération de Khorramshahr, la ville "martyre".

Les Iraniens peuvent dès lors reconquérir tous les territoires du sud.

La première étape de la guerre prend fin alors que la plupart des troubles nés de la révolution ont disparu grâce à une

L'offensive iranienne de " Beyt-ol-Moghadass ", mise à exécution en trois étapes, permet, en juin 1982, la libération de Khorramshahr, la ville "martyre".

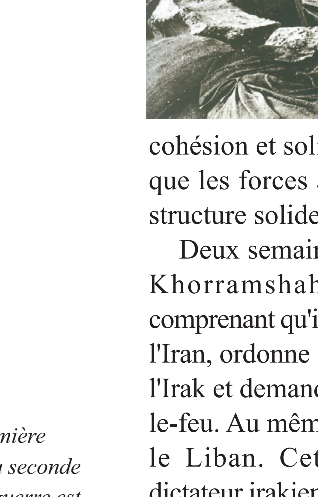


L'Iran souhaite également voir la fin des hostilités, mais exige trois choses : la restitution de tous les territoires iraniens occupés par l'Irak, la punition de l'agresseur et le versement de dommages-intérêts équivalents.

En réponse à cette situation, le Sepâh et l'Armée iranienne planifient de concert une opération secrète. Nommée " Khaybar3", elle permet la conquête des îles Majnoun.

Ainsi, la première période de la seconde phase de la guerre est marquée par l'incapacité des Irakiens à riposter à l'Iran. Ce pays décide donc de porter ses coups sur le front ouest, moins défendu.





cohésion et solidarité nationale totale et que les forces armées ont retrouvé une structure solide.

Deux semaines après la libération de Khorramshahr, Saddam Hussein, comprenant qu'il ne pourrait pas conquérir l'Iran, ordonne à ses troupes de regagner l'Irak et demande de nouveau un cessez-le-feu. Au même moment, Israël attaque le Liban. Cette invasion donne au dictateur irakien l'occasion de se concilier les faveurs des dirigeants arabes en tentant de présenter l'Iran comme allié d'Israël.

L'Iran souhaite également voir la fin des hostilités, mais exige trois choses : la restitution de tous les territoires iraniens occupés par l'Irak, la punition de l'agresseur et le versement de dommages-intérêts équivalents.

Parmi ces conditions, celle qui exige la punition de l'agresseur n'est pas acceptable pour la communauté internationale.

En considération de cela, les Iraniens lancent l'opération punitive " Ramadan" en 1982. Elle n'est pas victorieuse mais permet néanmoins de montrer la fermeté iranienne quant à l'exigence d'une réaction internationale punitive face à l'Irak.

A cette époque, l'Irak a déjà marqué un revirement militaire stratégique et a consolidé ses défenses contre les forces iraniennes. L'un de ses atouts était la qualité de son matériel de renseignement fourni par les Occidentaux. A ce sujet, il est utile de préciser que les Etats-Unis mettaient gratuitement certains renseignements stratégiques concernant l'Iran à la disposition de l'Irak.

En réponse à cette situation, le Sepâh et l'Armée iranienne planifient de concert une opération secrète. Nommée "Khaybar3 ", elle permet la conquête des îles Majnoun. Cette opération est, après la libération de Khorramshahr, la seconde grande victoire iranienne, tant sur le plan militaire, que politique et économique. Les forces iraniennes évacuent cette région après " Khaybar 3 " et le silence remplace le bruit des canons pour un an.

A la fin de l'année 84, l'offensive iranienne " Badr " est lancée avec succès, suivie en janvier 86 d'une autre opération de grande envergure, " Val Fajr 8 " qui se solde par la prise du port irakien de Fav. L'Iran a désormais une frontière terrestre avec le Koweït. Cette défaite est si importante pour les Irakiens que Saddam, internationalement soutenu, rassemble de nouveau toutes ses forces militaires, contrattaquant 70 jours durant pour tenter de reprendre ce port. Peine perdue, malgré son recours massif aux armes chimiques.

Ainsi, la première période de la seconde phase de la guerre est marquée par l'incapacité des Irakiens à riposter à l'Iran. Ce pays décide donc de porter ses coups sur le front ouest, moins défendu. Il lance donc une offensive de vaste envergure qui se solde par la prise de la ville iranienne de Mehrân en mai 86. Mais la riposte iranienne est immédiate et les villes de Mehrân et de Hajomrân

sont reprises en moins de cinq mois. Les contre-offensives redonnent un nouveau souffle aux Iraniens qui lancent plusieurs opérations successives, Karbala 3,4 et 5, durant l'hiver de la même année. Le résultat de ces offensives est la prise de Shalamcheh, le plus important bastion irakien du front ouest. Les offensives iraniennes Karbala 7, Nasr 4, Nasr 7 s'ensuivent et finalement, la résolution 598 du Conseil de Sécurité des Nations-Unies est votée en juin 1987 et tout de suite après, les forces étrangères pénètrent officiellement dans le Golfe Persique. Cela ne contraint pas l'Iran, qui finit par prendre la ville de Halabja début 1988, ville venant de subir de la part des Irakiens la plus grande attaque chimique de l'Histoire.

La deuxième phase de la seconde période de la guerre dure environ un an et demi. Toutes les offensives irakiennes sont maîtrisées avec la dernière énergie et malgré la très forte pression internationale, l'Iran reste intransigeant quant à ses prises de position politico-militaires. L'Irak, militairement remis à flots par l'aide internationale, réussit à reprendre Fav et les autres territoires irakiens et repositionne ses forces le long de la frontière.

Au même moment, les navires de guerre américains, patrouillant dans le Golfe Persique attaquent, en dépit de la législation internationale, les plates-formes pétrolières iraniennes et bloquent le trafic des navires civils iraniens.

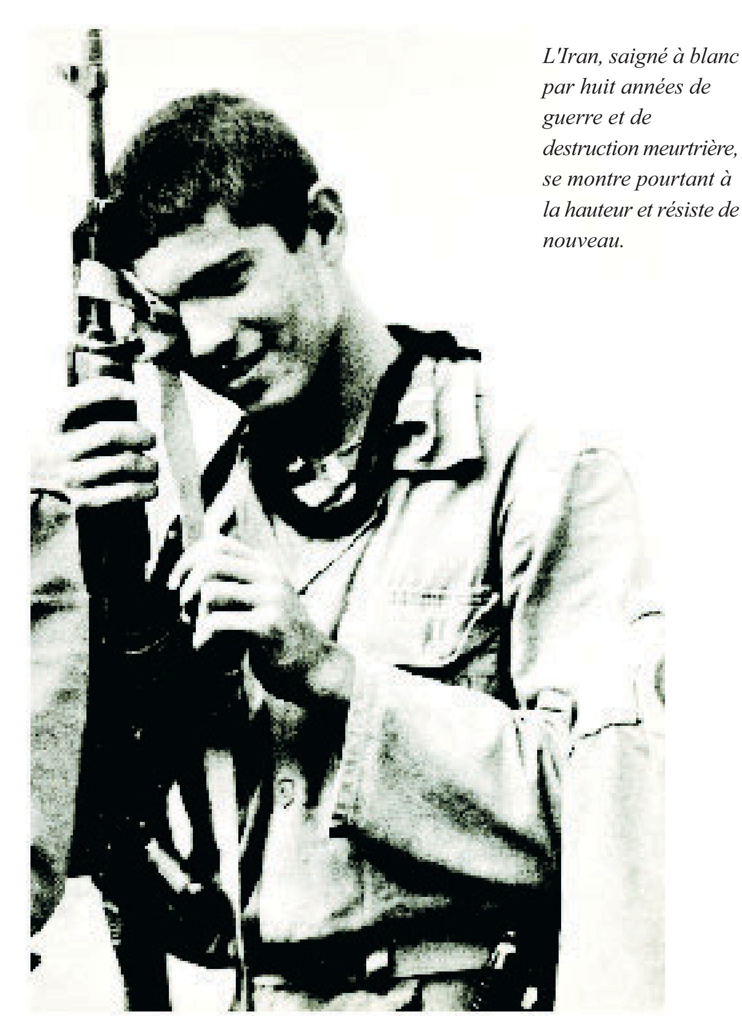
La coupe de cigüe ou la paix des grands

Finalement, le 18 juillet 1988, l'Iran accepte avec réserve la résolution 598 des Nations-Unies qui met fin aux hostilités. Comme le dit l'imam Khomeiny " Cette paix est pour moi plus amère qu'une coupe de cigüe. "

Malgré ou à cause de cette acceptation, l'armée irakienne repasse de nouveau la frontière et prépare une nouvelle opération en vue de prendre Ahwâz et Khorramshahr. L'Iran, saigné à blanc par huit années de guerre et de destruction meurtrière, se montre pourtant à la hauteur et résiste de nouveau. Les Irakiens sont repoussés en deçà de la frontière en moins de cinq jours.

Deux semaines plus tard, le 15 août 1990, Saddam Hussein accepte de revenir aux accords d'Alger de 1975 et quitte les territoires occupés. Le traité de paix est finalement signé le 20 août 1990, selon les nouvelles conditions iraniennes, c'est-à-dire le retour à un statut quo ante. ■

La résolution 598 du Conseil de Sécurité des Nations-Unies est votée en juin 1987 et tout de suite après, les forces étrangères pénètrent officiellement dans le Golfe Persique.



L'Iran, saigné à blanc par huit années de guerre et de destruction meurtrière, se montre pourtant à la hauteur et résiste de nouveau.

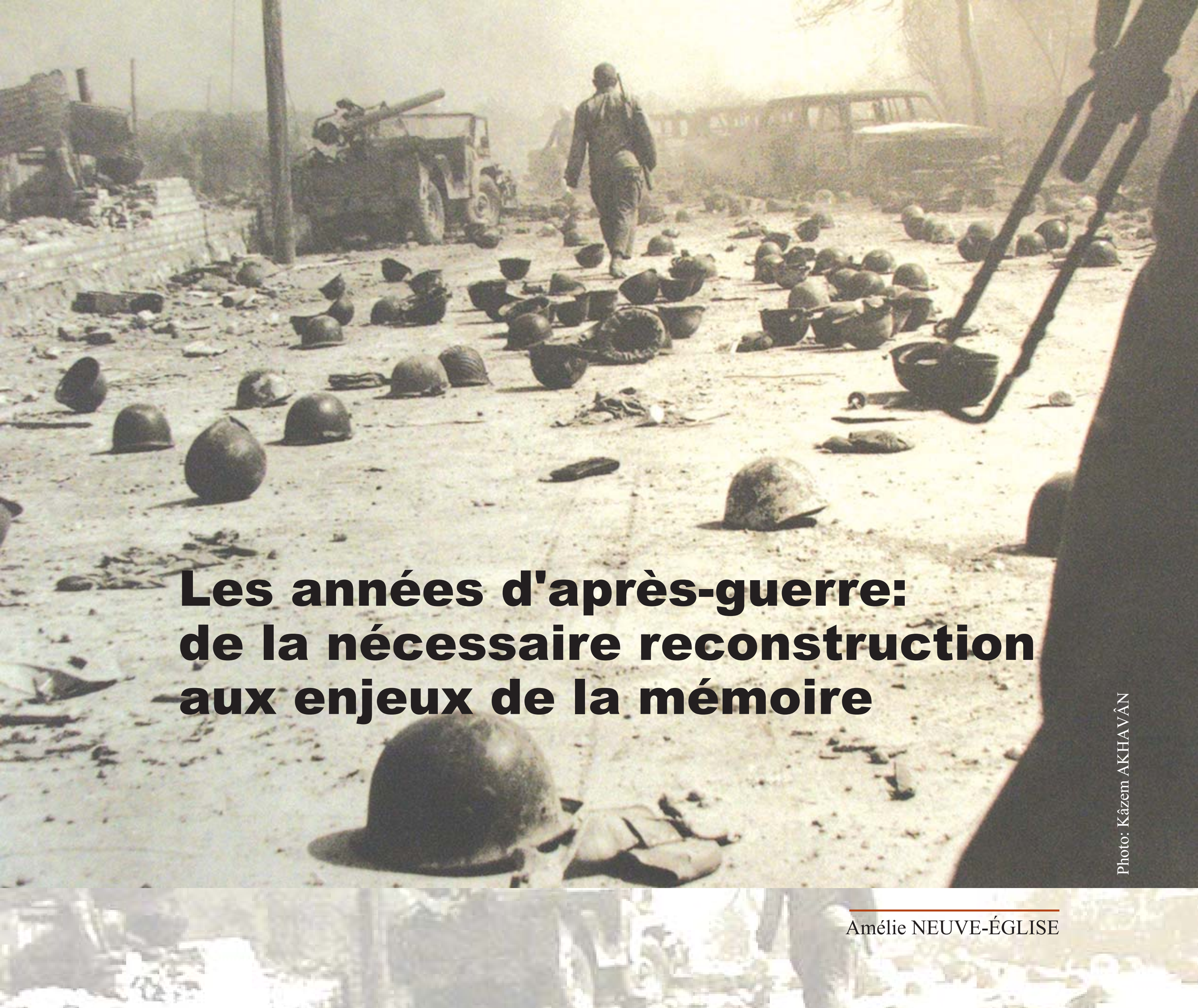


Photo: Kâzem AKHAVÂN

Les années d'après-guerre: de la nécessaire reconstruction aux enjeux de la mémoire

Amélie NEUVE-ÉGLISE

De par sa longueur - huit ans, l'une des plus longues guerres contemporaines - et de par la dimension sacrée qu'elle a revêtue pour une partie de la société iranienne, la guerre Iran-Irak a laissé une empreinte profonde au sein de la population et du système politique de ce pays. Nous allons ainsi tenter de retracer les principales conséquences de ces années de conflit dont certaines, près de 16 ans après la fin des hostilités, demeurent l'objet de débats sociaux-politiques très vifs et d'une grande actualité.

Les conséquences démographiques

Cette guerre a provoqué de très importantes pertes humaines - les chiffres oscillent de 600 000 à 1 200 000 morts du côté iranien, bilan particulièrement lourd pour un conflit régional. Les jeunes hommes de 18 à 30 ans ont payé le plus lourd tribut, créant un phénomène de "classe creuse" bien connu des historiens. Ainsi, au cours des années ayant suivi la guerre, l'infériorité numérique de la population masculine s'est traduite par une baisse globale du nombre de mariages. Le conflit a également entraîné une forte baisse des naissances au plus fort des affrontements, ainsi qu'une hausse considérable du veuvage, touchant souvent de très jeunes femmes. Cette guerre s'est également traduite par la mobilisation volontaire de nombreux cadres et techniciens qualifiés ainsi qu'une pléthore de cadres médicaux qui ont péri au front. Ceci a entraîné un manque important de travailleurs qualifiés au sein de nombreux secteurs économiques durant la décennie des années 1990. En outre, le nombre des blessés de guerre est également très important: un recensement effectué dès 1986 - soit trois ans avant la fin des hostilités - faisait déjà état de 453 090 cas d'invalidités ou d'infirmités causés par la guerre.

Face à ce lourd bilan, l'Etat iranien s'est efforcé de mettre en place tout un système de "réparations" ou d'indemnisations en vue d'apporter un soutien aux mutilés de guerre ainsi qu'aux familles ayant subi la perte d'un proche. Dans ce sillage, de nombreux organismes tels que la Fondation des Martyrs (*Bonyâd-e shahid*), la Fédération des Oppressés et des Mutilés de la Guerre (*Bonyâd-e mostaz'afân va jânbâzân*), ou encore Les Quartiers Généraux des Prisonniers de Guerre (*Setâd-e azâdegân*) ont été créés afin de répartir et gérer ces différentes aides. Ils ont ainsi permis de soutenir matériellement et moralement près d'un million de personnes affectées de façon directe ou indirecte par le conflit. Cependant, ces efforts se sont, dans leur majorité, révélés insuffisants pour faire face à la détresse économique et surtout morale de milliers de vétérans en manque de repères. La question de leur réinsertion dans la société, notamment au travers de leur embauche au sein de certains secteurs gouvernementaux, s'est posée avec acuité. Cependant, les quelques centaines de postes octroyés à ces victimes de guerre n'ont pas suffi à apporter une solution réelle au chômage endémique sévissant dans leurs rangs.

La guerre s'est également traduite par le déplacement et l'exil forcé de milliers de personnes, et ce notamment dans les régions de Khorramshahr, Abadan, et Ghasre-Shirin. A la suite de ces exodes et en prenant en compte les personnes tuées lors d'actions de résistance, certaines zones ont perdu jusqu'à près de la moitié de leur population. Ce conflit a donc eu une forte incidence sur la répartition géographique de la population des zones frontalières. Ainsi, les nombreux combats s'étant déroulés à la frontière de ces deux pays ont entraîné le quasi-dépeuplement de dizaines de villes; tandis que, réciproquement, d'autres foyers urbains se constituaient pour accueillir ces afflux de réfugiés.[1]

Un traumatisme moral

Outre le très lourd tribut humain, la guerre a également causé un grand traumatisme moral au sein de la société iranienne. Cela s'est notamment manifesté par l'apparition d'importants problèmes psychologiques touchant une partie non négligeable de la population, incluant de

Cette guerre s'est également traduite par la mobilisation volontaire de nombreux cadres et techniciens qualifiés ainsi qu'une pléthore de cadres médicaux qui ont péri au front. Ceci a entraîné un manque important de travailleurs qualifiés au sein de nombreux secteurs économiques durant la décennie des années 1990.

Outre le très lourd tribut humain, la guerre a également causé un grand traumatisme moral au sein de la société iranienne. Cela s'est notamment manifesté par l'apparition d'importants problèmes psychologiques touchant une partie non négligeable de la population, incluant de très nombreux cas de stress post-traumatique.



Dans le camp irakien comme iranien, de nombreux soldats ont été faits prisonniers et des dizaines de milliers de personnes ont été portées disparues. Même après la fin des hostilités, plusieurs milliers de combattants n'ont pas été relâchés, et ce malgré les injonctions de nombreuses organisations internationales.

très nombreux cas de stress post-traumatique.

L'utilisation d'armes chimiques -officiellement appelées "non conventionnelles" - par le gouvernement irakien a également causé un véritable traumatisme au sein des populations de Halabja[2] , principal village irakien touché et abritant une majorité de kurdes. Cet usage a été motivé par la volonté du régime de Saddam d'expérimenter ces nouvelles armes ainsi que de profiter du chaos de la guerre pour "résoudre" la question kurde et étouffer leurs velléités indépendantistes. L'utilisation de ces armes s'est ainsi traduite par la mort de milliers de civils essentiellement d'origine kurde. Plus récemment, l'étude menée à Halabjah par la généticienne Christine Gosden a fait état d'un bilan accablant: des milliers de survivants ou enfants de survivants présentent ainsi d'importantes anomalies génétiques et souffrent de lésions cutanées ou de graves problèmes respiratoires. Elle a également observé de nombreux cas de malformations chez les nourrissons. Les conséquences de ce drame en terme de santé publique et d'écologie demeurent donc considérables.

Le cas des prisonniers de guerre et des personnes disparues

Dans le camp irakien comme iranien, de nombreux soldats ont été faits prisonniers et des dizaines de milliers de personnes ont été portées disparues. Même après la fin des hostilités, plusieurs milliers de combattants n'ont pas été relâchés, et ce malgré les injonctions de

nombreuses organisations internationales telles que le Comité International de la Croix Rouge (CICR). L'attente et l'absence d'information concernant leurs proches disparus ont fait vivre des milliers de familles dans une angoisse constante; l'absence d'information concernant leurs proches les empêchant de faire leur "deuil".

Dans le but de mettre fin à leur interminable captivité et de leur permettre de retrouver leurs proches, le CICR a, au cours des années 1990, déployé de nombreux efforts afin de libérer ou du moins de rétablir certains contacts entre les prisonniers et leurs familles. Depuis la fin des hostilités, le bilan affiché par cet organisme est très positif: il a ainsi organisé la libération de plus de 50 000 personnes détenues en Iran.[3] Ce processus s'est clôturé en 2003, lorsque l'Iran a officiellement informé le CICR qu'elle ne détenait désormais plus aucun prisonnier irakien sur son territoire; alors que, parallèlement, les autorités de l'ex-régime baasiste avaient déclaré dans les années 1990 que leur territoire n'abritait plus aucun prisonnier de guerre iranien.

Les dommages économiques

Au cours des années ayant suivi la fin des hostilités, la question de la reconstruction fut au centre des principaux débats politiques. Ainsi, les dégâts matériels - notamment en terme de destruction d'infrastructures - ont été considérables: des milliers de ponts, de routes, ainsi que des centaines d'usines et de centrales productrices d'énergie ont été réduits à néant. La guerre a également entraîné une envolée des dépenses militaires entraînant à son tour une augmentation considérable de l'endettement public. Le coût de la reconstruction a ainsi été estimé à plus de 300 milliards de dollars. Les pertes humaines occasionnées par la guerre ont également induit un manque de main d'œuvre au sein de nombreux secteurs économiques, pénalisant la reprise de la croissance. Ces pertes n'ont également pas été sans incidence sur le secteur éducatif, qui a souffert d'un important déficit d'instituteurs et d'enseignants universitaires morts au front ou ayant quitté l'Iran au début des hostilités. Face à la crise ambiante et au manque de perspectives professionnelles, de nombreux cadres et diplômés ont également quitté le pays au cours des années ayant suivi la guerre. En outre, la crise économique a incité de nombreuses familles à ne plus scolariser leurs enfants afin qu'ils travaillent, entraînant ainsi un recul du taux d'alphabétisation. L'incertitude économique a également contribué à une nouvelle baisse du taux de nuptialité ainsi que de natalité. La fin des hostilités s'est également traduite par une forte période d'instabilité économique et une inflation endémique, freinant le rétablissement d'une situation sociale et économique stable. Ce conflit aura cependant permis un important transfert de main d'œuvre vers le secteur de l'industrie et des services, conférant au secteur agricole une importance relative moindre au sein de l'économie iranienne.

La création d'une "culture de guerre"

Bien que les combats de la guerre Iran-Irak se soient essentiellement déroulés aux frontières de ces deux pays, les bombardements ayant touché certaines grandes villes d'Iran - dont Téhéran -, mais surtout la création d'une culture de guerre largement diffusée au travers des médias a étendu les répercussions du conflit à l'ensemble de la population civile qui a vécu ce que l'on pourrait appeler

Les dégâts matériels - notamment en terme de destruction d'infrastructures - ont été considérables: des milliers de ponts, de routes, ainsi que des centaines d'usines et de centrales productrices d'énergie ont été réduits à néant.

Le secteur éducatif, qui a souffert d'un important déficit d'instituteurs et d'enseignants universitaires morts au front ou ayant quitté l'Iran au début des hostilités.

Les bombardements ayant touché certaines grandes villes d'Iran - dont Téhéran -, mais surtout la création d'une culture de guerre largement diffusée au travers des médias a étendu les répercussions du conflit à l'ensemble de la population civile qui a vécu ce que l'on pourrait appeler une "intense expérience de guerre".

une "intense expérience de guerre". Les éléments constitutifs de cette culture de guerre étaient largement inspirés de notions dérivées de l'historiographie chiite comme celles de guerre épique, de martyre, de pureté et de dévotion, ou encore de la croyance en un au-delà meilleur. La guerre a ainsi entraîné la création de mythes durables, tel que celui de la "défense sacrée" (*defâ'-e moghaddas*) transformant une lutte géopolitique en combat du bien contre le mal, ou encore celui des *basiji*[4] sauveurs du peuple.

L'utilisation du discours mais aussi de supports médiatiques tels que la télévision, le cinéma et plus particulièrement le film documentaire a



été un puissant vecteur de la diffusion de cette culture. Ainsi, une pléthore de documentaires ont été tournés sur le front même, tels que "*Revâyat-e fath*" ("Récit de la victoire") de Shahid Avini qui, malgré sa portée informative, verse souvent dans un lyrisme non dissimulé. La rédaction de nombreux ouvrages relatant en détail la "culture du front" (*farhange-jebhé*) caractérisée par les valeurs d'ordre, de sacrifice de soi, et de fraternité, ont également participé à la création de la figure du pieux soldat sacrifiant sa vie sur l'autel de la patrie. La diffusion de nombreux chants patriotiques, les informations télévisées quotidiennes, et ces documentaires ont donc contribués à faire connaître les événements de la guerre et les idéaux qu'elle véhiculait au sein de chaque foyer, faisant du conflit une réalité touchant psychologiquement jusqu'aux zones les plus éloignées du théâtre des opérations militaires.



La question de la mémoire: entre le désir d'oubli et la nécessité du souvenir

La question de la mémoire, phénomène construit à postériori et se trouvant souvent au centre d'enjeux éminemment politiques, s'est posée de façon particulièrement épineuse à la fin du conflit. Quelle mémoire construire, quels souvenirs célébrer? Dans quel but? Cette question n'en a pas fini de diviser la société iranienne entre ceux désireux d'oublier, et ceux voulant à tout prix garder vivante la mémoire de la guerre et surtout les valeurs et la "culture du front" s'étant constituées durant ces années de combat. N'en déplaise à une partie de la population, la politique de l'Etat iranien semble davantage avoir choisi la seconde option, glorifiant la figure des martyrs en leur dédiant de grandes fresques

lyriques peintes sur les façades d'immeubles, en baptisant rues, centres, et sites officiels de leurs noms, ou encore en organisant de grandes cérémonies chargées d'émotivité en leur mémoire. Les années ayant suivi la guerre ont donc été le témoin de l'édification de tout un symbolisme qui, bien que guidé par la volonté de rendre hommage au réel courage dont ont fait preuve de nombreux combattants, puisait également sa source dans une raison d'Etat désireuse de garder vivant l'esprit de la guerre et les valeurs qui l'avait guidée en vue de maintenir un certain ordre politique et social. Cette politique s'est également traduite par l'apparition de nombreux magazines tels que "*Shalamtcheh*" (nom d'un champ de bataille où de nombreux iraniens perdirent la vie), "*Jebhe*" (Le front), ou encore "*Sobh*" (Le Matin). Contenant essentiellement des récits du front ou des lettres exprimant les dernières volontés des soldats morts au front, ces publications ont également participé à l'édification de la mémoire de la guerre. La publication de nombreux journaux personnels et des mémoires du front par le Bureau pour la Littérature et l'Art de la Résistance (*Daftar-e adabiyat va honar-e moqâvemat*), parallèlement à l'émergence d'un cinéma consacré au thème de la défense sacrée produit principalement par les Gardiens de la Révolution Islamique (*Sepâh-e pâsdârân-e Enghelâb-e Eslâmi*), s'inscrivent également dans cette tendance. L'édification de cette mémoire contribuait

La question de la mémoire, phénomène construit à postériori et se trouvant souvent au centre d'enjeux éminemment politiques, s'est posée de façon particulièrement épineuse à la fin du conflit.

également à affirmer la légitimité d'un ordre politique dont l'assise était encore fragile, et qui n'avait existé jusque-là qu'en temps de guerre. Etant donné la disparition de la menace irakienne, la nécessité de trouver de nouvelles bases de légitimation ne se basant pas exclusivement sur la "défense sacrée" de la patrie a motivé l'édification de cette mémoire post-guerrière; présentant notamment le système comme le gardien de valeurs suprêmes ayant permis à l'Iran de tenir tête à l'agresseur irakien. Sans nier le courage réel et le profond héroïsme dont ont fait preuve de nombreux combattants, la construction d'une mémoire de guerre aux allures d'épopée mystique a ainsi fait partie intégrante des nouvelles techniques de consolidation des assises du gouvernement d'après-guerre.

Etant donné la disparition de la menace irakienne, la nécessité de trouver de nouvelles bases de légitimation ne se basant pas exclusivement sur la "défense sacrée" de la patrie a motivé l'édification de cette mémoire post-guerrière.

Aujourd'hui encore, de nombreuses biennales exposant des photos ou des œuvres d'art consacrées au thème de la guerre sont organisées. L'un des derniers exemples en date est l'exposition *Ayneye Hozoor* (Le Miroir de la Présence) organisée à la Galerie Sabâ durant le mois d'octobre et exposant les clichés "du front" de nombreux photographes professionnels ou amateurs. Cette initiative s'inscrit d'ailleurs dans la lignée de centaines d'autres qui traduisent toutes une volonté de garder vivant le souvenir de cette période

Outre son lourd bilan humain et matériel, la guerre Iran-Irak s'est donc caractérisée par l'émergence de nouvelles références et valeurs qui n'en ont pas moins marqué de façon très diverse les





Reste cependant la question de la transmission de l'héritage de la guerre - dont le contenu continue à diviser bien plus qu'il ne rassemble - à la nouvelle génération née pendant ou après le conflit, interrogation qui en amène une autre: quelle type de mémoire transmettre, pour autant que l'on considère cette transmission comme nécessaire?

mentalités des combattants et des civils. Dans son sillage, la question de l'élaboration de la mémoire a également constitué une des lignes directrices du jeu politique de la décennie des années 1990. Reste cependant la question de la transmission de l'héritage de la guerre - dont le contenu continue à diviser bien plus qu'il ne rassemble - à la nouvelle génération née pendant ou après le conflit, interrogation qui en amène une autre: quelle type de mémoire transmettre, pour autant que l'on considère cette transmission comme nécessaire? Cette question s'est posée au sein de toutes les sociétés ayant été affectées par un conflit. La France de l'après Première Guerre Mondiale ne fait pas exception, le désir de mémoire s'y étant manifesté au travers de la création du mythe du soldat inconnu et de tout un cérémonial rendant hommage aux "héros de la guerre", des monuments aux morts aux multiples cérémonies du souvenir. Etant donné le danger encouru par toute nation frappée par l'oubli de son Histoire, la nécessité de transmettre la mémoire ne semble donc plus être à nier. Cependant, comment l'insérer au sein de la trame des événements historiques nationaux, en évitant le double écueil consistant soit à réduire sa dimension unique, soit à le porter au Panthéon de l'Histoire? La perpétuation du débat et l'élaboration d'une véritable historiographie de la guerre imprégnée d'un élan critique et d'une certaine distance semble être un premier pas vers l'édification d'un regard plus juste et désidéologisé sur cette période douloureuse. ■



---

1. Ces réfugiés comptaient également dans leurs rangs de nombreux kurdes d'Irak victimes des exactions du régime baasiste.
2. Ces armes auraient causé la mort de près de 5 000 personnes en l'espace de quelques heures.
3. Tous les détenus irakiens ne sont pas rentrés dans leur pays, et certains d'entre eux ont choisi de rester en Iran en entamant une procédure de naturalisation.
4. Force paramilitaire créée par l'Ayatollah Khomeiny afin de grossir les rangs des volontaires et lancer des attaques groupées contre les baasistes.

Lettre à la guerre

Esfandiar ESFANDI

Minuit, heure du loup. J'ai ouvert la fenêtre de ma chambre pour laisser entrer un peu de fraîcheur. Dehors il fait froid. Le sol est couvert d'une épaisse couche de neige. Quelques étoiles se disputent aimablement l'immensité du ciel. Hormis une petite lucarne éclairée dans le bâtiment d'en face, aucun scintillement inopportun d'ampoule électrique ne vient perturber le statisme ambiant. Aucune âme qui vive dans notre ruelle, ni dans les alentours. Pas la moindre trace de pas sur le manteau neigeux. L'hiver est propice à la chaleur amidonnée de l'édredon, aux visites prématurées du marchand de sable. Pour ma part, j'ai toujours su comment le reconduire…

Pendant de longues minutes, je suis resté à ma fenêtre, à regarder la ville, à écouter le bruit sourd du sommeil citoyen. Dans le silence insoutenable de ma veillée solitaire, je me suis enfoncé. Il valait mieux dormir. Dans mon lit je me suis allongé et j'ai fermé les yeux. Par la fenêtre ouverte, le silence se faisait toujours plus menaçant. Le sentiment oppressant d'une paix arrachée aux forceps. J'ai ouvert mes paupières mi-closes pour m'asseoir sur le rebord du lit. Mon bureau croisait avec sévérité l'axe de mon regard. Dessus, la lampe de lecture penchait studieusement la tête vers une pile de feuillets. Une sorte d'appel en somme, à l'écriture nocturne, dans la pure tradition des besogneux solitaires. En sortant du lit, je me suis une fois de plus tourné vers la fenêtre. Chose étrange en plein hiver, une épaisse gangue de brume sévissait en lieu et place des étoiles et de l'air cristallin, qu'un léger souffle déformait par endroit. L'atmosphère devenait peu à peu digne d'une mise en scène de film noir. Dans

d'autres circonstances, j'aurais pris plaisir au spectacle, mais déjà, une rumeur maligne emplissait l'espace. Un vent s'engouffra dans la pièce, qui charriait indistinctement force cris et chuchotements (une mise en scène?). J'eus soudain à l'esprit cette phrase surannée "accalmie sur la ville, tempête à la fenêtre". On susurrait à mes oreilles des vocables aux contours imprécis, des énoncés fugaces, parfois des phrases. Et mes trompes d'Eustache amplifiaient tous les sons, métamorphosant les bruissements en vacarme. Et j'entendais des pleurs, et des enfants vagir, et de la rage encore qui d'une oreille à l'autre, me transperçaient le crâne. Fallait-il que j'aille rejoindre mon lit, pour obtenir d'apaiser ces réminiscences sonores? Je soupçonnais Morphée et sa fantaisie nocturne. Mais je ne dormais pas. En fait, mille fois déjà je les avais perçues ces résonances glauques, ces "sous-conversations" qui sentaient fort le trépas. Avec d'autres, nous les avions lues et relues dans les livres. Non pas les bruits assourdissants (scènes à l'appui) des batailles de Pharsale, de Saffein, de Waterloo. Non pas la vision sonore des fers croisés, des mitrailles échangées de part et d'autre des tranchées, mais les bruits d'arrière plan (une mise en scène?). Derrière le sang qui coule au "champ d'honneur", il y avait cet autre sang qui se déverse sans contrepartie, que la mère se presse d'essuyer sur le front de l'enfant, et dont l'écoulement à de quoi rendre sourd. Me sont revenues pêle-mêle une quantité insoupçonnée d'images furieuses et moribondes, de tremblements de couleurs, de corps entremêlés, aimantés, désemmêlés. J'eus soudain le réflexe d'extraire de cet amas de réminiscences, une seule et unique image. Je la fixais intensément pour la voir s'établir dans ma tête. Un drapeau. C'était un pauvre drapeau effilé. Un vestige de bataille. Un rectangle gris battu par le vent de ma mise en scène mentale ; émanation symbolique de l'honneur gagné ou perdu de je ne sais quelle nation. Une image désuète dont je devinais le contexte, le même, dupliqué à l'infini, et ce, dès l'apparition des premiers clans d'hominiens, depuis leurs premières accolades, leurs premières altercations. Quelque part dans mon décor, quelqu'un pleurait le premier sang versé de la première bataille de l'histoire de mes semblables. Celui du soldat inconnu, du soldat anodin, de la chair à canon. Un sang contingent, comme tous les sangs versés. Un sang dont la vocation première n'est pas de couler hors de l'organisme, de teindre le bitume des trottoirs, le blé des champs, ni même la "jacket" des balles, mais de colorer le corps, d'insuffler la vie en dessous du fragile revêtement cutané des vivants. Ces images que je décris comme si je feuilletais un catalogue Magnum de clichés de guerre, en m'efforçant puérilement d'esthétiser la part fatalement rhétorique de l'horreur, ces images glacées (tandis que coule le sang chaud) j'aurais mieux fais de les bannir de mes neurones, ainsi que leurs dépôts, calcifiés aux creux de mes synapses. Car toujours elles menacent de resurgir, inutilement, sinon pour ronger un peu plus les muqueuses de mon pauvre système digestif. Persisteront-elles encore longtemps ces visions, dans leur volonté de durer, de s'enchaîner inlassablement au cœur et à la circonférence de nos mémoires meurtries ; tous ces relents mémoriels, issus de tous les âges, de tous les horizons, de toutes les latitudes? Faudra-t-il que de notre côté, nous persistions à faire la sourde oreille, à garder nos paupières closes, à serrer nos lèvres pour faire obstruction au jaillissement de la révolte? Faudra-t-il

On susurrait à mes oreilles des vocables aux contours imprécis, des énoncés fugaces, parfois des phrases. Et mes trompes d'Eustache amplifiaient tous les sons, métamorphosant les bruissements en vacarme. Et j'entendais des pleurs, et des enfants vagir, et de la rage encore qui d'une oreille à l'autre, me transperçaient le crâne.

Quelque part dans mon décor, quelqu'un pleurait le premier sang versé de la première bataille de l'histoire de mes semblables. Celui du soldat inconnu, du soldat anodin, de la chair à canon. Un sang contingent, comme tous les sangs versés. Un sang dont la vocation première n'est pas de couler hors de l'organisme, de teindre le bitume des trottoirs, le blé des champs, ni même la "jacket" des balles, mais de colorer le corps, d'insuffler la vie en dessous du fragile revêtement cutané des vivants.



que nous poursuivions notre lamentable numéro de mime, celui des trois singes perclus, prétendument sages, statufiés dans leur triple pose d'ahuris prétendument lucides. Pour sûr, il le faudra. Il faudra bien les accepter, ces laides interactions qui continuent d'oppresser les moins bien loties de nos frontières, qui se répercutent à l'intérieur des terres en saccageant le quotidien de tant de peuples, en emportant le minuscule ballot d'espoir dont chaque individu se targue d'avoir soigneusement serré le nœud. Entre tant de peuples, tant de nations dont fatalement, les intérêts ne cesseront jamais de diverger, restera-t-il jamais un espace, une aire de repos consacrée aux réjouissances de passage? Pour sûr. Des aires sélectives pour des minorités sélectives. Ceux-là profiteront toujours, le cœur léger, des ouragans exotiques dont ils subissent de temps à autre les aspérités de la caresse, dans le voisinage de leur villégiature.

Allons. D'homme à homme, la mésentente excède rarement le stade du soufflet ou du bon vieux crochet. A l'échelle de l'humanité, la gifle prend des allures de rafale, de déflagration, de rayonnement radioactif. Et l'on aura beau gesticuler, nous autres qu'on déplace au gré de je ne sais quelle opération salutaire, sur l'échiquier souverain de la diplomatie, aucun parapluie protecteur ne pourra garantir nos mûrs, immuniser nos corps, la santé de nos esprits, à l'heure du fatal règlement de compte qui se patiente ironiquement à l'ombre de notre paix, en attendant son heure. Quand sonnera le clairon, nous irons hanter, enfants à dos d'hommes, femmes main dans la main de l'homme, les "sentiers de la désolation". Animaux, nous plaquerons nos corps contre le goudron des routes, nous chérirons les plus profonds de nos caniveaux. Certains choisiront le cœur battant de la bataille. Trop humains, férus de sacrifice et amoureux divers, qui de la transcendance, qui de son prochain dont il vénère le souffle, tous se bousculeront pour embrasser, qui le premier, la fumée des canons, qui le premier, le couperet de la plus proche baïonnette. D'autres seront, de force ou par mégarde, catapultés à l'orée d'un autre *Chemin des Dames*. Ceux-là maudiront le jour de leur naissance, l'inutile sourire de leur mère, et la virile accolade de leur père qui jura de toujours les aimer. Ils rouleront pour la plupart du haut de la colline vers sa base, se demandant en cour de chute, si le jeu de la conquête en valait vraiment la chandelle. Assurément, tous nous les adorons, ces passagers que l'histoire embarque, engage dans sa course sinueuse, quand moi-même et d'autres restons sur la jetée, le regard béatement rivé sur le navire en partance, sur son sillage de non retour. En marge de la mêlée, les survivants se bousculent et continueront de se bousculer à ne plus finir. Tant de familles décimées, de tribues qu'on éparpille, de races qu'on étiquette, et dont les traces seront méthodiquement couchées, pour une bien triste postérité, dans les lugubres pages des interminables registres historiographiques. Il reste l'interminable file des prisonniers de guerre, habitants permanent du Styx, entre Enfer et Paradis, et dont l'histoire ne retient finalement que le lieu de séjour: Mauthausen, Al-Emareh, Buchenwald, Hechmatieh, Baaghoubeh, et autres Naserieh. Des foules anonymes de proscrits de la vie ; populations fantomatiques des *stalags*, des sections, des *bands* ; coquilles pleines de vide existentiel. Les plus chanceux, les plus volontaires, continueront de picorer de minuscules germes d'avenir dans la superficie de leur quotidien barbelé, entre deux grattages d'écuelles, quelques paroles échangées, quelques cigarettes consumées. Les autres, majoritaires, continueront de végéter mécaniquement, de faire les cent pas, de couvrir en cadence, l'espace de leur cadre carcéral de survie.

J'étais toujours debout, au centre de la pièce. Le brouillard s'était dissipé. J'avais obtenu d'ordonner machinalement certaines de ces images obsédantes dans mon esprit. Je me suis alors dirigé vers mon bureau, j'ai allumé ma lampe, je me suis gratté le menton. C'est à cet instant seulement, ô animal polymorphe infecté par l'humaine déraison, que j'ai décidé de t'écrire une lettre.

D'homme à homme, la mésentente excède rarement le stade du soufflet ou du bon vieux crochet. A l'échelle de l'humanité, la gifle prend des allures de rafale, de déflagration, de rayonnement radioactif. Et l'on aura beau gesticuler, nous autres qu'on déplace au gré de je ne sais quelle opération salutaire, sur l'échiquier souverain de la diplomatie, aucun parapluie protecteur ne pourra garantir nos mûrs, immuniser nos corps, la santé de nos esprits, à l'heure du fatal règlement de compte qui se patiente ironiquement à l'ombre de notre paix, en attendant son heure.

Les trois grandes périodes de l'architecture iranienne moderne

Kamrân REZÂÏANPOUR

Mirza Mehdi Khan CHAGHAGHI

Né à la fin du XIXe siècle à Téhéran, Mirza Mehdi Khan Chaghaghi fut l'un des premiers architectes iraniens à recevoir une formation supérieure occidentale en architecture. Ayant commencé ses études à l'Ecole "Sarkhaneh", puis à "Dar-ol-Fonoun", il quitta par la suite sa terre natale pour aller à Paris où il effectua ses études d'architecture. Parmi ses travaux les plus célèbres, on peut citer "Ghassre Firouze" (Palais de turquoises), la Mosquée "Sepahsalar", ou encore le bâtiment de "Bahârestan" (Anciens locaux de l'assemblée générale). En 1888, l'Ecole supérieure d'architecture (qui deviendra par la suite la Faculté des Beaux Arts),faisant auparavant partie de l'Ecole supérieure des beaux arts et d'archéologie, prit son indépendance sous la direction d'Abolhassan Sedighi et compta parmi ses professeurs messieurs Foroughi, Roland Du Brel, Taherzadeh Behzad, ou encore les docteurs Bahrami et Rahimi. Cette école a ainsi contribué à former toute une nouvelle génération d'architectes iraniens.

L'édification de nouvelles institutions inspirées de l'Occident

La modernisation de la société iranienne a impliqué la nécessité d'édifier de nouveaux bâtiments tels que des hôpitaux, des banques ou encore une assemblée. Ceci entraîna la création de chantiers nouveaux pour l'époque. On commença d'abord par des travaux de restauration, car à l'époque, on modernisait de grands édifices privés en y effectuant les aménagements nécessaires afin qu'ils deviennent des lieux publics. La banque Shâhi, par exemple, a commencé ses travaux au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle dans une grande maison qu'elle a ensuite choisi comme nouveau local. En outre, l'assemblée générale s'installa à la fin du XIXe siècle au sein de la résidence secondaire d'un haut personnage de l'armée.

Voici quelques uns des bâtiments construits à la fin du XIXe et au début du XXe siècle selon un style et un design particuliers :

-L'Ecole "Dar-ol-Fonoun".

-"Chamssolemareh", dont les travaux furent dirigés par Moayerolmalek en adoptant un style résolument moderne.

-"Tekyé Dolat", construit sous la direction de Moayerolmalek, et dont le style est inspiré des amphithéâtres européens.

-Le portail du Jardin National.

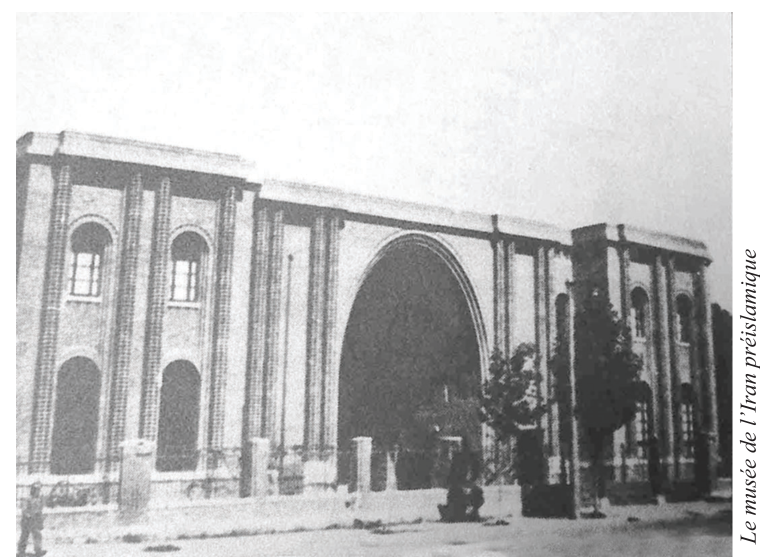
-L'Hôpital "Hezar takhtékhabi" (1000 lits).

-Le Grand Cinéma

-L'Hôtel "Darband"

Le Nouvel ordre : Entre modernisation et historicisation

Durant cette période, on peut distinguer plusieurs tendances dont les plus frappantes sont les nouvelles



Le musée de l'Iran préislamique



La gare de Téhéran



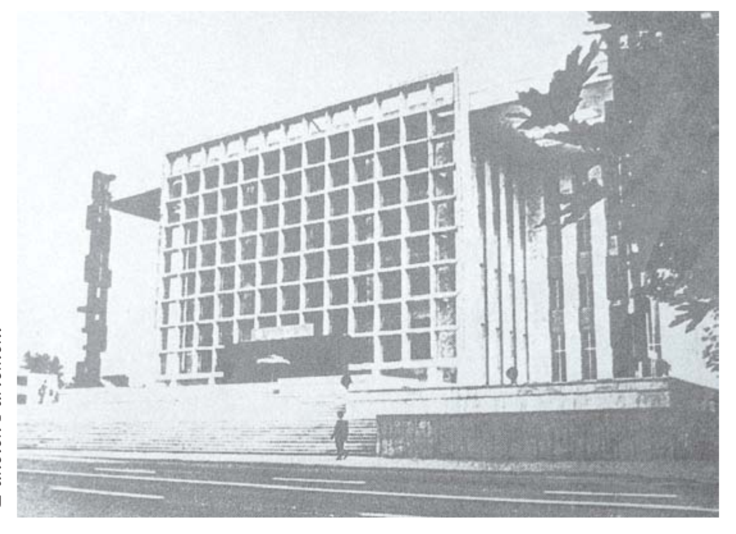
L'ancienne banque Châhi



Le mausolée de Hâfez



Le Château Firouzeh



L'ancien Parlement

constructions, essentiellement modernes, inspirées des modèles européens et parfois ornées de motifs iraniens datant des époques Achéménide, Safavide ou Sassanide. Si l'on exclut ces motifs, ces bâtiments, sont stylistiquement parlant, européens. Les architectes européens ont ainsi dirigé les travaux de la grande majorité d'entre eux.

Parmi les constructions réalisées en ce début de XXe siècle, on peut ainsi citer le Stade "Amjadieh", le bureau central de Poste, le musée "Iran Bastan", la bibliothèque nationale, la Banque Nationale, etc.…

De l'occidentalisation à l'internationalisation

Au cours des années 1920, il semblerait que la frontière entre l'architecture ancienne et moderne se soit brisée. C'est en partie à partir de cette époque que les travaux d'architecture furent petit à petit confiés aux iraniens. Et c'est également durant cette période que la fièvre du modernisme atteint nos architectes iraniens, qui, en suivant le modèle occidental, s'éloignèrent quelque peu de leurs racines.

Une des figures les plus représentatives de ce mouvement est Foroughi qui construisit les locaux du Ministère des Finances en s'inspirant de modèles architecturaux parisiens. Quelques années plus tard, maître Seyhoun fit ériger une façade en béton et sans aucune décoration pour la Banque "Sepah". Toutefois, on reconnaît en Seyhoun un grand maître qui a habilement su insérer des couleurs ainsi que des motifs iraniens dans ses travaux. Cette influence iranienne est parfaitement perceptible dans certains de ses travaux tels que le tombeau du poète Khayâm, ou encore celui de Nader Chah.

Les décennies ayant suivies la Seconde Guerre Mondiale ont également été le

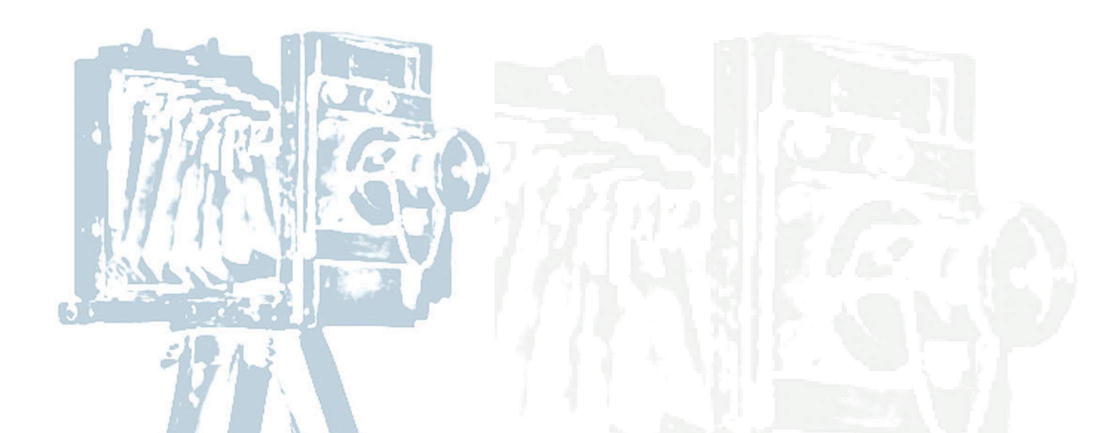
témoin de nouvelles constructions. Ainsi, durant cette période, Foroughi et Ghiaï construisirent les bâtiments du Sénat ainsi que ceux des locaux de la Société Nationale du Pétrole en suivant toujours des schémas architecturaux internationaux.

Il ne faut cependant pas oublier que durant cette période de pénétration de styles architecturaux étrangers, nombreux furent les architectes qui ont embrassé le courant moderniste dont l'influence en Iran se fait ressentir au sein même des maisons iraniennes. En plein mouvement de mondialisation, nous avons vu se construire en Iran des bâtis fidèles au courant modernisme, dont par exemple la place "Shahyad" (aujourd'hui appelée Azadi), dont l'architecture du monument central est inspirée de la Grande Arche tout en étant orné de motifs islamiques. ■

La tour Azadi

Dar-ol-Fonoun

Chams-ol Emareh



La photographie à l'époque du mouvement constitutionnel

son rôle politique et social

Maryam DEVOLDER

La photographie naquit peu après la Révolution industrielle en Europe et fut à l'origine d'expériences multiples. Cette invention constitue d'ailleurs en elle-même une véritable révolution qui bouleversa les rapports politiques et sociaux en offrant la possibilité de reproduire une image à l'infini. A l'époque, le travail mécanisé effectué depuis des années par l'imprimerie ne parvenait plus à répondre aux nouveaux besoins de la société industrielle. Le réalisme qui caractérisait l'art occidental fut une des principales raisons qui favorisèrent l'invention d'un moyen de montrer le monde dans toute sa réalité "visuelle".

Le réalisme qui caractérisait l'art occidental fut une des principales raisons qui favorisèrent l'invention d'un moyen de montrer le monde dans toute sa réalité "visuelle".

Ainsi, les transformations sociales et économiques ainsi que l'évolution de la pensée occidentale contribuèrent à la naissance de la photographie, dont l'invention ne s'est point faite par hasard.

En effet, les raisons sont nombreuses et on peut entre autre évoquer l'influence croissante de la bourgeoisie et le progrès scientifique. La recherche d'une définition précise du monde qui animait cette classe sociale faisait partie de la nature même de la photo, en tant que reflet fidèle d'une réalité.

Dans les années qui suivirent l'invention de la photographie, la montée du Réalisme a participé à la généralisation de ce phénomène, entraînant avec lui le déclin du dessin et du croquis, dont la charge artistique et sociale fut reprise par la photographie. Les clichés du photographe étaient des images réelles en accord avec l'image que se font les êtres humains d'eux-mêmes et étaient considérés comme le meilleur moyen pour se souvenir des événements du passé. Ainsi, la photographie, qui était une mystérieuse nouveauté au début du XIXe siècle, réussit à s'imposer comme unique moyen d'information lors des grands événements sociaux.

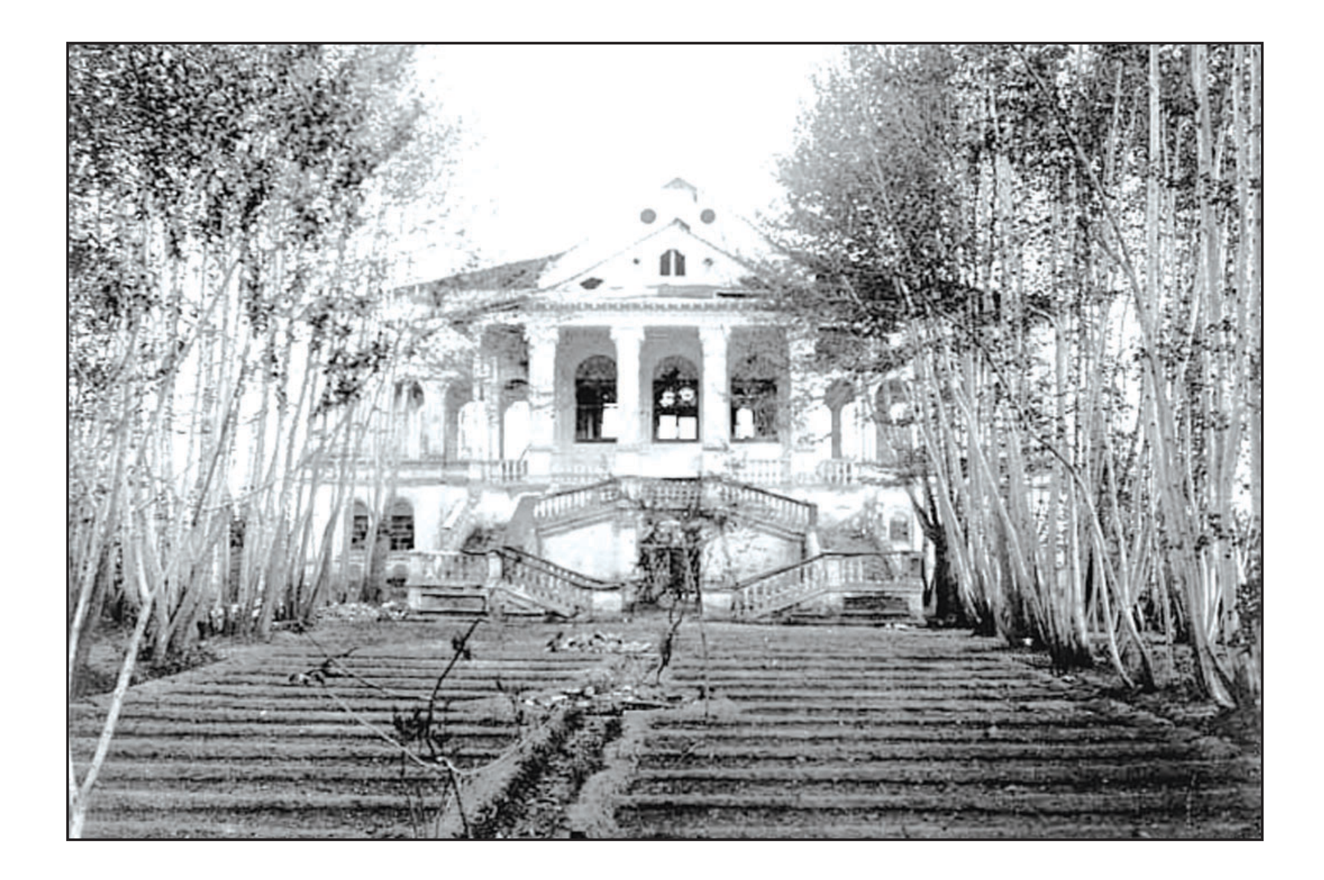
La prise des photographies les plus inimaginables et incroyables, immortalisant des sujets jusqu'alors inconnus, devint possible avec un consensus inconscient quant à l'infaillibilité de ce nouvel art.

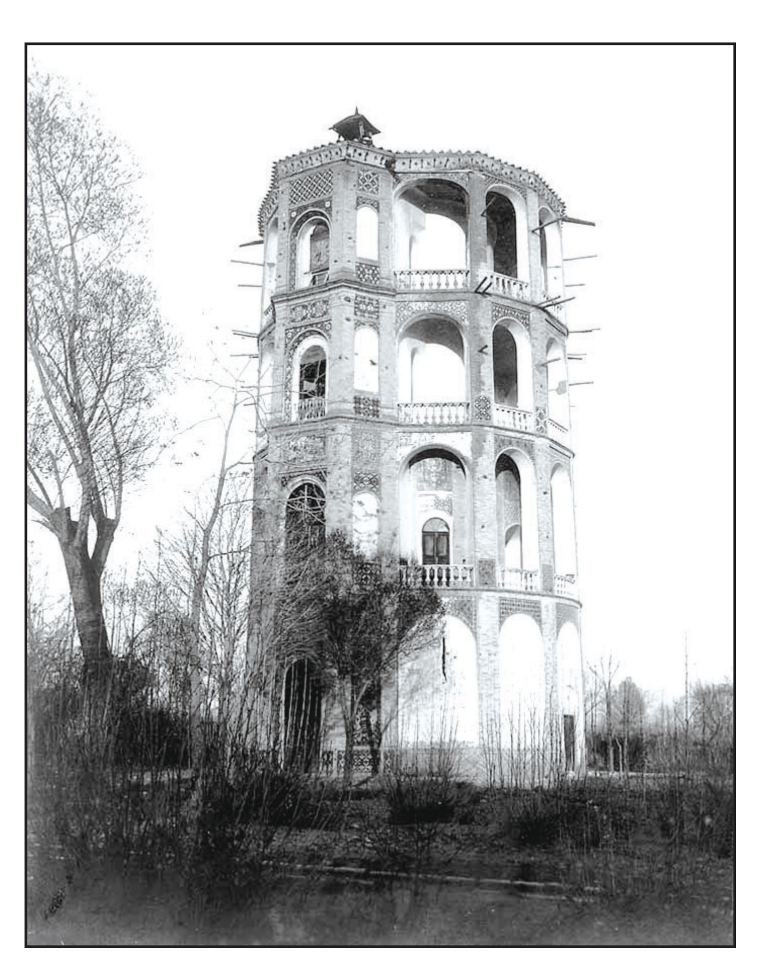
Une des premières utilités de la photographie fut de faire connaître les pays lointains avec leur culture et leurs merveilles. Le pouvoir de la photographie allait en s'accroissant et devenait le moyen idéal de transmission de l'information dans toutes les sociétés, rendant cet art de plus en plus populaire grâce à cette crédibilité qui lui était conférée; rôle bien connu au sein des instances du pouvoir et chez les photographes qui fut à l'origine d'une relation particulière entre les deux corporations et aboutit souvent à la censure de l'activité photographique par le pouvoir politique.

La photographie qui, à l'époque qâdjâre, avait été très encouragée par les conseillers du roi Nâser-e-Dîn Châh, les courtisans et les riches, s'étendit à toutes les régions de l'Iran, et ce jusqu'à l'apparition du mouvement constitutionnel. Son rôle informatif, qui s'était développé au début du règne de Nâser-e-Dîn Châh dans le sens des intérêts du régime, servit à son tour de tremplin aux activités des libéraux du mouvement constitutionnel.

A cette époque, la photographie, outre son rôle imformatif, joua aussi un rôle d'incitation à la révolte populaire et devint un moyen de propagande du pouvoir. Le mécontentement et les mouvements intellectuels devinrent de plus en plus importants à l'époque de Mozafar-e-Dîn Châh, puis durant le règne de Mohamad Ali Châh. Cette dynamique se perpétua jusqu'au grand mouvement de réforme constitutionnelle. Dans ce tourbillon

La prise des photographies les plus inimaginables et incroyables, immortalisant des sujets jusqu'alors inconnus, devint possible avec un consensus inconscient quant à l'infaillibilité de ce nouvel art.





Dans ce tourbillon social et politique, la photographie joua un rôle de premier plan, et notamment du point de vue de l'information et de l'incitation à la révolte grâce à la valeur de documents qui fut attribuée à certaines d'entre elles.

social et politique, la photographie joua un rôle de premier plan, et notamment du point de vue de l'information et de l'incitation à la révolte grâce à la valeur de documents qui fut attribuée à certaines d'entre elles. La célèbre photographie représentant des commerçants de Téhéran se tenant sur les escaliers de la maison de Hâj Amin-ol-Zarb et entourés par des personnalités de confiance tenant à la main le décret constitutionnel signé par Mozafar-e-Dîn Châh, servit à renforcer le sentiment de victoire dans l'opinion publique.

La photographie des leaders, des héros du mouvement constitutionnel, des religieux chiites, des manifestations populaires, des conflits entres les partisans de la libération et les forces du gouvernement dans les grandes villes d'Iran et des victimes des mouvements nationalistes, étaient des sujets prisés par les photographes révolutionnaires.

Les progrès du développement photographique et l'imprimerie facilitèrent la diffusion de cartes postales très bon marché qui remplacèrent les photos des posters politiques. Les photos datant de cette époque transmettaient un message politique très simple. On peut notamment citer celle des manifestants autour de l'ambassade d'Angleterre, qui furent montrées au roi, Mohamad Ali Châh, lui donnant ainsi la possibilité de comprendre l'ampleur du mouvement et le poussant à réprimer avec plus de violence les mouvements de libération.

A l'époque de la répression du mouvement constitutionnel et de l'arrestation de ses leaders, la censure photographique connut une recrudescence journalière.

Le pouvoir, quant à lui, utilisait la photographie pour montrer et souvent exagérer ses victoires provisoires.

L'évolution de la photographie à l'aube du mouvement constitutionnel et des cartes postales politiques, très en vogue à l'époque, entraînèrent des changements dans le choix des sujets ainsi que l'apparition du mouvement journalistique dans quelques quotidiens de l'époque.

C'est durant la même période que la photographie fut utilisée pour soutenir et développer les mouvements politiques. Les photographes envoyaient leurs photos dans tout le pays pour faire connaître les victoires du mouvement constitutionnel, ce qui explique qu'il existe aujourd'hui un nombre considérable de clichés mettant en scène la lutte du peuple iranien lors du mouvement constitutionnel.

Les cartes postales politiques et sociales connurent un grand succès avec

le portrait de héros, politiciens, ou religieux qui organisaient le mouvement, ainsi qu'avec la diffusion des photos des manifestations, surtout après la victoire du mouvement constitutionnel.

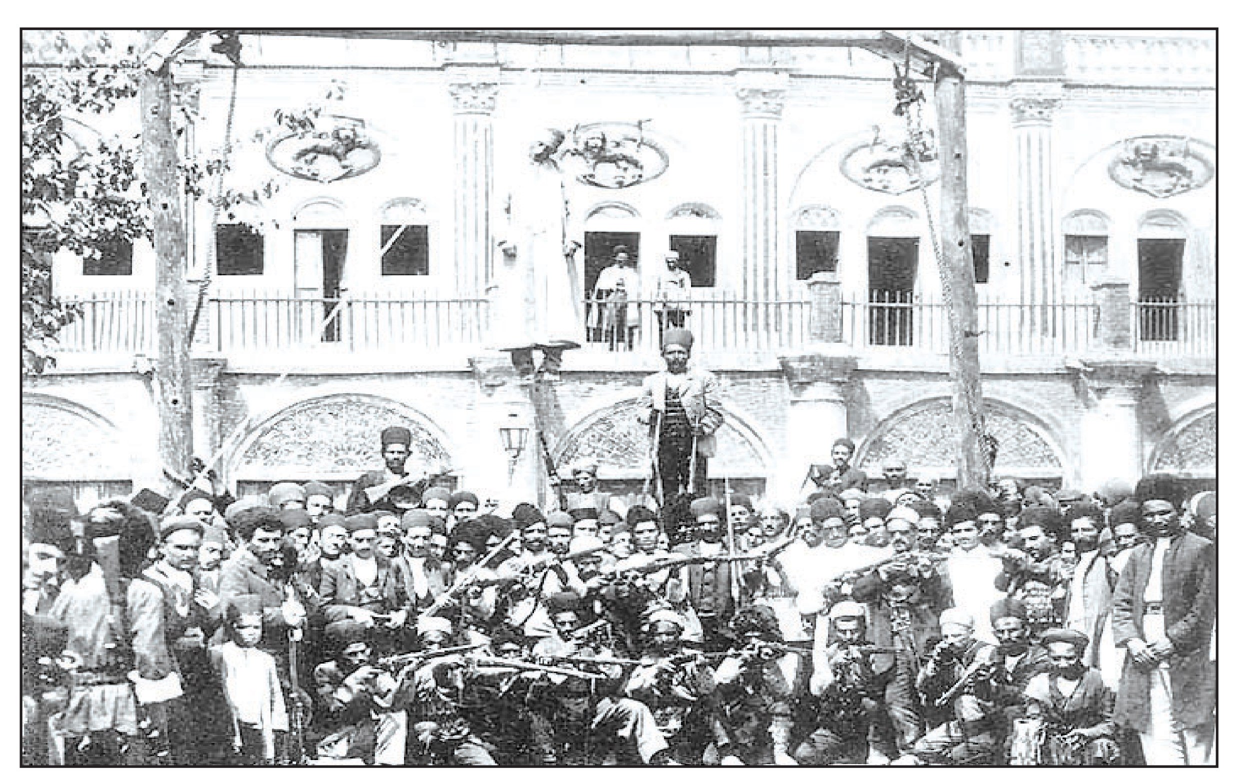
L'autre grande mode du moment fut la photo de groupe. Ces photos, rassemblant des partisans de la libération, insistaient sur le sentiment d'unité et de fraternité, aspect qui n'apparaissait guère dans les photos d'avant le mouvement constitutionnel. Les tendances nationalistes et combatives de cette époque sont perceptibles au travers de la présence des armes et de l'aspect militariste des photos.

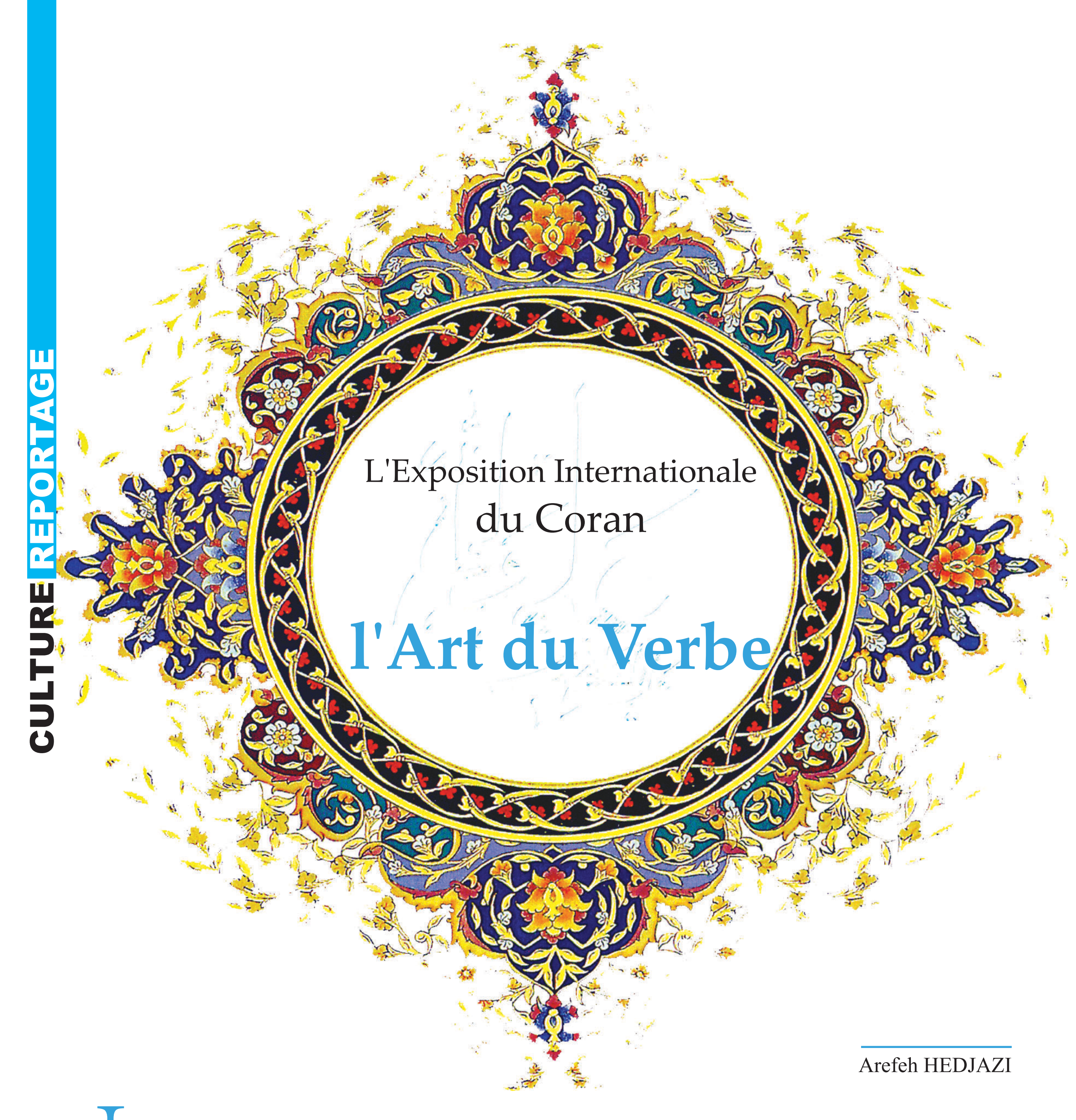
La valeur de document conférée aux photos prises à cette époque était parfois exagérée et dépassait quelquefois l'objet lui-même. Cette tendance, comme nous l'avons vu au travers de l'exemple de la photo des commerçants avec la déclaration du mouvement constitutionnel, atteint son apogée à cette époque. Le fait de présenter la photo du roi Mohamad Ali Châh à l'inauguration du parlement, à la place du roi, est assez révélateur de cette "confusion" souvent présente entre la réalité et le rôle symbolique de la photo.

En résumé, la relation entre le rôle politique de la photographie et le mouvement constitutionnel en Iran, les débuts du journalisme, le tirage des photos en grande quantité, la mode des cartes postales politiques, le portrait des chefs du mouvement constitutionnel, la mise en scène de photos à caractère nationaliste et guerrier ainsi que l'apparition de la censure de la part du pouvoir, sont caractéristiques de la photographie à cette époque. ■

L'évolution de la photographie à l'aube du mouvement constitutionnel et des cartes postales politiques, très en vogue à l'époque, entraînèrent des changements dans le choix des sujets ainsi que l'apparition du mouvement journalistique dans quelques quotidiens de l'époque.

La valeur de document conférée aux photos prises à cette époque était parfois exagérée et dépassait quelquefois l'objet lui-même.





L'Exposition Internationale du Coran

l'Art du Verbe

Arefeh HEDJAZI

La 14ème Exposition Internationale du Coran s'est tenue du 27 septembre au 19 octobre 2006 dans le grand Mosalla de Téhéran.

ses milliers de personnes de tous âges et de toutes professions se sont rassemblées au grand Mosalla pour découvrir ou redécouvrir le Coran au travers des multiples genres qui l'illustrent, de la calligraphie au design industriel; de la psalmodie musicale du Texte Divin à l'ébénisterie.

Situé sur un vaste terrain, pris dans l'étau de deux autoroutes, le Mosalla de Téhéran a l'ambition de devenir le plus grand lieu de prière d'Iran.

D'ici là, il offre ses belles plates-bandes parsemées de roses, jasmins, narcisses, saules, peupliers et autres êtres verts aux pas las des visiteurs de l'Exposition.

Rassemblant quelques trois cents stands, l'Exposition s'est tenue sur deux étages et a compris également des petites galeries exposant des œuvres très variées.

Le premier étage est une longue galerie coupée de niches où ont été placées les œuvres internationales des calligraphes, peintres, graphistes, ébénistes, tailleurs de pierre et tanneurs contemporains inspirées par

le Coran. C'est toute la magie du Livre Saint sous le pinceau attentif et raffiné de l'artiste, matérialisée au travers de quelques centaines de tableaux ornés de " Verbes " coraniques, arabesques géométriques calligraphiées avec soin, souvent sur fond uni, parfois coupées d'un trait puissant, rajoutant par son asymétrie une plus grande harmonie à l'ensemble. Travail dont on ne sait pas exactement s'il a été réalisé par un calligraphe, un graphiste ou un peintre.

En outre, divers ateliers mobiles ont été placés dans les différents coins de la galerie et des artistes musulmans - du Maghreb à l'Asie du Sud-Est - œuvrent sous l'œil attentif des visiteurs qui peuvent voir naître sous leur regard émerveillé de sublimes tableaux.

Quant aux matériaux utilisés, on peut nommer entre autres le papyrus, le bambou, le bois, le cuir, le bronze et la pierre.

Parmi les participants, la présence de l'Office international pour la traduction du Coran fut à remarquer. Cet Office a participé à l'Exposition en présentant plus d'une cinquantaine de traductions coraniques en diverses langues telles que l'hébreu, le danois, le finnois, le polonais, le chinois, le créole, le bosniaque, etc.

On y a trouvé également toute une partie réservée aux éditeurs de Qom, qui avaient organisé des séances de questions-réponses concernant les lois religieuses qui régissent la vie de tout croyant, et ce en présence de théologiens invités.

Le rez-de-chaussée fut, quant à lui, consacré aux stands des maisons d'édition, associations et centres d'études venus

Divers ateliers mobiles ont été placés dans les différents coins de la galerie et des artistes musulmans - du Maghreb à l'Asie du Sud-Est - œuvrent sous l'œil attentif des visiteurs qui peuvent voir naître sous leur regard émerveillé de sublimes tableaux.





présenter les nouvelles ou les anciennes éditions du Coran. On a pu admirer par exemple ce minuscule Coran, d'une épaisseur de 5 millimètres, haut de deux et large d'un centimètre, publié en 1870. Ou cet autre Livre Saint, sorti tout droit des imprimeries personnelles du roi qâdjâr Nasser-e-Din en 1828.

Les nouvelles éditions du Coran, quant à elles, allient le classicisme de la calligraphie à de superbes innovations au niveau des reliures, enluminures, formats ou coloris.

Des Corans de poche à la reliure de cuir fermé par un zip aux immenses Corans pour mal-voyants, en passant par les minuscules Corans de bord, grands comme des boîtes d'allumettes et minutieusement disposés dans des plumiers de velours, des milliers d'exemplaires de ce Livre Divin répondent à tous les goûts et ferveurs.

Outre ce Livre Saint, on a pu trouver également d'autres ouvrages: ainsi, les nombreuses maisons d'édition présentes à cette exposition firent découvrir aux visiteurs de nombreux titres allant des livres de prières et commentaires coraniques à des œuvres traitant de tous les aspects de la vie moderne à la lumière des nouvelles interprétations religieuses.

Cette année, les enfants et les adolescents n'ont pas été oubliés car plus d'une vingtaine de stands leur ont proposé des activités. La moitié d'entre eux ont été ainsi aménagés en ateliers de poterie, peinture, gravure, calligraphie, écriture et spectacles où les enfants et adolescents ont pu user de leurs talents pour illustrer les divers thèmes religieux de l'Exposition.

Une cinquantaine de stands ont été également destinés aux jeunes. Parmi eux, une vingtaine présente de multiples programmes multimédia consacrés au Coran. Toutes sortes de CD interactifs,

logiciels, jeux, films, enregistrements coraniques, sites internet et liens ont été ainsi présentés de façon très ludique et intéressante.

Autre stand interactif, celui de la télévision et de quatre compagnies cinématographiques produisant des films tels que Marie et l'Imam Ali. On a pu y admirer les costumes de ces films ainsi que quelques maquettes représentant des villes antiques, des statues de pharaons, etc.

Un autre stand à ne pas manquer était celui où des scènes de la vie quotidienne du Prophète (bsi) étaient représentées dans un décor très réaliste, avec des personnages de cire. D'autres illustraient également un sujet particulier comme le personnage du Prophète (bsi) ou encore de la femme musulmane. L'ensemble a donc présenté de façon très vivante toute l'actualité du Livre Saint et la grande source d'inspiration qu'il représente pour des artistes du monde entier. ■



Les nombreuses maisons d'édition présentes à cette exposition firent découvrir aux visiteurs de nombreux titres allant des livres de prières et commentaires coraniques à des œuvres traitant de tous les aspects de la vie moderne à la lumière des nouvelles interprétations religieuses.



En souvenir de Hâfez, l'un des plus grands poètes iraniens

Amir KHÂNZÂDEH

Son génie s'affirme à tous les plans de la création poétique, de la combinaison inédite de thèmes très variés à l'utilisation de procédés littéraires nouveaux.

Le 20 mehr, (12 octobre) est le jour commémoratif de Hâfez.

Khadjeh Shams-e-Din Mohammad Hâfez-e-Shirâzi naquit en l'an 727 de l'hégire lunaire (1320), à Chirâz. Son père Baha-o-Din était un marchand et sa mère originaire de Kazeroun, une ville voisine.

Plus connu sous le pseudonyme de Hâfez (celui qui connaît par cœur le Coran), il a pour nom de plume celui de " Lessân-ol-Gheyb " (Langue de l'Invisible).

Hâfez est avec Saadi, Ferdowsi, Nezâmi et Molâwi, l'un des monstres sacrés de la très riche littérature persane.

C'est surtout après la mort de son père que Hâfez commence à apprendre les sciences de l'époque. Il se lance dans de longs et minutieux travaux de recherche concernant des œuvres telles que le "Meftah ol-oloum " (La Clé des Sciences) de Sakaki et les œuvres de Ghavâmoddin Abolbagha.

Grâce à son génie inégalable et à son immense talent, il renouvelle le genre poétique. Son génie s'affirme à tous les plans de la création poétique, de la combinaison inédite de thèmes très variés à l'utilisation de procédés littéraires nouveaux. Ceci explique notamment pourquoi Hâfez est, pour beaucoup de persanophones, le plus grand poète de leur histoire littéraire. Son influence demeure encore importante aujourd'hui au sein de la société iranienne et il est rare de voir une maison iranienne qui n'ait pas son célèbre Recueil (*divân*).

Ahmad Shamlou, célèbre poète contemporain iranien, a même été jusqu'à estimer que " Hâfez est le plus grand poète du monde ".

Il n'y a pas de version unique du Divân de Hâfez et le nombre des poèmes varie de 523 à 994, selon l'édition. D'autre part, on estime que la première édition des œuvres de Hâfez, publiée de son vivant, date de 1368, même si son manuscrit ne nous est pas parvenu.

Pour les nations persanophones, le Divan de Hâfez ne se lit pas seulement comme un recueil de poésie. Il est pour eux le messager de l'avenir et de la divination, et il n'est pas rare de voir les Iraniens questionner Hâfez pour savoir de quelle façon résoudre un problème ou questionner l'avenir.

Pour les nations persanophones, le Divan de Hâfez ne se lit pas seulement comme un recueil de poésie. Il est pour eux le messager de l'avenir et de la divination, et il n'est pas rare de voir les Iraniens questionner Hâfez pour savoir de quelle façon résoudre un problème ou

questionner l'avenir.

Hâfez affectionne particulièrement le genre lyrique au travers duquel il laisse sa virtuosité s'exprimer dans toute sa plénitude. Ses *ghazals* ou odes lyriques abordent notamment les thèmes de l'amour ou de la religion, ou encore le rapport de l'homme à la vie terrestre et à l'au-delà.

Son *Divân* contient des *ghazals*, des odes, des fragments, des quatrains et deux poèmes courts intitulés " *Ahuyé-vahshi*" (la Gazelle sauvage), ainsi que le *Sâghinâmeh* (poème bachique ayant la forme d'un masnavi).

Ses poèmes ont été fréquemment choisis pour être chantés par les principales figures de la musique traditionnelle persane, telles que Alirezâ Eftekhâri, Mohammad Rezâ Shâjâriân et Mokhtâbâd.

Hâfez découvrit son talent de panégyriste avant sa trentième année et fut le premier à donner au panégyrique une forme lyrique.

Il avait, comme son pseudonyme l'indique, mémorisé le Coran dans son intégralité et de 14 façons différentes.

Hâfez était un homme de lettres, profondément érudit en sciences littéraires et religieuses, ce qui lui permettait de connaître des points subtils de la philosophie et des vérités mystiques.

Contrairement à Saadi, il n'était pas un grand voyageur et les deux seules fois où il quitta Chirâz, auquel il vouait un amour passionné, ce fût de force.

C'est surtout grâce au don unique dont il était pourvu et qui lui permit de présenter les pensées mystico philosophique de la Perse que son Divân est unanimement accepté comme un chef-d'œuvre exceptionnel par l'ensemble des iraniens, même si ses interprétations sont nombreuses et parfois contradictoires.

Les expressions mystiques utilisées par Hâfez dans ses poèmes proviennent de ses profondes connaissances philosophiques et religieuses, mais en vérité, Hâfez est, avant d'être gnostique et mystique, un poète au verbe puissant.

Il fut un homme à l'expression sincère, dans une époque fortement marquée par la souveraineté de l'ascétisme, l'hypocrisie bien pensante et la stagnation culturelle. Il composa de nombreux poèmes ivres et emprunts de mysticisme, tout en évoquant les préoccupations vaines de ce bas monde voué à l'anéantissement, et ce dans une langue très raffinée, fine, mordante et en même temps exempte d'hypocrisie et de dissimulation.

Les poèmes de Hâfez sont là pour inspirer, au-delà de leur sens premier, un élan vers le divin trouvant sa source dans les enseignements religieux et coraniques.

Hâfez mourut en l'an 1362 à l'âge de 69 ans.

Aujourd'hui, son tombeau, situé au milieu du jardin Hâfezieh de Chirâz, rassemble chaque jour des centaines de pèlerins venus se recueillir auprès de son dernier lieu de repos et regoûter un instant la sagesse éternelle de sa poésie.

Qu'il repose en paix.■

Hâfez était un homme de lettres, profondément érudit en sciences littéraires et religieuses, ce qui lui permettait de connaître des points subtils de la philosophie et des vérités mystiques.

C'est surtout grâce au don unique dont il était pourvu et qui lui permit de présenter les pensées mystico philosophique de la Perse que son Divân est unanimement accepté comme un chef-d'œuvre exceptionnel par l'ensemble des iraniens, même si ses interprétations sont nombreuses et parfois contradictoires.





Le Musée du cinéma
Un palais d'autrefois

Farzaneh POURMAZAHERI
Afsaneh POURMAZAHERI

Golnar :

- Tu es d'où ?

Dja'far :

- De Téhéran. Veux-tu m'y accompagner?

Golnar :

- A Téhéran ?!...On dit que Téhéran est une belle ville, mais que ses habitants ne sont pas aimables.

Dja'far :

- Evidemment, ils ne sont pas aussi gentils que toi…

Le petit dialogue ci-dessus appartient à "La fille Lore ", premier film parlant de l'histoire du cinéma iranien. Réalisé par Ardechir Irani en 1933, ce film est considéré par les cinéastes, comme la première grande mutation du cinéma iranien. Une copie de ce chef-d'œuvre reste heureusement à disposition dans un musée dédié aux artistes ainsi qu'aux cinéphiles. Parmi les musées de la capitale, " Le Musée du Cinéma " occupe une place à part, en particulier grâce à l'architecture même du bâtiment. Elégant, celui-ci est doté d'une façade finement décorée, unique en son genre. En fait, entre 1871 et 1885, le roi Mohammad Châh Qâdjâr fit bâtir un palais d'été dans l'un des beaux jardins de Chémiran. Il le nomma " Bâgh-é - Ferdos " (le jardin du paradis). Peut-être sa beauté évoquait-elle véritablement à ses yeux un recoin de paradis. Du moins, les mémoires, les récits de voyage et autres manuscrits signés de la main de grandes personnalités de l'époque vont-ils dans ce sens. En 1937, ce complexe a été restauré pour faire office d'école. Plusieurs propriétaires y ont vécu jusqu'à la Révolution. Il fut ensuite transformé en centre de formation cinématographique, puis, en 2002, ce lieu fameux devint l'actuel " Musée du Cinéma ".

Des Frères Lumières à Mirzâ Ebrâhim Khân Akkâsbachi

Le 28 décembre 1895, les frères Louis et Auguste Lumière mettent en route le cinématographe dans le sous-sol du Grand Café de Paris. Cinq ans plus tard, le 13 avril 1900, le roi d'Iran Mozaffar al-din Châh Qâdjâr se rend à Paris. Se promenant à la foire internationale, il aperçoit soudain ce curieux appareil. Il ordonne à son photographe, le célèbre Mirzâ Ebrâhim Khân Akkâsbachi, de l'acheter. Dans son récit de voyage, le roi note:

" Vers le soir, nous avons ordonné à Akkâsbachi de préparer le cinémaphotographe (Il prononçait mal le mot cinématographe) pour que nous l'observions. Ils sont partis et vers le coucher du soleil, ils l'ont préparé. Nous nous sommes



rendus près d'un hôtel. Nous nous sommes assis et ils ont obscurci la chambre. Nous avons tout deux regardé l'appareil. C'est une chose très originale. Il figure les lieux de manière tellement naturelle qu'il nous subjugue. Nous avons vu le plus grand nombre de perspectives et de bâtiments et la manière dont la pluie tombait, la Seine etc… à Paris. Et nous avons ordonné à Akkâsbachi d'acheter tous ces appareils".

Ainsi, selon les historiens, le 18 août 1900 constitua le point de départ de l'histoire du cinéma iranien. Trois décennies s'écoulèrent avant que la production et la projection publique de films longs métrages ne s'établissent véritablement en Iran. Les 2000 films déjà produits en Iran attestent ainsi l'encrage (il est vrai relatif) de ce mode d'expression artistique dans ce pays. Le rêve des amateurs et admirateurs du cinéma s'est finalement réalisé et les images, documents et chefs-d'œuvre, résultat d'un long siècle de production cinématographique, ont finalement trouvé, dans l'enceinte du Musée du Cinéma, un foyer digne de ce nom.

Survol d'un siècle pittoresque

C'est dans la rue Lâlehzar que les premières pierres de ce rêve furent posées. De nombreux cinéastes viennent y déposer les souvenirs qu'ils ont accumulés durant leur parcours artistique ; des prix, des archives, des photos, des costumes, des documents, des scénarios… Rien n'est oublié. L'accueil du public a de quoi surprendre les fondateurs du musée. La mise en route du projet s'est d'ailleurs effectuée plus rapidement qu'ils ne le prévoyaient. Avec l'aide du Ministère de la Culture Islamique, de la fondation cinématographique Farabi et de quelques autres associations, des objets furent très tôt transférés vers le bâtiment actuel, au Bâgh-é-Ferdos, rue Valiasr. En 2002, le président Mohammad Khâtami inaugure officiellement le site qui prendra le nom de Musée du Cinéma. Une très belle salle de cinéma est ensuite venue compléter l'ensemble.



La première salle du musée évoque les prémisses de l'histoire du cinéma iranien: des affiches sélectionnées à partir des premiers films, des photos appartenant aux précurseurs du cinéma, des images de l'ensemble des salles de cinéma du vieux Téhéran, des clichés du vieux matériel et des équipements utilisés dans la production des films. Le document le plus ancien du musée date de Février 1899. Il contient la liste des objets ramenés par Mozaffar al-din Châh à son retour d'Occident. Citons également le premier film parlant, " La Fille Lore ", les photos et les documents des premiers réalisateurs, entres autres, d'Ovanes Oganians, d'Ardechir Khân, d'Abdol Hossein Sepanta et de Houshang Kâveh, fondateur du cinéma Asr-e Jadid (la nouvelle ère). Le cinéma contemporain iranien a pris ses quartiers dans la seconde salle. Cette dernière est consacrée aux réalisateurs, caméramans, acteurs, ainsi qu'aux plus fameux éditeurs. Ici, ce qui attire l'attention (compte non tenu du stand consacré au maquillage artistique) est le stand privé d'artistes de renom tels qu'Ezzatollah Entezâmi, Ali Hâtami, Samuel Khatchikyan, Valiollah Khâkdân. Aujourd'hui, la singularité du cinéma iranien n'est plus à prouver. Les cinéastes iraniens n'en finissent plus de récolter des récompenses dans les grands festivals internationaux, dont la palme d'or de Cannes en 1997 pour le film " Le Goût de la Cerise" de Kyarostami et le Bouc Ailé pour le film "Chazdeh Ehtedjab " de Farman Ara. La troisième salle est consacrée à l'impact international du cinéma iranien. Une autre partie du musée est réservée au cinéma pour la jeunesse ainsi qu'aux personnages de films pour enfants, tels que les célèbres poupées Kolah Ghermezi, Makhmale, le fameux chat de " Khouneye Madarbozorge" (La Maison de la Grand-mère), Patale, etc. Pour finir, une aile séparée du Musée met l'accent sur les équipements d'ingénierie du son.

CULTURE REPERES

L'entrée de l'Iran à l'OMC



Enjeux présents et défis futurs

Amélie NEUVE-ÉGLISE

Institution à vocation universelle, l'Organisation Mondiale du Commerce vise à définir des règles permettant d'organiser la libéralisation des échanges commerciaux entre les différents pays du monde. Sujette à divers embargos et handicapée par le poids important du secteur public, l'économie iranienne semble avoir beaucoup à gagner - mais aussi à prouver - lors du processus qui permettra son adhésion future à l'OMC. Après l'acceptation, non sans mal, de sa candidature en 2005, l'Iran va devoir relever d'importants défis économiques, mais aussi culturels et sociaux, si elle veut accéder au statut de membre de cet organisme et accroître son poids économique à l'échelle régionale et mondiale.

Une candidature semée d'embûches

Après une première demande d'adhésion en 1996 suivie de 21 autres tentatives infructueuses, la candidature de l'Iran à l'OMC a finalement été acceptée grâce à la levée du veto des Etats-Unis imposé pour des raisons liées au dossier nucléaire iranien. A la suite d'un accord conclu entre l'Union Européenne et l'Iran en 2005 et dans lequel ce pays s'était engagé à suspendre provisoirement son programme de recherche nucléaire, l'ultime blocage lié au fait que toute demande d'adhésion doit être ratifiée à l'unanimité par l'ensemble des membres de cette organisation a été levé. Il ne faut cependant pas crier victoire



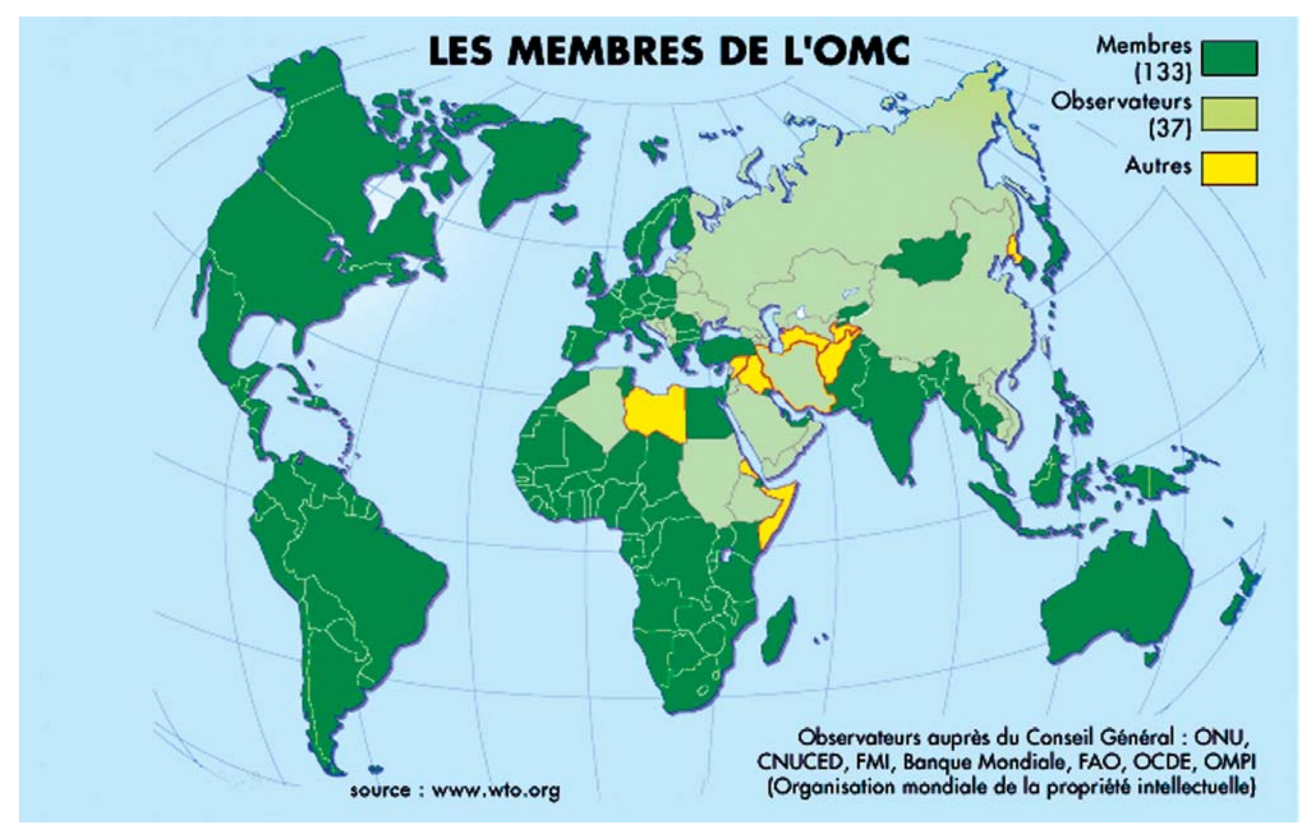
trop tôt. Ainsi, ce processus qui est caractérisé par sa longueur et sa complexité (il peut durer de 5 à 15 ans), le sera sans doute plus particulièrement pour l'Iran en raison de la politisation des enjeux de son adhésion ainsi que de sa situation géopolitique actuelle et du dossier nucléaire qui demeure ouvert.

Un processus aux étapes multiples

Les conditions d'adhésion d'un pays à l'OMC sont très larges puisque, selon la charte de cette organisation: "Tout Etat ou territoire douanier jouissant d'une entière autonomie dans la conduite de la politique commerciale peut devenir membre de l'OMC". Des critères plus officieux existent cependant, et les modalités d'accession varient considérablement d'un pays à l'autre en fonction de sa situation politique et du niveau de développement atteint par son système économique et juridique. Ainsi, chaque adhésion constitue en soi un processus unique dont la durée varie en fonction de la taille et du développement économique du pays, ainsi que de la rapidité de mise en œuvre des réformes exigées par l'OMC.

L'intégration comporte également de nombreux prérequis, et notamment la mise en place d'un environnement économique propice aux investissements accompagnée du renforcement de la qualité des produits et de la capacité à innover, afin que l'ouverture à la concurrence ne se traduise pas par l'effondrement de l'ensemble des secteurs non compétitifs et par d'importants dégâts sociaux. L'OMC n'en impose pas moins l'adoption de lourdes réformes, et ce notamment dans les domaines du code du commerce, des régulations sanitaires, et du droit de la propriété intellectuelle. Elle exige également la création

Les modalités d'accession varient considérablement d'un pays à l'autre en fonction de sa situation politique et du niveau de développement atteint par son système économique et juridique.



L'Iran devra procéder à la mise en place des nombreuses réformes économico-juridiques évoquées précédemment, et ce afin de rapprocher les grandes composantes de son système économico-commercial de celui des autres pays membres.

d'organismes garantissant la liberté du commerce, tout en soumettant le secteur public à un important processus de modernisation de son organisation et de ses règles. En outre, chaque pays candidat s'engage à ouvrir son économie au commerce mondial en éliminant progressivement toutes les barrières (douanières et non douanières) à l'échange.

L'acceptation de la candidature iranienne s'est traduite par l'établissement d'un groupe de travail en 2005 au sein même de l'OMC, et ce afin d'examiner en détail sa demande d'accession. Le statut d'observateur au sein de cette organisation lui a également été octroyé. La première réunion de ce groupe prendra place lorsque l'Iran aura présenté un aide mémoire exposant de façon détaillée les caractéristiques de son régime commercial. Après son examen, ce pays devra procéder à la mise en place des nombreuses réformes économico-juridiques évoquées précédemment, et ce afin de rapprocher les grandes composantes de son système économico-commercial de celui des autres pays membres. A l'issue de ces réformes et lorsque le pays candidat se rapproche des conditions souhaitées, un processus de dialogue se met en place avec les autres pays membres afin de débattre des conditions précises de l'intégration.

Les buts recherchés par une adhésion

La volonté d'adhésion, et, de façon plus générale, de libéraliser les échanges, part d'un présupposé simple: il serait plus profitable - économiquement et socialement - à un pays d'échanger avec l'extérieur que de vivre en stricte autarcie. Il inciterait également les économies de chaque pays, en les soumettant à la concurrence extérieure, à se moderniser constamment et à innover en vue de renforcer leur compétitivité. Si ses produits sont compétitifs, le libre échange lui permettrait également d'élargir son marché grâce aux exportations ou aux investissements à l'étranger. Outre les recettes strictes provenant d'une éventuelle augmentation des ventes de produits nationaux à l'étranger, l'augmentation des importations résultant de l'ouverture des frontières et de la disparition des barrières douanières permettrait également à chaque pays membre d'accéder à de nouveaux produits, d'intégrer de nouvelles technologies à son processus de production, et donc, à terme, de renforcer la compétitivité de son économie.

Créée en 1995, l'OMC s'efforce de créer un cadre juridico-réglementaire permettant aux pays qui le souhaitent de bénéficier des avantages du libre-échange. Elle règle également les conflits commerciaux éventuels pouvant survenir entre les membres au travers de l'Organisme de Règlement des Différends (ORD). En établissant un système de règles fixes et garanties, cet organisme permet ainsi d'assurer la sécurité des échanges et de renforcer la confiance des investisseurs internationaux. Il se base sur la clause dite de la "nation la plus favorisée", stipulant que si un Etat octroie

à un autre un avantage commercial, il doit également l'octroyer à l'ensemble des pays membres. Les adhérents à l'OMC commercent donc entre eux sur la base de principes parfaitement identiques et égalitaires. Au cours de ces dernière années, cette organisation s'est également donnée pour but de procéder à la libéralisation d'un nombre croissant de secteurs et notamment celui des services, des produits soumis au droit de la propriété intellectuelle, ou encore des nouvelles technologies.



Une économie en attente de restructuration

Depuis la fin des années 1980, l'économie iranienne a connu un certain développement de son secteur industriel, et le secteur des services a connu une expansion sans précédent. Cependant, elle reste une économie centralisée au sein de laquelle l'Etat conserve un rôle très important, et ce notamment au travers des entreprises pétrolières nationalisées qui fournissent l'essentiel des recettes issues du commerce extérieur. En outre, les exportations de denrées telles que l'huile, le sucre et le riz ne sont compétitives que grâce aux subsides conséquents versés par l'Etat. De fait, ces subventions n'incitent pas ces secteurs à se moderniser en vue d'accroître leur compétitivité. En outre, l'inflation et le chômage demeurent les deux plaies principales de cette économie dont la fragilité est renforcée par l'importance de la dette extérieure de l'Etat s'élevant à près de 16,94 milliards de dollars. L'adhésion de l'Iran à l'OMC ne se réalisera donc qu'à la condition de l'adoption d'importantes réformes au niveau interne dans les domaines économique, juridique, et commercial.

Il faut cependant noter que depuis la fin des années 1980, les dirigeants iraniens se sont efforcés d'impulser des réformes visant à diversifier l'économie nationale et à l'ouvrir davantage sur l'extérieur[1], et ce afin qu'elle dépende moins des revenus du pétrole. Cela s'est notamment traduit par la prise de mesures visant à développer de nouveaux secteurs tels que l'industrie électronique de pointe, la pétrochimie, ou encore la technologie nucléaire. Des politiques en faveur des investissements étrangers ont également été mises en œuvre, notamment au travers de la réduction des taxes à l'importation ou par la création de zones franches telles que l'île de Kish. Cependant, nombre de réformes demeurent en chantier et il reste à l'Iran bien du chemin à parcourir pour répondre aux critères définis par l'OMC.

L'épineuse question de la propriété intellectuelle

Outre les réformes touchant le secteur économique, les réformes juridiques - plus difficiles à mettre en place car impliquant également un changement des mentalités - devront également être adoptées. Cela impliquera notamment la ratification de traités internationaux touchant à la protection des droits d'auteur et à la propriété intelectuelle-règles auxquelles ne sont pas soumises les œuvres étrangères en Iran. Ce

Outre les réformes touchant le secteur économique, les réformes juridiques - plus difficiles à mettre en place car impliquant également un changement des mentalités - devront également être adoptées. Cela impliquera notamment la ratification de traités internationaux touchant à la protection des droits d'auteur et à la propriété intelectuelle-règles auxquelles ne sont pas soumises les œuvres étrangères en Iran.



L'Etat devra également encourager l'augmentation et la diversification des exportations non pétrolières, et ce afin de ne pas fonder la richesse principale du pays sur une ressource épuisable et soumise à la volatilité des prix.

changement représenterait cependant un coût très lourd pour la majorité des entreprises privées et publiques qui utilisent des logiciels piratés, et impliquerait un important changement des habitudes de consommation des utilisateurs privés accoutumés à acheter des copies de films ou de CD étrangers à très bas prix. Cependant, cette réforme semble nécessaire étant donné que l'absence de copyright concernant les œuvres étrangères représente un des obstacles majeurs à l'investissement des multinationales en Iran. L'Etat devra également encourager l'augmentation et la diversification des exportations non pétrolières, et ce afin de ne pas fonder la richesse principale du pays sur une ressource épuisable et soumise à la volatilité des prix.

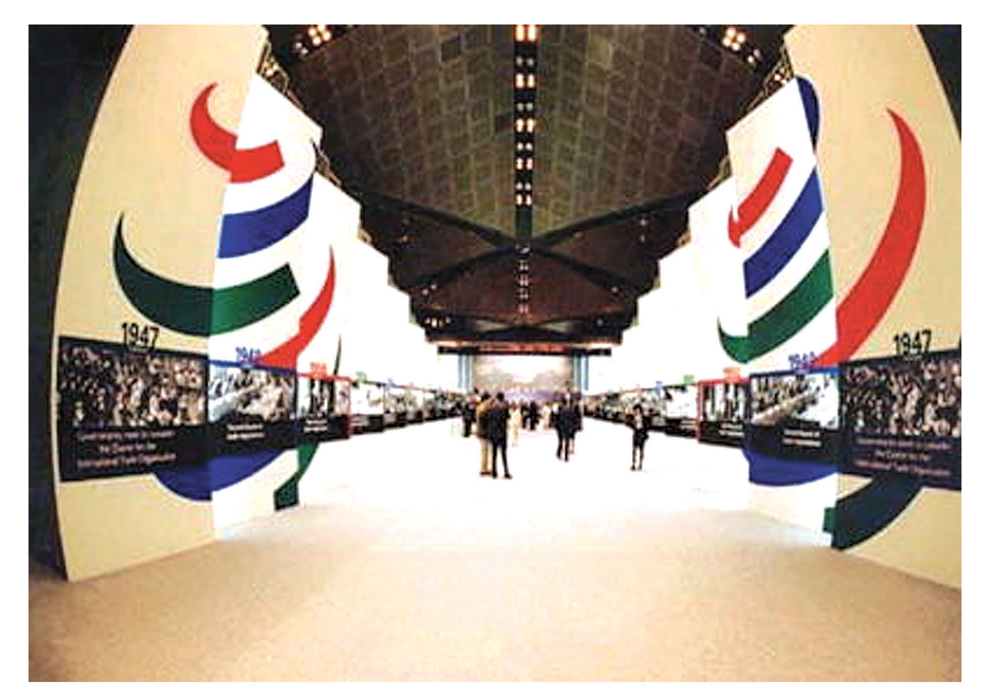
Des opinions très divergentes

Si certains considèrent l'adhésion de l'Iran comme étant la voie royale permettant de rendre son économie compétitive et ouverte à la concurrence internationale, les détracteurs estiment qu'une intégration à l'OMC provoquerait la déliquescence de l'industrie nationale iranienne peu à même de rivaliser avec ses grands concurrents internationaux et soumettra l'Iran à la domination des grandes puissances économiques. Ses détracteurs soulignent également le fait que son adhésion obligera le gouvernement à cesser de subventionner l'essence; mesure difficile à mettre en œuvre et risquant de se traduire par une hausse conséquente de son prix susceptible à son tour de provoquer une nouvelle envolée de l'inflation, phénomène qui grève actuellement l'économie du pays. D'aucuns craignent également que l'ouverture du marché iranien à la concurrence étrangère ne provoque un afflux de produits étrangers qui asphyxierait la production nationale.

Cependant, si des réformes internes appropriées sont mise en place, l'adhésion se traduira également par une nouvelle vigueur des exportations iraniennes "comblant" la baisse éventuelle de consommation de produits nationaux. De plus, pour les pays n'ayant pas une économie suffisamment solide et modernisée, l'OMC a prévu que ces derniers puissent déroger aux règles établies par cette organisation, en permettant notamment à certains de maintenir une protection de leur marché intérieur en attendant que l'économie soit à même d'affronter la concurrence internationale. L'Iran pourrait ainsi profiter de certains de ces avantages de façon temporaire. Enfin, l'économie nationale pourrait également tirer partie de cette ouverture pour développer des secteurs dans lesquels elle détient un avantage comparatif conséquent, tel que c'est notamment le cas dans le domaine de l'artisanat traditionnel ou du pétrole.

La mondialisation de l'économie et les avantages du libre-échange sont des réalités qui n'est plus à démontrer, et qui font de l'accession de l'Iran à l'OMC un impératif qui l'incitera à moderniser son économie et qui, dans une perspective à plus long terme, lui permettra d'accroître son poids au sein du système commercial international. A l'inverse, tout isolement se traduirait par la progressive sclérose d'une économie trop dépendante du pétrole et des subventions, et dépourvue d'un réel dynamisme interne. L'adhésion de l'Iran demandera toutefois certains sacrifices à court terme, incluant la nécessaire restructuration de l'industrie nationale et sa réorientation vers des secteurs plus modernes et technicisés. Des modèles de gestion plus efficaces devront également être adoptés au sein du secteur privé pour que, dans l'avenir, l'Iran ait une place de choix au sein de l'échiquier économico-politique régional. Cependant, l'intégration est un processus à n'envisager que sur le long terme et qui, dans le cas de l'Iran, sera intimement lié à l'évolution de sa politique intérieure et extérieure ainsi qu'à une transformation en profondeur du modèle étatique de gestion et d'administration des richesses.■

Pour les pays n'ayant pas une économie suffisamment solide et modernisée, l'OMC a prévu que ces derniers puissent déroger aux règles établies par cette organisation, en permettant notamment à certains de maintenir une protection de leur marché intérieur en attendant que l'économie soit à même d'affronter la concurrence internationale.



1. Les principaux partenaires commerciaux de l'Iran sont le Japon, la Chine, l'Italie, l'Afrique du Sud, la Corée du Sud, Taiwan et la Turquie pour les exportations et l'Allemagne, la France, l'Italie, la Chine et la Corée du Sud pour les importations.

Table ronde sur le Liban

M. JAVAD

Lors d'une table ronde tenue le mercredi 27 septembre à la demande de l'Institut de Recherches Euro-américaines de l'Université de Téhéran, Adnan Mansour, ambassadeur du Liban en Iran, a tenu un discours ayant pour thème l'attaque d'Israël contre le Liban dont nous publions quelques extraits.

Durant cette table ronde, l'ambassadeur du Liban a évoqué les attaques perpétrées le 12 juillet dernier par l'armée israélienne contre le Liban et qui se sont soldées par la destruction totale de près de 15 000 habitations. Il a précisé que "ces attaques ont infligé de lourds dégâts à plus de 35 000 autres foyers, à des dizaines d'établissements scolaires, ainsi qu'à la centrale d'eau et d'électricité. Même les mosquées n'ont pas été épargnées par ces assauts, qui se sont par ailleurs soldés par la destruction de plus de 150 ponts. Plusieurs hectares de terres agricoles ont été incendiés. En plus des milliers de sans abris victimes de cette guerre, on estime à plus de 8 milliards de dollars les dommages et dégâts matériels infligés au Liban."

"En 1955, déjà, la Bande de Gaza été l'objet d'attaques de chasseurs bombardiers de l'armée israélienne. En 1956 encore, Israël a participé à l'assaut tripartite contre l'Egypte. En 1967, une attaque a été lancée contre les territoires égyptien, jordanien et syrien et deux ans plus tard, des avions de ligne libanais ont été anéantis à l'aéroport de Beyrouth. Une partie du Liban sud a été occupée par les israéliens en 1978 et en 1982. De nouveau, en 1996, une attaque d'envergure a provoqué un bain de sang sur le sol libanais", a précisé plus loin l'ambassadeur dans ses propos, avant d'ajouter : " Le Conseil de Sécurité des

En plus des milliers de sans abris victimes de cette guerre, on estime à plus de 8 milliards de dollars les dommages et dégâts matériels infligés au Liban."



Nations Unies a ratifié une série de résolutions en réaction aux attaques israéliennes. L'une d'entre elles, la résolution 425, appelle à un retrait sans condition d'Israël du sol libanais. Cependant, Tel-Aviv a rejeté ladite résolution, tout comme il l'avait déjà fait pour d'autres résolutions concernant le retrait d'Israël des hauteurs du Golan, et notamment les résolutions 242 et 338 du Conseil de Sécurité".

Adnan Mansour, pour qui le retrait final d'Israël est le fruit de 18 années de ferme résistance de la nation libanaise, a par ailleurs fait savoir que malgré ce retrait, Israël occupait encore une partie du territoire libanais à Chabâ ainsi qu'à Kafar Choubâ.

De même, il a évoqué l'incarcération des civils libanais qui demeurent prisonniers dans les prisons israéliennes. " Les cartes indiquant la localisation des champs de mines restent toujours en leur possession et ils refusent de nous les remettre. Ceci est très alarmant, étant donné qu'il existe au sud du Liban plus de 400 000 mines non désamorcées, et dont les déflagrations quotidiennes coûtent la vie à des innocents", a-t-il précisé avant d'ajouter : " L'armée israélienne viole quotidiennement l'espace aérien, maritime et terrestre du Liban, et ce sous le regard des casques bleus. Depuis le retrait israélien du Liban sud en l'an 2000 jusqu'au déclenchement des affrontements de juillet 2006, l'armée israélienne a violé à 11 000 reprises - par terre, mer et air - le territoire libanais.

Selon l'ambassadeur libanais, depuis la formation du gouvernement israélien en 1948, 90% des habitants de la Palestine - c'est-à-dire sept millions de personnes- sont devenus des sans abris, ce qui est sans l'ombre d'un doute l'une des tragédies humaines majeures du XXème siècle. Parmi ces réfugiés de guerre, 430 000



ont trouvé asile au Liban et constituent aujourd'hui près de 12% de la population libanaise.

Il a par ailleurs qualifié d'erronées les allégations des responsables de Tel-Aviv sur la paix et a déclaré : " Durant les pourparlers de paix, les israéliens n'évoquent qu'une partie de leur volonté de renoncer à leurs ambitions (…) ils considèrent la restitution des terres comme étant un don ou bien un avantage concédé à un pays, alors qu'ils ne font que lui rendre ce qui lui appartenait auparavant. Dans son livre Une place sous le soleil, Benjamin Netanyahu écrit en effet que le renoncement au fleuve Litanie, aux territoires de la Jordanie, au désert du Sinaï et à la région de Taba sont des points accordés par Israël aux arabes.

Au terme de son discours, l'ambassadeur du Liban à Téhéran a rendu hommage à la nation et à la résistance libanaises, qui a fait preuve d'un grand courage lors de cette guerre. Il a enfin qualifié d'impossible toute paix sans le retour des réfugiés sur leur terre natale, le désarmement d'Israël (armes nucléaires et chimiques), et la formation d'un gouvernement palestinien ayant pour capitale la ville de Jérusalem.

Ceci est très alarmant, étant donné qu'il existe au sud du Liban plus de 400 000 mines non désamorcées, et dont les déflagrations quotidiennes coûtent la vie à des innocents.

Il a enfin qualifié d'impossible toute paix sans le retour des réfugiés sur leur terre natale, le désarmement d'Israël (armes nucléaires et chimiques), et la formation d'un gouvernement palestinien ayant pour capitale la ville de Jérusalem.



La grenade, ce fruit du paradis

Interview réalisée par
Maaike BLEEKER et Shâhin ASHKAN

J'ai ouvert une grenade et suis en train de détacher ses amas de graines juteuses
Ce serait une bonne chose, me dis-je
Si les graines étaient visibles aussi dans le cœur des gens.

Ces beaux vers de Sohrâb Sepehri traduits par Alain Lance illustrent les photos du dernier ouvrage de Jacqueline Mirsâdeghi intitulé " Nârestân ", et qui célèbre la grenade dans tous ses états. En admirant les premières grenades sur les étals des marchés, nous n'avons pu nous empêcher de penser à cette photographe suisse installée depuis 1994 à Sâveh, en Iran, avec sa famille et dont nos lecteurs ont déjà savouré quelques uns de ses récits de voyage. L'opportunité était trop belle et nous avons saisi l'occasion pour la retrouver dans son " paradis ".

Amoureuse de la nature, Jacqueline Mirsâdeghi porte une affection toute particulière au désert. Ses photos ont été exposées en Iran, en Suisse et en France, ainsi que dans des magasines suisses, allemands, américains et iraniens. Le " Guide de l'Iran, édition Olizane, Genève " auquel elle a apporté sa contribution, est devenu une référence incontournable pour de nombreux francophones qui visitent ce merveilleux pays.

Les textes, en persan, français, allemand et anglais, qui accompagnent les photos du " Jardin de grenadiers" offrent une foule d'informations que l'on n'avait pas soupçonnée sur sa région adoptive: l'histoire de la grenade, sa mythologie et sa signification dans les religions, l'art et la littérature, ainsi que ses vertus médicinales. " En Islam, le Coran considère la grenade comme le fruit du paradis. Selon la croyance musulmane, celui qui mange des grenades recevra la lumière de Dieu en son cœur. Le prophète Mohammed a également affirmé : " Mange des grenades, car elles débarrassent le corps du mal et de l'envie. " et " chaque grenade contient une graine céleste. "

Sâveh, mon paradis !

Rencontre avec Jacqueline Mirsâdeghi, photographe



- La Suisse est réputée pour ses montagnes et sa verdure. Pour vous qui habitez depuis douze ans dans cette région en marge du désert, le dépaysement a dû être radical, n'est-ce pas ?

Oui, on peut le dire...*(rires*). Je me sens toute petite devant l'immensité de cette nature dont l'horizon s'étend à l'infini. C'est une sensation qui m'invite à la méditation et me ramène à moi-même. Je m'y sens en paix, j'ai l'impression de fouler une terre très ancienne, porteuse d'histoires.

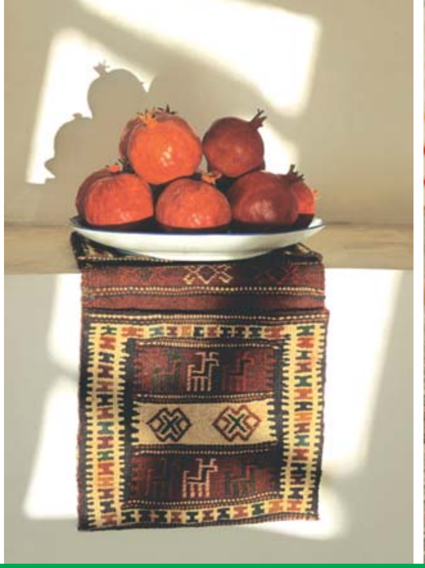
Si vous aimez les comparaisons, on peut parler de l'eau. En Suisse, elle y est tellement abondante que l'on n'y porte parfois plus d'attention ; alors qu'ici, il faut l'arracher à la terre. L'eau fascine car elle est rare, source de toute vie et vénérée. Le savoir que les Iraniens ont acquis dans la construction des canaux (*qanats*) est également stupéfiant. Dans ces plaines arides et caillouteuses, l'œil découvre, au cœur de ce paysage ocre, un arbre isolé, petite tache verte symbole d'espoir. Les jardins de grenadiers y apparaissent alors comme une oasis.

-Personne avant vous n'avait songé à publier un album de photos consacré aux jardins de grenadiers en Iran. Quelles étaient vos motivations ?

Aujourd'hui, tous les pays essaient de mettre en valeur les caractéristiques naturelles, culturelles, culinaires, etc. de chacune de leurs régions. On peut habiter dans un environnement magnifique, mais l'ignorer. Plusieurs personnes de Sâveh, après avoir feuilleté mon livre, m'ont avoué qu'elles avaient oublié à quel point leur région est belle et singulière. Rien que pour cela, il était nécessaire de faire ce travail et j'espère que cela donnera des idées à d'autres.

Les Iraniens devraient être plus conscients de l'origine historique de ce fruit qui remonterait à la Perse antique et a influencé les artistes du monde entier. C'est l'un des premiers arbres à avoir été cultivé par l'homme, au même titre que les oliviers, les vignes, les figuiers et les dattiers. Depuis peu, quelques manifestations culturelles ont vu le jour dans le but de valoriser cette richesse ; comme le festival des grenades, issu d'une

Je me sens toute petite devant l'immensité de cette nature dont l'horizon s'étend à l'infini.





Les Iraniens devraient être plus conscients de l'origine historique de ce fruit qui remonterait à la Perse antique et a influencé les artistes du monde entier.

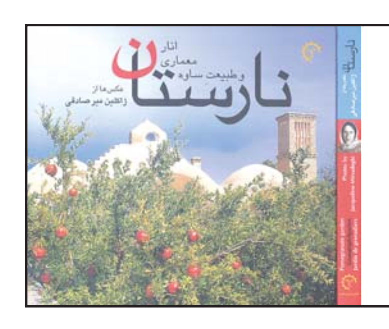
collaboration entre la mairie de Sâveh et le Ministère de l'agriculture. Des actions ont été ébauchées, mais il reste encore beaucoup à faire. De la promotion touristique au soutien agricole, c'est le développement économique et culturel de toute une région qui est en jeu. La grenade est devenue une denrée convoitée par le monde entier et à Sâveh, les demandes venues de l'étranger ne cessent d'augmenter depuis dix ans. Il y a quelques années encore, les Occidentaux ne connaissaient ni le fruit ni la manière de le consommer, mais aujourd'hui, sa consommation connaît une forte croissance.

En dehors de ces considérations sociales, j'avais mes raisons personnelles; c'est un hommage au dix plus belles années partagées avec mon mari.

- C'est un cadeau pour une photographe que de pouvoir vivre dans un tel univers et de suivre, au fil des saisons, les transformations de la nature.

C'est effectivement un sujet idéal pour une photographe, car chaque saison offre sa gamme de couleurs et j'ai été témoin, jour après jour, des changements de lumière et de la croissance de cet arbre. Au printemps, les premières feuilles de l'arbre passent d'un orange safrané à un vert tendre, puis les fleurs émergent d'un manteau de feuillage vert, rouge tendre relevé par le pistil jaune. Le fruit va peu à peu se développer pour atteindre un rouge incarnat. Dans le fond, cet album, je l'ai voulu comme une sorte de voyage à-travers les saisons de la grenade.

- Votre objectif ne s'est pas limité au fruit en tant que tel. Vous avez mis en évidence son influence dans l'art et la culture. C'est un aspect auquel vous teniez beaucoup ?



"Nârestan", photographies de J. Mirsâdeghi, édition Ketâb-e-Khorchid, printemps 2006.

Oui, en effet. A mon sens, la grenade est un élément qui a inspiré l'architecture, la peinture et que l'on retrouve dans certains motifs floraux qui ornent les mosquées. Il est également très présent dans les dessins de catelles et de tapis. J'ai tenté de mettre en relation ces différentes représentations.

- L'aspect littéraire n'a pas été négligé non plus. De Ferdowsi à Sohrâb Sepehri, en passant par Mawlânâ, Saadi et Hâfez, c'est l'image poétique de la grenade qui est évoquée. On aurait aimé trouver encore plus de traductions poétiques en français d'Alain Lance, dont les poèmes sont connus grâce à des traductions d'Ahmad Châmlou. Mais au fait, comment l'avez-vous rencontré?

J'ai eu l'honneur d'accueillir Alain Lance et sa femme, Renate Otterbein, lors de leur séjour en Iran, à l'occasion de la Caravane des poètes, organisée par les ambassades iraniennes et françaises. Renate m'a aidée pour la traduction en allemand et Alain Lance, alors encore président de la Maison des Ecrivains à Paris s'est offert comme lectorat pour les textes en français. Dans ce décor de jardins de grenadiers, ils ont été en quelque sorte pris au jeu et m'ont encouragée à amener mon projet à terme. Leur séjour fut, hélas, trop court et le temps nous a fait défaut pour aborder toutes les poésies contenues dans ce livre. Je crois qu'on devrait encore plus mettre l'accent sur ces échanges culturels franco-iraniens, ils sont extrêmement bénéfiques.

- Jacqueline, merci de nous avoir accueillis dans votre paradis. Toute cette discussion nous donne envie de déguster une de ces délicieuses grenades. Et vous, ça vous arrive d'en consommer?

Et comment ! Je suis une fervente adepte de ce fruit dont l'Occident découvre de plus en plus les bienfaits médicinaux. Des études récentes démontrent qu'une consommation régulière de jus de grenade a des effets antioxydants, qu'elle prévient le développement de certains cancers et a bien d'autres propriétés encore au sujet desquelles j'ai consacré un chapitre. Pour ma part, je profite de cette occasion pour féliciter tous les collaborateurs de la Revue de Téhéran dont je suis une fidèle lectrice ; il manquait vraiment en Iran une revue en langue française.

- On peut donc en déduire que notre revue pourra encore bénéficier de vos récits de voyage ?

Avec plaisir. Je suis toujours très heureuse de partager mes passions, que ce soit par l'image ou par l'écriture.■

De la promotion touristique au soutien agricole, c'est le développement économique et culturel de toute une région qui est en jeu.



Leyla et Majnûn
l'amour fou à l'orientale



Amélie NEUVE-ÉGLISE

L'histoire de Leyla et Majnûn, (en persan, *Leili-o Majnûn*) compte parmi les plus célèbres du Proche et du Moyen Orient, de l'Asie centrale au Maroc et en passant par le Pakistan. Elle proviendrait de la Perse de Babylone et aurait été transmise oralement par les Bédouins au cours de leurs déplacements et de leurs différentes conquêtes, jusqu'à sa versification en langue persane par Nezâmî au XIIe siècle[1]. Cette première version devint l'un des monuments de la littérature persane: l'histoire qu'elle raconte n'est en effet pas seulement celle d'un amour hors du commun, mais elle aborde également certains sujets très présents au sein de la littérature persane tels que la vanité du monde, la mort, et l'ascétisme. Elle comprend de nombreuses et différentes versions, dont le début, les événements, et la fin diffèrent sensiblement d'un récit à l'autre[2] en fonction des écrivains et des contextes dans lesquels elles ont été rédigées. Ainsi, au XIIIe siècle, Amir Khosro Dehlavi en écrivit une autre version et Jâmi apporta également sa pierre à l'édifice au XVe siècle. Elle fut également traduite en turc, en arabe, en russe… cependant, la version de Nezâmi demeure la plus connue et la plus citée.



L'histoire qu'elle raconte n'est en effet pas seulement celle d'un amour hors du commun, mais elle aborde également certains sujets très présents au sein de la littérature persane tels que la vanité du monde, la mort, et l'ascétisme.



L'histoire d'un amour fou

A l'époque des Omeyyades, un beau jeune homme appelé Qays et issu d'une grande famille de Bédouins tombe éperdument amoureux de sa cousine Leyla. Ne pouvant dissimuler son émotion, il écrit de nombreux poèmes dans lesquels il clame et chante son amour brûlant à qui voudra bien l'entendre, tout en exprimant son désir d'épouser sa bien-aimée. Cependant, il se heurte bien vite aux traditions bédouines bien ancrées qui veulent que le mariage soit une affaire réglée par les pères de chaque famille. Dans certaines versions, il est également indiqué que le père de Leyla a déjà promis sa main à quelqu'un d'autre. Remettant en cause l'autorité patriarcale et allant contre les traditions établies, la passion de Qays est condamnée. L'ardeur de ce dernier n'en est que redoublée et il se met à utiliser la poésie comme un moyen lui permettant l'expression de ses sentiments les plus intimes ; compositions qui se muent finalement en armes contre un système lui ayant refusé la main de sa bien-aimée. Insurgée contre l'ardeur du jeune amoureux, la famille de Leyla réussit à obtenir du calife le droit de tuer Qays. Interpellé par ces événements, le

calife exprime son souhait de voir la beauté qui tourmente si vivement ce coeur, et est très surpris de voir qu'il ne s'agit que d'une jeune fille banale, de constitution maigre et à la peau brûlée par le soleil. Le calife convoque alors Qays et l'interroge sur les raisons de sa passion pour celle qui, selon lui, est moins belle que la moins belle de ses femmes. Qays répond alors : "*Ô grand prince, c'est avec les yeux de Majnûn qu'il fallait voir la beauté de Leyla!*" Malgré les efforts de la famille de Qays, le père de Leyla refuse de lui donner la main de sa fille. Commence alors pour Qays une longue descente dans le royaume de la folie : on le surnomme désormais le "fou" (*majnûn*, c'est-à-dire possédé par les démons ou les " *jinn* ") de Leyla. Il erre désormais en guenilles et refuse de s'alimenter. Son père décide de l'emmener à un temple sacré (dans certaines versions, il s'agit d'un pèlerinage à la Mecque) afin qu'il retrouve ses esprits ; cependant, même là-bas, au plus profond de ses prières, ce dernier entend inlassablement une voix qui prononce le prénom de "Leyla ". Désormais, rien d'autre n'existe pour lui que son amour qui se mue peu à peu en obsession et remplit tout son univers. Cette passion qui le dévore est à l'origine d'une création poétique foisonnante dans laquelle il revit son amour et nous communique le feu qui l'embrase sans fin. Alors qu'il était en train de rêver de son amour, un de ses compagnons l'avertit un jour que Leyla se tenait sur le pas de sa porte. Majnûn refuse de la voir et dit à son ami : "*Dis-lui de passer son chemin car Leyla m'empêcherait un instant de penser à l'amour de Leyla*". Par la suite, cette dernière se maria et partit vivre dans une autre contrée. Quant à Majnûn, il demeura dans le désert avec pour seuls compagnons les bêtes sauvages, passant ses journées à adorer l'Aimée. Un jour, son corps sans vie fut retrouvé dans le désert, avec contre lui un dernier poème dédié à son amour.

Nezâmî et les interprétations iraniennes

Cette passion légendaire a été intégrée à toute une tradition littéraire et artistique arabo-musulmane traitant d'un amour absolu et de son expression au-delà de



On assiste donc à une véritable sublimation intérieure de ses sentiments pour Leyla au point que ce dernier en arrive à oublier la Leyla terrestre qui était l'objet même de son amour. L'amour est totalement intériorisé et se passe désormais de la vision de la bien aimée.

toutes les règles sociales et valeurs dominantes. Il marque une césure en donnant forme à la conception d'un amour choisi qui n'appartient plus au domaine privé réglé par la famille, mais qui est désormais déterminé par les sentiments personnels et clamé en public.

Les interprétations de cette histoire mythique se déclinent à l'infini et chaque lecteur devient en quelque sorte l'auteur de sa propre interprétation. Cependant, dans la tradition iranienne marquée par l'influence du chiisme, Majnûn a souvent eu tendance à incarner une sorte de héros mystique dont l'élan passionnel aurait pour but ultime de se rapprocher du divin. L'amour humain serait donc une première étape initiant à l'amour spirituel. A cette étape de l'amour, les catégories de l'entendement ne peuvent raisonner ou "expliquer " cette passion brûlante qui est alors qualifiée de " *jonûn* " (folie). Cette tradition a notamment été abondamment reprise et explicitée par un grand mystique iranien, Rûzbehân Baqlî Shîrâzî. Son interprétation se base sur une conception de la beauté selon laquelle la belle apparence extérieure d'une personne conduit à la vision de la beauté de l'ensemble des créatures puis à l'amour de la beauté pure, qui est l'Idée même de la beauté ou Dieu lui-même[3] . Leyla se transforme ainsi en un intermédiaire qui sert à la révélation de cette beauté absolue. Chez Rûzbehân, la beauté humaine a donc un rôle éminemment initiatique en tant qu'étape et voie permettant d'accéder à l'amour divin. Cependant, cet amour, comme l'est celui qui habite Majnûn, doit demeurer un amour chaste et rester étranger aux tentations charnelles. La beauté humaine doit davantage être perçue comme un "miroir " dans laquelle se reflète - sans pour autant s'y incarner- la beauté divine. La beauté a donc un rôle primordial dans l'émergence de cet amour et dans la construction de l'idéal amoureux: son cœur reflète la beauté de Leyla jusqu'à ce qu'il en prenne la nature et la forme même. Dans ce sens, Majnûn incarne aussi une puissance transfiguratrice : le monde *devient* et *est* Leyla. Cet amour doit finalement être dépassé pour aboutir à l'union mystique de l'aimée, de l'amant, et de l'amour qui ne forment désormais plus qu'une seule et même réalité.



On assiste donc à une véritable sublimation intérieure de ses sentiments pour Leyla au point que ce dernier en arrive à oublier la Leyla terrestre qui était l'objet même de son amour. L'amour est totalement intériorisé et se passe désormais de la vision de la bien aimée. Cette étape symbolise le passage de l'amour humain à l'amour mystique. Il s'est élevé au-delà de toutes les

contingences de l'amour humain : il n'est plus l'esclave des sens ou dévoré par un désir charnel, mais s'est métamorphosé en chantre de l'amour pur qui est l'amour mystique. Son sentiment compose désormais l'essence de son être, " *l'amour est feu et je suis le bois dévoré par sa flamme, l'Amour s'est installé en ma demeure tandis que le Moi l'a déserté. Vous imaginez me voir, alors que je n'existe plus. Seul, l'aimée demeure* ". Majnûn *est* son amour, et l'amour devient Majnûn. Il n'existe désormais que par et pour lui. La fin de son amour est donc au-delà de ce monde, et Majnûn se convertit, dans la tradition persane et turque, en l'archétype même de l'amant mystique :

" *Je ne l'aime pas pour son enveloppe extérieure… elle n'est pas enveloppe extérieure*

Elle est comme une coupe que je tiens et dans laquelle je bois du vin.

Je suis amoureux du vin auquel je m'y abreuve

Tu ne vois que la coupe sans percevoir le vin

Mais à quoi me servirait une coupe d'or si elle était remplie

De vinaigre ou de quelque chose d'autre que le vin ?

Pour moi une vieille gourde cassée remplit de vin est mieux

Que cent de ces coupes. "

C'est son amour qui devient le plus important au monde, davantage que l'aimée: "*Si l'amour meure, alors je mourrai aussi*". Il est ivre du vin de l'amour, mais non de la coupe qui n'est que son support. En outre, le regard ou les " yeux " de Majnûn par lequel ce dernier voit Leyla est un élément central de cette passion : il est ici un transfigurateur de la réalité et est doté d'un fort pouvoir idéalisant. Majnûn affirme ainsi qu'en réalité personne n'a *vu* Leyla ; c'est-à-dire que personne ne l'a regardée avec ses yeux pour percevoir sa beauté et sa puissance évocatrice :

Tous mes amis me blâment, parce que je l'aime ;

Mais aucun ne l'a vue, et, pour cette raison,

Aucun ne veut me pardonner...

Puissent, ô Leyla, tous ceux qui me condamnent voir ton charmant visage !

Leur extase alors serait mon excuse, et, de même que les femmes d'Egypte à la vue de Joseph,

Ils ne seraient plus maîtres de leurs mouvements."

Ainsi, lorsque Leyla apparaît devant le calife et qu'il est surpris de son apparence, cette dernière lui rétorque : "*Silence ! Tu n'es pas Majnûn ! Si tu avais ses yeux, tu pourrais contempler les deux mondes. Tu me regardes avec l'organe des sens, alors que Majnûn est au-delà de lui-même.* " Un des autres éléments important de cet amour est sa puissance créatrice qui se confond avec la louange de l'aimée : Majnûn est *le* poète qui crée un véritable sanctuaire au sein de son âme et revit chaque jour son amour et sa douleur au travers des poèmes qu'il récite. Il faut également entendre la poésie au sens de la " *poesis* " des grecs anciens, qui devient alors sa propre "création " et le garde en vie en lui permettant de re-créer perpétuellement son amour jusqu'à l'oubli même de soi :

" *Je ne t'ai pas seulement perdue, désormais je ne me connais plus moi-même. Qui suis-je ? Je me tourne et tourne encore sur moi-même en me disant: " Quel est ton nom ? Aimes-tu ? Qui est l'objet de ton amour ? Es-tu aimé? Par qui ? Une flamme est en train d'embraser mon cœur ; une vaste, incommensurable flamme, qui a réduit en cendre tout mon être. Sais-je encore où je vis ? Puis-je encore goûter ce que je mange ? Je suis perdu dans mon propre désert* ".



L'amour est feu et je suis le bois dévoré par sa flamme, l'Amour s'est installé en ma demeure tandis que le Moi l'a déserté. Vous imaginez me voir, alors que je n'existe plus. Seul, l'aimée demeure.



L'amour est désormais ce qu'il est et ce qu'il veut rester ; il est le sens même d'une existence qui le dépasse. Majnûn est donc un visionnaire, il *voit* et *est* l'amour absolu.

Le legs littéraire

Cette histoire inspira un grand nombre d'artistes et écrivains au sein du monde arabo-musulman. De nombreuses miniatures furent ainsi réalisées en prenant pour toile de fond la célèbre histoire. En Iran, de nombreux poèmes d'amour (*ghazâl*) ou des récits (*akhbâr*) ont été consacrés à la passion dévorante de Majnûn. Ibn Hazm, philosophe et poète andalou du Xe siècle, a ainsi consacré plusieurs de ces poèmes à la célèbre histoire :



Quelqu'un m'a demandé mon âge, après avoir vu la vieillesse grisonner sur mes tempes

Et les boucles de mon front. Je lui ai répondu : une heure.

Car en vérité je ne compte pour rien le temps que j'ai par ailleurs vécu.

Il m'a dit : "Que dites-vous là ? Expliquez-vous. Voilà bien la chose la plus émouvante."

Je dis alors :

"Un jour, par surprise, j'ai donné un baiser, un baiser furtif, à celle qui tient mon coeur.

Si nombreux que doivent être mes jours, je ne compterai que ce court instant,

car il a été vraiment tout ma vie."

La version la plus célèbre de l'histoire demeure celle de Nezâmi. Molânâ a également dédié de nombreux vers à cette légende. Dans l'ensemble, le couple Leyli-Majnûn est abondamment cité dans la littérature soufie et symbolise souvent l'Amour et l'Amant mystique. En 1916, le dramaturge et poète égyptien Shawqî fait de Majnûn l'incarnation mystique de certaines valeurs traditionnelles arabes d'un monde arabo-musulman en quête de repères. Ce dernier incarne alors un héros déchiré entre un passé glorieux et idéalisé et un présent colonial difficilement vécu. L'histoire a également été adaptée sous forme d'opéra au début du XXe siècle par le compositeur azéri Uzeyir Hajibeyov. Ce fut une des premières œuvres moyen-orientales qui fut adaptée sous la forme d'un genre italien. Elle est aujourd'hui encore jouée à Baku et opère une sorte

de synthèse entre la culture orientale et l'héritage musical classique européen. Certaines adaptations plus ou moins réussies pour le cinéma ont également été réalisées, et ce principalement en Inde et au Pakistan.

L'influence de cette histoire légendaire s'est étendue bien au-delà de l'Orient. Ainsi, si nous considérons les histoires d'amour courtois répandues par les troubadours du Moyen-Age, nous nous apercevons qu'elles véhiculent de nombreux éléments présents dans la littérature orientale. On peut également poser la question de l'influence de cette tradition dans la rédaction de grandes épopées passionnelles telles que celle de Tristan et Iseult écrite par Gottfried von Strassburg au début du XIIIe siècle, ou encore avec le Roméo et Juliette de Shakespeare. Plus récemment, cette histoire inspira également à Louis Aragon son recueil qu'il a en référence intitulé *Le Fou d'Elsa* et dans lequel l'amant est, à l'instar de Majnûn, l'objet d'une transfiguration. Comme ce dernier, il devient littéralement " habité " par son amour et ne vit plus que par lui: " *Un jour, Elsa, J'ai cru te perdre. Cette agonie, pour moi, n'aura jamais de fin* ". Il présente donc à l'occident un amour au-delà de toutes les conventions sociales, comme il l'explique dans *Le Fou d'Elsa*:

" *Aussi n'avons-nous pas respect de sa démence inexplicable*

En rupture avec toutes les règles de l'amour convenu

Et qui semble une gifle à nous tous qui vivons tranquillement avec nos épouses nos concubines

Passant de l'une à l'autre et parfois sans tragédie."

Le Fou d'Elsa

Donne-moi tes mains pour l'inquiétude
Donne-moi tes mains dont j'ai tant rêvé
Dont j'ai tant rêvé dans ma solitude
Donne-moi tes mains que je sois sauvé

Lorsque je les prends à mon pauvre piège
De paume et de peur de hâte et d'émoi
Lorsque je les prends comme une eau de neige
Qui fond de partout dans mes mains à moi

Sauras-tu jamais ce qui me traverse
Ce qui me bouleverse et qui m'envahit
Sauras-tu jamais ce qui me transperce
Ce que j'ai trahi quand j'ai tressailli

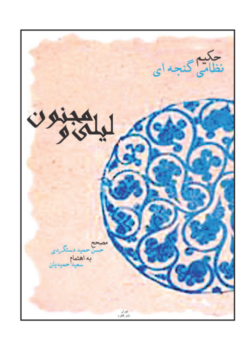
Ce que dit ainsi le profond langage
Ce parler muet de sens animaux
Sans bouche et sans yeux miroir sans image
Ce frémir d'aimer qui n'a pas de mots

Sauras-tu jamais ce que les doigts pensent
D'une proie entre eux un instant tenue
Sauras-tu jamais ce que leur silence
Un éclair aura connu d'inconnu

Donne-moi tes mains que mon cœur s'y forme
S'y taise le monde au moins un moment
Donne-moi tes mains que mon âme y dorme
Que mon âme y dorme éternellement.

Louis ARAGON
(in *Le Fou d'Elsa*, Gallimard, collection Blanche)





1. De nombreuses autres versions ont été élaborées, comme celle réalisée par Mohammad Fuzuli au XVIe siècle et fut considérée comme la version turque de Leyla et Majnûn.

2. Il fait partie d'un ensemble de cinq poèmes appelés khamsa *qui signifie "cinq " en arabe.*

3. En Islam, la beauté est un des attributs fondamentaux de Dieu (al-jamîl)

4. De son vrai nom Elsa Triolet (née Kagan), elle était une immigrée russe réputée pour son tempérament imprévisible et fougueux.

Co-présence des arts dans la poésie symboliste

Maryam JALALI FARAHANI

"La musique est un art d'allégorie; elle décrit un paysage par des sons, elle ne l'évoque jamais directement ; elle ne nomme rien, elle transpose toujours. Elle est le symbole parfait, Hegel dirait qu'elle serait le langage métaphysique par excellence, si nous pouvions arriver à penser en sons aussi aisément qu'en mots."

Camille Mauclair, *L'Art en silence* 1901

La question de la synthèse des arts n'est pas propre à l'époque symboliste ou à la modernité: en effet, on la trouve déjà posée dans le mythe d'Orphée, où le poète a réuni la pensée et la parole dans la fluidité du chant.

Dans la poésie symboliste, on peut bien saisir le rapprochement de deux pratiques artistiques qui se sont mêlées d'une manière hautement représentative : la poésie et la musique. Cependant, il est regrettable de ne pas signaler que la question de la synthèse des arts n'est pas propre à l'époque symboliste ou à la modernité: en effet, on la trouve déjà posée dans le mythe d'Orphée, où le poète a réuni la pensée et la parole dans la fluidité du chant. De même, l'amour de la musique et la volonté de mélanger la prose et la poésie caractérise les romantiques au XIXème siècle. Mais c'est seulement à partir de la Modernité que le problème se pose de façon plus consciente et systématique: en effet, à partir de cette époque, l'artiste s'interroge davantage sur ce que sont l'art et l'acte de création, et s'observe en train de créer. De nos jours encore, cette question de la synthèse des arts transparaît, non plus dans l'acte de création, mais dans celui d'exécution qui fait parti des "performing arts" où plusieurs arts co-existent dans un même espace et à un même moment. Mais pour ce qui a trait à la poésie symboliste, il faut dire qu'elle est, à juste titre, marquée par l'articulation de la poésie et de la musique, de sorte que Paul Valery affirme: " *Ce qui fut baptisé le symbolisme, se résume très simplement dans l'intention commune à plusieurs familles de poète (d'ailleurs ennemies entre elles) de*

reprendre à la musique leur bien ".

Dans ce domaine, il est également nécessaire d'évoquer l'esthétique de Baudelaire dont le goût du symbolisme s'est en grande partie nourri. Il est le premier qui a fait naître une correspondance entre les sons, les images et les parfums ; et selon lui, la réalité extérieure est une réalité transfigurée. Pour arriver à une réalité pure, il faut essayer de déchiffrer le secret des symboles existants dans le monde. Il veut donc aller du sens à l'essence et essaye d'obliger les éléments de la réalité à s'unir pour donner le bizarre et le merveilleux. C'est dans ce but que Baudelaire recourt aux vers mélodiques. A sa suite, Paul Verlaine (dont la poésie est légère, impressionniste et musicale) et Stéphane Mallarmé sont parmi les plus grands créateurs de ce phénomène. On peut également saisir la présence de données musicales au sein de la littérature de nombreux pays, et notamment russe. André Biély, à la fois poète mystique et théoricien de la musique ou Alexandre Blok, un des grands symbolistes russes dont la poésie est d'une extrême musicalité, en sont de bons exemples.

La musique, élément cher aux symbolistes, devient l'essence de la poésie. Chaque poète n'en conserve pas moins son propre mode de perception. Verlaine définit sa conception de la musique dans son poème "*Art poétique*". Dès le premier vers *De la musique avant toute chose*, il confère à la musique une suprématie absolue. La musicalité des poèmes de Verlaine provient principalement du choix des mots et de leurs sonorités *(assonances, consonances, rimes intérieures, diphtongaisons*), du rythme du vers (*nombreux types d'enjambements, déplacement, voire instabilité des accents*) et de la présence de mots appartenant au domaine de la musique (*ariette, romances, chanson, rumeur*). De plus, il existe chez lui la revendication d'une sorte d'impressionnisme de l'écriture qui l'apparente aussi bien à la peinture qu'à la musique dite impressionniste de *Debussy* et *Faure*. Tous deux ont illustré musicalement des poèmes de Verlaine : " *Le clair de lune* ", " *Bonne chanson* " par Fauré et "*Ariette oubliée*" par Debussy. L'art de Verlaine exprime le souci d'une libération esthétique, cependant, il n'est jamais question de rupture totale. En effet, ce dernier conserve de l'alexandrin le nombre et la rime, mais y recourt dans un esprit d'émancipation propre à la génération symboliste et impressionniste.

L'art de Verlaine exprime le souci d'une libération esthétique, cependant, il n'est jamais question de rupture totale. En effet, ce dernier conserve de l'alexandrin le nombre et la rime, mais y recourt dans un esprit d'émancipation propre à la génération symboliste et impressionniste.

Verlaine, pour apporter une alternance apaisante, montre une grande prédilection pour les vers impairs qui sont liés souvent aux vers pairs :

De la musique avant toute chose
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air

Stéphane Mallarmé est également très sensible aux sonorités, à tel point qu'il s'interroge sur la validité du sens en dehors du son. Il s'efforce de dissimuler sa réelle structuration dans une grande souplesse mélodique. Dans "*L'Après midi d'un faune* " (1876), poème de cent dix alexandrins, Mallarmé parle d'une sorte de feu courant pianoté autour de l'alexandrin. Ce poème qui reflète bien la notion d'impressionnisme musical inspire à Debussy le " *Prélude à l'Après midi d'un faune*" (1894), et le compositeur précise lui-même les rapports libres entre le poème de Mallarmé et son oeuvre.

Biély et Mallarmé distinguent deux musiques: la musique extérieure, celle de la poésie de Verlaine, et une musique cachée qui circule dans un tout



harmonieux et cosmique. Cependant, contrairement à Verlaine ou à Biély, Mallarmé refuse de donner la suprématie à la musique. Il parle de "*reprendre à la musique notre bien*". En effet, il croit strictement à la valeur incantatoire des vers et cherche à privilégier ce caractère du discours poétique en l'éloignant de la réalité banale. Il rêve de l'idéalité pure, obtenue seulement après un important polissage des vers, principe d'union de *l'Etre à la Pensée*, qui lui a sans doute été inspiré par la lecture des oeuvres de Hegel.

Comme les autres symbolistes, Mallarmé se montre également sensible à la synthèse du son et du mot chez Wagner cependant, il demeure fidèle à sa préférence pour le mot.

De par sa formation, Biély, le poète symboliste russe, a été davantage porté vers la théorie de la musique. Il tente d'appliquer des techniques d'orchestration musicale wagnérienne à son écriture. Selon lui, plus une oeuvre est proche de la musique, plus elle s'approche de la perfection. Il écrit que le foyer de l'art se déplace vers la musique. Biély diffère de Mallarmé en ce qu'il place la musique au premier rang, avant le mot. D'après lui, seule la musique est apte à exprimer l'ineffable.

Biély est le premier symboliste qui se penche sur la nature acoustique du son, et ce contre Mallarmé qui privilégie la nature du mot. Il donne à chaque son une couleur et un geste correspondant. A l'instar de Mallarmé, Biély pense que la musique doit exprimer des idées mais contrairement à lui, il va jusqu'à dire que les idées ne peuvent pas être exprimées sans la musique qui résume en elle même tous les instants (présent, passé, futur). Il rejoint ainsi les idées de Schopenhauer.

Blok, poète symboliste russe, fut influencé par les théories de ce dernier. La musique occupe une place privilégiée dans les théories de ce philosophe sur l'art: elle y est considérée comme expression de la volonté elle-même, et non comme une copie de l'idée. L'artiste se laisse saisir par les idées, il s'y abandonne. Blok est tout à fait conscient de cette attitude. Il distingue deux types d'artistes: ceux qui se nourrissent du monde, et ceux qui vont vers le monde. Il se sent clairement appartenir à la première catégorie d'artistes. Tout comme Schopenhauer, il pense qu'à travers la musique, on a accès aux puissances les plus profondes qui sous-tendent l'univers et pour cette raison, il est constamment à l'écoute de la musique du monde.

Contrairement à Biély, chez Block les allitérations ne sont jamais évidentes. Elles sont amenées petit à petit, comme si le poète voulait habituer l'oreille du lecteur, la préparer. Il crée ainsi un effet libre de toute contrainte. Cette méthode permet d'établir une base acoustique contre laquelle l'allitération sera davantage illuminée et sera perçue plus soudainement. Mallarmé et Blok sont d'accord sur le fait que les allitérations, que ce soit en prose ou en poésie, ajoutent charme et musique au langage; Mallarmé rejoint Blok lorsqu'il estime que moins l'allitération est sentie, plus elle est réussie.

L'examen des caractéristiques du style des poètes étudiés conduit à établir une différenciation entre eux: Mallarmé et Biély cherchent une analogie directe entre les deux arts (poésie et musique), tandis que chez Verlaine, la musicalité se consacre à un principe acoustique d'euphonie et de sonorité, et c'est pour cela que ce dernier a produit une poésie profondément musicale. En revanche, Mallarmé a présenté une poésie très travaillée au niveau de la forme. Enfin, Blok et Verlaine forment un *duo* différent de celui formé par Biély et Mallarmé.

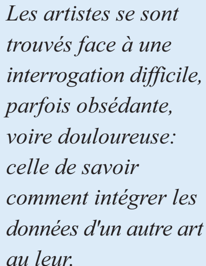
Blok se laisse prendre par la musique (qu'il définit comme l'art du mouvement) et les rythmes du monde, Verlaine se laisse effleurer par la multiplicité des réalités pour proférer un langage dont la force réside plus dans la mélodie que dans l'intensité. Blok et Verlaine sont plus spontanément musicaux que Mallarmé et Biély. Ils se laissent saisir comme leurs auteurs se laissaient saisir par les traces sonores des mouvements du monde. Mais après lecture, Mallarmé et Biély suscitent bien davantage de commentaires, d'analyses, et d'interprétations. Ils ne s'abandonnent pas, ils cherchent à reconstruire un univers qui va happer le lecteur. Comme toute oeuvre, ils laissent transparaître confusément les données premières qui ont servi à leur élaboration, l'esprit de leur créateur, son type de perception et son attitude face au monde.

Le destin des quatre grands noms évoqués au cours de cette étude, Verlaine, Mallarmé, Blok et Biély, fournit des indices intéressants: Verlaine est lu, ses poèmes sont parmi les plus belles pièces de la poésie française. Mallarmé a produit des textes hermétiques dont quelques-uns seulement demeurent gravés dans les mémoires, mais ils sont toujours restés objet de séduction auprès de nombreux intellectuels et théoriciens. Blok a produit des poèmes comme ceux de Verlaine qui demeurent lus et relus.

Enfin, il va de soi que l'étude des liens entre la musique et la poésie est une tâche ardue. En outre, chaque création dépend du type de perception de son propre créateur. En étudiant ce sujet, on peut percevoir que les artistes se sont trouvés face à une interrogation difficile, parfois obsédante, voire douloureuse: celle de savoir comment intégrer les données d'un autre art au leur. Leurs différentes façons de résoudre le problème les ont projetés hors des frontières circonscrivant habituellement leur art, et ont permis d'ébaucher deux orientations correspondant à deux états d'âme différents, et par conséquent à deux types d'artistes différents.

Blok se laisse prendre par la musique (qu'il définit comme l'art du mouvement) et les rythmes du monde, Verlaine se laisse effleurer par la multiplicité des réalités pour proférer un langage dont la force réside plus dans la mélodie que dans l'intensité. Blok et Verlaine sont plus spontanément musicaux que Mallarmé et Biély. Ils se laissent saisir comme leurs auteurs se laissaient saisir par les traces sonores des mouvements du monde.





Les artistes se sont trouvés face à une interrogation difficile, parfois obsédante, voire douloureuse: celle de savoir comment intégrer les données d'un autre art au leur.



Hazin Lâhidji
le poète soufi de l'école d'Ispahan

Arefeh HEDJAZI

Cheikh Mohammad Ali ibn Aboutâleb Zâhedi Gilâni Esfahâni, surnommé Cheikh Ali Hazin, est né en l'an 1692.

Ses origines remontent à Cheikh Safi, grand père du premier roi de la dynastie safavide. Il vivait à Ispahan quand en 1734 eu lieu l'attaque afghane qui se solda par l'effondrement de cette dynastie.

Quelques années plus tard, avec la prise du pouvoir par Nâder Châh Afshâr et lassé de la brutalité de ce roi-soldat, il quitte la Perse pour prendre le chemin des Indes où il choisit finalement la ville de Bénarès comme lieu de résidence. Il y décèdera en l'an 1779.

Né dans une famille cultivée - son père est un des célèbres théologiens de son époque -, il est dès son enfance destiné à la même carrière que son aîné. Selon la coutume de l'époque, son éducation commença dès l'âge de quatre ans et, grâce aux dispositions dont il fit preuve, il intégra très vite le savoir classique de son époque. Il était également pourvu d'un grand don de poète et aimait la poésie plus que tout. Cela était par ailleurs mal vu par son père qui considérait la poésie comme un jeu de l'esprit presque indigne des intelligences supérieures.

Hazin est adolescent quand, à la suite d'une chute de cheval qui l'oblige à rester alité deux mois durant, il compose ses premiers poèmes qu'il rassemble au sein d'un recueil; recueil qu'il perdra au fil de ses exils et qu'il recomposera de mémoire vers la fin de sa vie, à la demande de l'un de ses disciples.

C'est en 1741, à Bénarès, qu'il compose son premier ouvrage célèbre, *L'Histoire Safavide*, traduit en anglais par F.T.Balfour. Ce livre parut en 1831 à Londres en anglais et en persan.

Hazin a également composé une *Anthologie de la Poésie et L'Histoire selon Hazin*. Ce dernier ouvrage est paru pour la première fois en Inde et a été réédité par Mohammad Bagher Olfat à Ispahan en 1952.

L'auteur du *Zariaa* rappelle que selon les ouvrages *Meraat ol Ahwal* et *Tohaf al-Alam*, Hazin est l'auteur de quatre divans (recueil de poèmes) et que les formes poétiques qu'il utilise comprennent les odes, les quatrains et les *mathnavi* (poèmes composés de distiques à rimes plates).

Il est l'auteur de *Safir-e-Del* et de *Hadigheye Sani* par opposition avec le *Hadighe* de Sanaï, ainsi que de *Tazkarat-el-Asheghine* composé en réponse à *Leyli et Majnoon* de Nezami.

Lalabashi a écrit dans *Riazolarefin* qu'il était un bon calligraphe.

Il avait visité l'Azerbaïdjan, le Khorassan, l'Irak et le Fars et avait quitté la Perse pour l'Inde par la voie du Larestan et du port de Bandar Abbas. Il s'établit



d'abord à Delhi et y fut célèbre en tant que soufi. Il devint le favori des grands de Delhi et l'arbitre incontournable des litiges qui les opposaient. Malheureusement, il dut quitter cette ville au bout de quelques années, car, étant de caractère franc et emporté, il n'hésitait pas à caricaturer dans ses poèmes les défauts et vices des grands de Delhi.

Il vécu par la suite sept mois à Khodâ Abâd, seul et malade. La nostalgie du pays lui rongeait l'âme à tel point que plus tard, il ne considéra pas les années d'exil comme faisant partie de sa vie. Tous les poèmes qu'il a composés après son départ de Perse chantent douloureusement cette profonde nostalgie dont il ne parviendra jamais à se défaire. L'idée du retour ne le quittera jamais, en vain puisqu'il mourra loin du pays qu'il aimait.

Après Khodâ Abâd, il se rendit au Lahore sans savoir qu'une épidémie de cholera y faisait rage. Une fois sur place, il tomba malade et frôla la mort. Après son rétablissement, il regagna de nouveau Delhi, espérant y trouver un moyen de rentrer en Perse par l'Afghanistan. Ses déboires continuèrent et, après plus d'une dizaine d'années d'errance d'une ville à l'autre, il s'installa à Bénarès où il passa le reste de son existence.

Sans aucun doute, Hazin fut le plus grand poète de son époque, c'est-à-dire de l'ère dite du " Retour Littéraire ". Marquée par un retour au classicisme et aux thèmes de la poésie mystico-amoureuse, cette époque fut caractérisée par des difficultés dans l'interprétation de ces poèmes et l'emploi parfois exagéré de figures de style alourdissant le texte. Les deux grands courants littéraires de cette époque sont ainsi l'école indienne dont Bidel de Delhi en est le plus célèbre maître, et l'école d'Ispahan, dont Hazin est l'un des meilleurs représentants.

De nombreux poèmes lyriques de Hazin rivalisent de beauté, de technique, et de raffinement avec les plus belles œuvres de l'école d'Ispahan. Hazin sait mêler la grâce des poèmes de Saeb et de Kalib avec la profondeur mystique des œuvres de Molawi.

Contrairement à la plupart des poètes de l'école d'Ispahan, Hazin est un mystique et un théologien. Il dispose en la matière d'une connaissance et d'une culture vaste et il est lui-même un grand maître soufi.

Bien entendu, on peut trouver des faiblesses de structure dans sa poésie mais ces dernières sont imputables au fait que Hazin les composait en état de grâce mystique, sans souci particulier d'éloquence ou de recourir à des figures de style particulières.

Même si Hazin mena une existence difficile et troublée, marquée d'exodes volontaires et de douloureux exils, de voyages sans retour et de nombreux problèmes avec son entourage, ses poèmes nous dévoilent un homme à jamais amoureux, joyeux et amical. On ne voit dans ses œuvres nulle trace d'aigreur, d'amertume et de ressentiment.

Il évoque la grâce et l'annihilation du Soi dans l'Autre. Cependant, ses poèmes parlent avant tout d'amour et c'est pour cette raison que sa poésie se distingue de celles des autres poètes de l'école d'Ispahan. Hazin était un homme à l'enthousiasme débordant et, comme il l'affirmait lui-même, l'univers entier était trop petit pour lui.

Il s'efforçait constamment de percevoir la réalité des choses au delà de leur apparence première et extérieure. C'est pourquoi, il refusa toute sa vie les honneurs, l'argent et les postes prestigieux pour se contenter d'une vie simple, ascétique et conforme à ses valeurs spirituelles.



Ô cœur,
Dans l'attente de qui
Brûles-tu ?

De qui es-tu,
Toute honte bue,
L'éperdu ?

En cette assemblée
D'angéliques beautés,
De quelle grâce es-tu la psyché?

Tu m'as ressuscité,
Comme au Jugement
Dernier,

Ô sang brûlant,
Quelle est l'assemblée,
Que tu enflammes de ta présence?

Malade suis-je,
Prêt à mourir
Pour tes lèvres,

Dis,
Pour l'amour de Dieu,
De qui es-tu le Messie ?

Le sommeil brûle en mes yeux,
Et mon cœur
Est empli de chagrin,

De qui es-tu
Le calme patient
De l'être ?

L'ascète sortit de sa religion,
Et l'amoureux perdit sa vie,

Que l'occasion te soit douce,
A la perte de qui travailles-tu ?

Tes larmes perlent
Couleur de vin,
Hazin
Du vin nocturne des tristesses
De qui es-tu ivre ?

La transhumance des nomades iraniens, une richesse culturelle mondiale

Maryam DEVOLDER

La transhumance peut être définie comme étant une migration saisonnière de population ou de bétail des plaines vers la montagne. Affectant l'ensemble des régions du monde, ce phénomène fut et demeure l'occasion de fêtes diverses célébrées par les communautés nomades et paysannes.

L'Iran est un pays qui se caractérise par la présence de nombreuses tribus nomades vivant, pour la majorité, dans les montagnes (la population nomade compte à elle seule plusieurs millions d'individus), et ayant un rôle économique important (ils fournissent ainsi près du tiers de la production nationale de petit bétail). Ils vivent au rythme des saisons et installent leurs campements à une altitude plus ou moins haute selon les périodes de l'année; descendant dans les plaines pour fuir la rigueur de l'hiver en altitude et "remontant" en été pour trouver davantage de fraîcheur et des pâturages pour leurs troupeaux. Chaque tribu possède également de riches traditions remontant parfois à de nombreux siècles. Ces transhumances sont ainsi l'occasion d'exprimer certains éléments constitutifs de ces cultures marquées par une forte symbolique. Dans ce sens, les phénomènes de migration représentent un moment de joie et la quête d'un avenir meilleur. Elles sont aussi l'occasion de rencontres entre les tribus, ou encore de la célébration de nombreux mariages.

L'Institut de Recherches Ethnologiques a l'intention de présenter la transhumance des nomades iraniens en tant de phénomène comptant au nombre des richesses du patrimoine culturel de l'Unesco. En cas d'approbation, la transhumance sera ainsi le quatrième phénomène iranien enregistré par cet organisme international. L'année dernière, le théâtre "Taazieh", le Nouvel An Iranien (Norouz), ainsi que la musique traditionnelle iranienne avaient été présentés à cette organisation pour y être soumis au vote des membres afin de pouvoir être inscrits au patrimoine mondial culturel. Les dossiers sont actuellement à l'étude.

Concernant les efforts de ce centre pour faire enregistrer les phénomènes ethnologiques iraniens à l'Unesco, Mohamad Mir Chokra'i, directeur du centre d'études sociologiques, a déclaré qu'il était faux de croire que la notion d'héritage culturel n'englobait que les tombeaux ou les monuments. Il a ajouté qu'il fallait également reconnaître la valeur de certains phénomènes culturels existant au niveau régional et non pas seulement à l'échelle nationale. Cette volonté de reconnaissance n'a émané pour l'instant que de l'Iran, et les autorités de ce pays ont par ailleurs déclaré qu'il n'était pas dans leur intention de lui associer le phénomène de transhumance se déroulant dans d'autres régions du monde. Elles ont cependant insisté sur le fait que l'étude de ce phénomène, qui existe dans d'autres pays voisins tels que l'Afghanistan, devrait être l'objet d'études coordonnées dans la région. ■

les phénomènes de migration représentent un moment de joie et la quête d'un avenir meilleur. Elles sont aussi l'occasion de rencontres entre les tribus, ou encore de la célébration de nombreux mariages.



En cas d'approbation, la transhumance sera ainsi le quatrième phénomène iranien enregistré par cet organisme international.



Les fêtes anciennes

Nassine KHALILI

Dans les traditions de l'Iran antique, chaque saison de l'année était ponctuée par une série de fêtes chargées en éléments mythiques et étroitement liées aux saisons, à la nature, ainsi qu'aux croyances religieuses. Nous évoquons ainsi les origines de ces activités festives et les trois grandes fêtes de l'automne: Mehrgan, Abangan et Azargan.

Représentée symboliquement à travers les us et coutumes ou les rites festifs, cette identité antique qui subsiste jusqu'à nos jours - de façon quelque peu transformée - nous instruit sur la relation de l'homme antique à son environnement et le regard qu'il portait sur les forces de la nature.

Les origines des fêtes anciennes des Iraniens remontent à de nombreux siècles et puisent leurs sources dans la mythologie. Chacune de ces fêtes reflète symboliquement une partie des pensées et des croyances des Iraniens antiques, de sorte qu'elles peuvent nous renseigner sur l'identité culturelle de nos ancêtres. Représentée symboliquement à travers les us et coutumes ou les rites festifs, cette identité antique qui subsiste jusqu'à nos jours - de façon quelque peu transformée - nous instruit sur la relation de l'homme antique à son environnement et le regard qu'il portait sur les forces de la nature. Devenues "nationales", ces fêtes furent célébrées lors de diverses occasions pour commémorer les "événements" de la mythologie ancienne. Célébrée à une date précise, accompagnée de rites et de coutumes symboliques, chaque fête avait une identité et une spécificité propre. On préparait souvent une table couverte d'une nappe sur laquelle étaient placés des dons de la nature pour que les gens se souviennent de la bonté et de la grâce de Dieu. Aussi cette gratitude envers le Créateur devenait-elle le motif principal de la fête et de la jubilation. En effet, la joie était considérée, dans la conscience de l'Antiquité, comme un sentiment précieux et profond. La vie des hommes antiques était ainsi ponctuée de ces moments

"joyeux" : début d'une nouvelle saison, saison de récolte, arrivée du printemps, gratitude et reconnaissance envers mère ou terre, etc. étaient des occasions propices à la fête.

Ces fêtes religieuses conviaient les gens au plaisir et à la joie de vivre pour leur protéger l'âme et l'esprit contre le prosaïsme et la platitude d'une vie monotone, ainsi que pour leur donner la force et l'énergie de poursuivre leur difficile labeur quotidien.

L'ensemble de ces activités festives était en partie constitué de rites zoroastriens (il faut cependant souligner que certaines de ces fêtes étaient marquées par le sacrifice de bœufs ou la consommation de "Hom", liqueur à base végétale. Cela portait préjudice aux agriculteurs et aux éleveurs; c'est la raison pour laquelle le prophète de l'Iran antique, Zoroastre, ne les recommandait guère). Dans le calendrier zoroastrien, plusieurs fêtes sont célébrées en des occasions différentes. Ces fêtes religieuses conviaient les gens au plaisir et à la joie de vivre pour leur protéger l'âme et l'esprit contre le prosaïsme et la platitude d'une vie monotone, ainsi que pour leur donner la force et l'énergie de poursuivre leur difficile labeur quotidien. En outre, ces fêtes renforçaient les liens d'amitié et de solidarité parmi les gens; et sur une échelle plus vaste, la célébration de ces fêtes consolidaient l'identité collective et le sentiment d'appartenir à la "nation".

Concernant ce "réseau" festif et ses liens avec les éléments de la nature, Abdolhossein Zarrinkoub écrit : "*Puisque la plupart des dieux aryens entretenaient des liens étroits avec les phénomènes de la nature, leur culte était également lié aux évolutions de ces phénomènes naturels : le jour et la nuit, le froid et le chaud, le printemps et l'été, etc. Ceci est à l'origine de l'apparition progressive d'un calendrier commun pour tous, fondé essentiellement sur les fêtes et les cultes religieux. Les noms des mois de ce calendrier iranien tels qu'ils sont inscrits dans les épigraphes achéménides nous révèlent que pour les Aryens, il existait des liens profonds entre les activités agricoles d'une part, et les cérémonies religieuses de l'autre, et que l'ensemble de ces phénomènes jouait un rôle déterminant dans la vie de la communauté. Selon des indices archéologiques, et en ce qui concernait le choix de la date exacte de chaque fête et de chaque cérémonie, les habitants des régions orientales de l'Iran accordaient une attention toute particulière au rythme incessant des saisons et à la succession des phénomènes climatiques, notamment après leur sédentarisation et la mise en place de cultures."*[1] Selon Zarrinkoub, *"Les fêtes étaient nombreuses (...) et leur diversité témoignait de l'esprit de joie et de l'optimisme incroyable qui caractérisaient la religion zoroastrienne. D'après des récits anciens, même pour lutter contre les animaux dits nuisibles, il existait une sorte de cérémonie religieuse."* [2]

Les noms des mois de ce calendrier iranien tels qu'ils sont inscrits dans les épigraphes achéménides nous révèlent que pour les Aryens, il existait des liens profonds entre les activités agricoles d'une part, et les cérémonies religieuses de l'autre, et que l'ensemble de ces phénomènes jouait un rôle déterminant dans la vie de la communauté.

Mehrgan

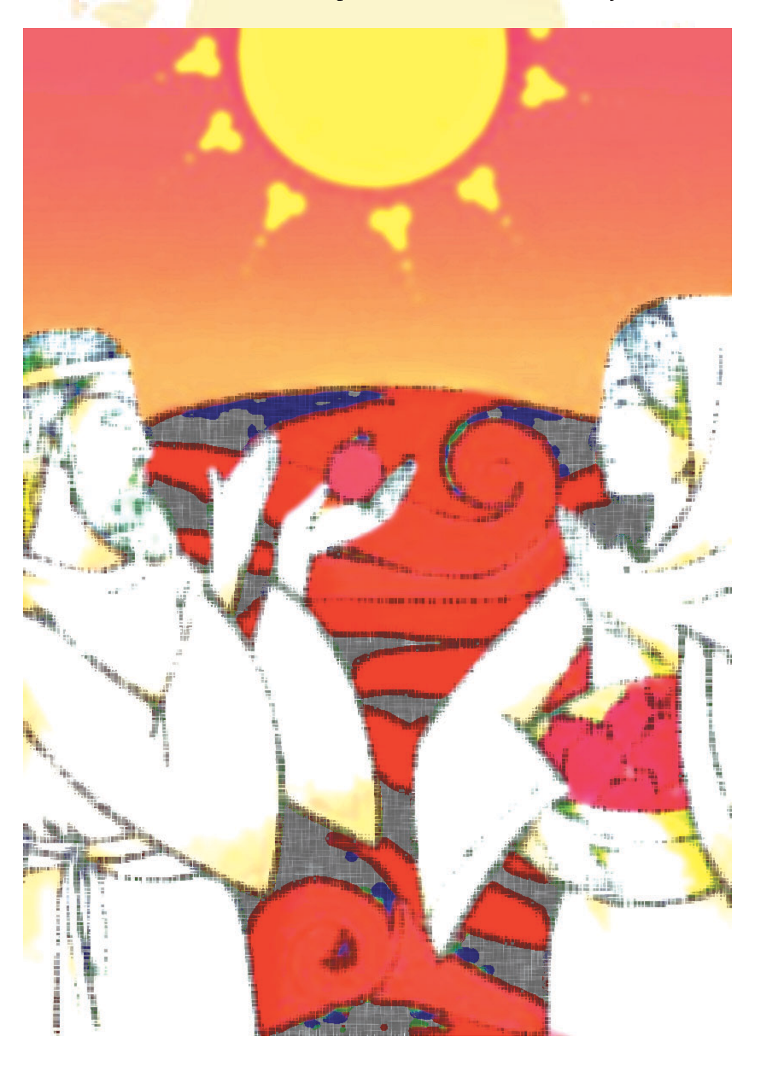
Après Nowrouz (1er Farvardine/21 mars), grande fête de l'arrivée du printemps, Mehrgan (16 Mehr/8 octobre) constitue la plus grande fête de l'Iran antique. Mehrgan réunit en son sein tout un nombre d'éléments mythiques et nationaux, ce qui explique en partie son prestige et sa valeur aux yeux des Iraniens. Cette fête est célébrée chaque année du



Certains historiens estiment, non sans raison, que Mehrgan fut également une fête d'amitié et de fraternité, le mot "mehr" signifiant "amour et tendresse".

16 au 21 Mehr - 7ème mois du calendrier iranien - (du 8 au 13 octobre). De nos jours, Mehrgan a perdu de son importance par rapport à Nowrouz, devenu jour de l'an et fête nationale, et les Zoroastriens sont les seuls à célébrer Mehrgan aussi majestueusement que lors des époques passées.

Selon la tradition, *Machieh* et *Machianeh* ("Adam et Eve" dans la religion zoroastrienne) sont nés le jour de Mehrgan. D'après les récits, Kaveh le Forgeron, célèbre héros de la mythologie iranienne, lança le même jour sa révolte épique contre Zahak le Tyran. Dans l'Iran antique, les fêtes étaient des symboles de victoire et célébraient la joie qui en résultait. Mehrgan, qui durait cinq jours, ne faisait ainsi pas exception à la règle. Dans la mythologie iranienne, Mehrgan est le jour où l'esprit fut soufflé dans le corps de l'homme. Les récits anciens nous relatent que cette fête était essentiellement célébrée par les rois. Par ailleurs, nombreux sont des iranologues qui considèrent Mehrgan comme étant un culte religieux et de gratitude envers Ahura Mazda (du vieux persan : Aura-Mazda, "Seigneur-Sagesse") pour les bienfaits dont il a gratifié les humains. Certains historiens estiment, non sans raison, que Mehrgan fut également une fête d'amitié et de fraternité, le mot "*mehr*" signifiant "amour et tendresse".



Selon les traditions anciennes, Mehrgan avait également une importance décisive pour le pouvoir royal et le "mérite octroyé au roi par Dieu" (*farr-e izâdî*). Lors de cette fête, le roi portait une couronne ronde comme le soleil. Il s'habillait de pourpre et le grand mage de la cour lui offrait un grand plat chargé de citrons, de sucre, de nénuphars, de pommes, de grenades et de raisins. Les gens s'offraient des fleurs et du parfum, et les Perses avaient de droit d'offrir des cadeaux au roi. Si la valeur de ces cadeaux dépassait les 10000 drachmes, le nom du donateur était enregistré; et si un jour ce dernier avait besoin d'argent, la cour lui payait le double de ses dons au roi.

A l'époque de la dynastie des Sassanides, les poètes et les troubadours devaient composer chaque année cinq nouveaux chants pour les cinq jours de la fête. Les soldats recevaient en cadeau de nouveaux uniformes d'automne et d'hiver. Au premier jour de la fête, les Zoroastriens se rendaient au temple pour prier, et les fêtes prenaient fin avec des

festins abondants et délicieux, accompagnés de chants et de musique.

De nos jours, la fête de Mehrgan est célébrée majestueusement dans les villages zoroastriens où les activités festives sont souvent accompagnées de musique. Au 5ème jour des fêtes ("Ram Rouz" dans le calendrier zoroastrien), des habitants du village et en particulier les jeunes se rassemblent au temple du feu ou autour d'une source ou d'un puits, pour ensuite faire le tour du village tandis que des musiciens suivent le cortège. Le groupe fait du porte-à-porte et devant chaque maison, il est accueilli joyeusement par les hôtes. La maîtresse de maison invite les convives à entrer et verse de l'eau de rose dans leurs mains. Elle dispose ensuite un miroir devant les invités et leur apporte des friandises. Puis, l'un des musiciens appelle à haute voix le nom des personnes décédées qui vivaient autrefois dans cette maison, et tout le monde prie pour eux. C'est à ce moment que la visite prend fin et que le cortège quitte ses hôtes pour se rendre chez les voisins.

Abangan

La fête d'Abangan est célébrée le 10 Aban (1er novembre). Cette fête trouve sa source, comme c'est le cas pour d'autres fêtes de l'Antiquité, dans la mythologie iranienne : à l'époque des guerres successives et incessantes entre l'Iran et le Touran (ennemi juré des Iraniens, dans la mythologie ancienne), le roi Afrassiab fit détruire les puits et les canaux souterrains d'eau ("Kariz"). Après la guerre, le prince iranien Zou, fils du roi Tahmasb, commença la reconstruction des puits et des canaux souterrains. Les Iraniens fêtèrent le retour de l'eau dans leurs villes et leurs villages. Abangan célèbre ainsi l'eau pure et limpide, ainsi que les anges gardiens des puits et des sources. Selon un autre récit, à une époque immémoriale, une sécheresse dure et impitoyable ravagea le pays des Aryens. Il ne plut point pendant huit longues années, et enfin un 10 Aban, la sécheresse prit fin et la pluie tomba à verse. Pour célébrer cette fête, les Zoroastriens se rendent au temple du feu pour prier, pour se rassembler ensuite autour des sources, des puits ou des canaux, et ce afin de rendre hommage à Nahid, ange gardien des eaux. Le mage récite des passages de l'Avesta (Livre saint des Zoroastriens) consacrés aux louanges de l'eau, et invoque Ahura Mazda (Seigneur-Sagesse) pour que l'eau demeure abondante. Selon la tradition, s'il pleut en ce jour, Abangan "appartiendra" aux hommes et ils se baigneront dans l'eau. Mais s'il ne pleut pas, la fête est aux femmes qui en profiteront pour se baigner.

Azargan

Si Abangan est la fête de l'eau, c'est au feu que l'on rend hommage au cours de la fête d'Azargan, célébrée le 9 Azar (30 novembre), une trentaine de jour après Abangan. La mythologie iranienne fait d'Azargan la fête du feu, le mot "azar" signifiant "feu" en persan. Pour célébrer cette fête, les Zoroastriens se rendent au temple et font des offrandes à l'ange gardien des feux et des flammes. Selon la tradition, pour se préparer aux cérémonies de cette fête, il faut se purifier le corps, ainsi que se couper les ongles et les cheveux. ■

Traduit par
Babak ERSHADI

La maîtresse de maison invite les convives à entrer et verse de l'eau de rose dans leurs mains. Elle dispose ensuite un miroir devant les invités et leur apporte des friandises. Puis, l'un des musiciens appelle à haute voix le nom des personnes décédées qui vivaient autrefois dans cette maison, et tout le monde prie pour eux.



1. *Zarrinekoub, Abdolhossein,* L'Histoire des Iraniens, L'Iran préislamique*, éd. Amirkabir, p. 26.*
2. *Ibid., p. 429.*

À l'ombre des platanes de Téhéran

Elodie BERNARD

Téhéran est un passage presque obligé pour découvrir l'Iran. A son égard, j'ai le plus souvent entendu des critiques: une ville mal aménagée, toujours encombrée et polluée. L'hiver y est rude et l'été, impitoyable, transforme la ville en une mer de poussière. L'air sec émane alors dans les ruelles étroites et les rues neuves dépourvues d'ombre, sans qu'un souffle d'air extérieur ne puisse laisser s'infiltrer un peu la fraîcheur de la nuit. Tracées au couteau, les larges avenues ne semblent pas garder un cachet particulier. Autant dire qu'à première vue, la ville n'a rien pour séduire. Peut-être que les détracteurs de Téhéran ont bien raison. Sans doute Chiraz ou Ispahan sont-elles des villes plus agréables à vivre. Sans doute. Mais n'empêche qu'aucune autre ville en Iran ne présente les particularités de Téhéran. Cœur culturel de l'Iran, centre politique et économique, Téhéran nous présente à sa manière une facette de l'identité iranienne.

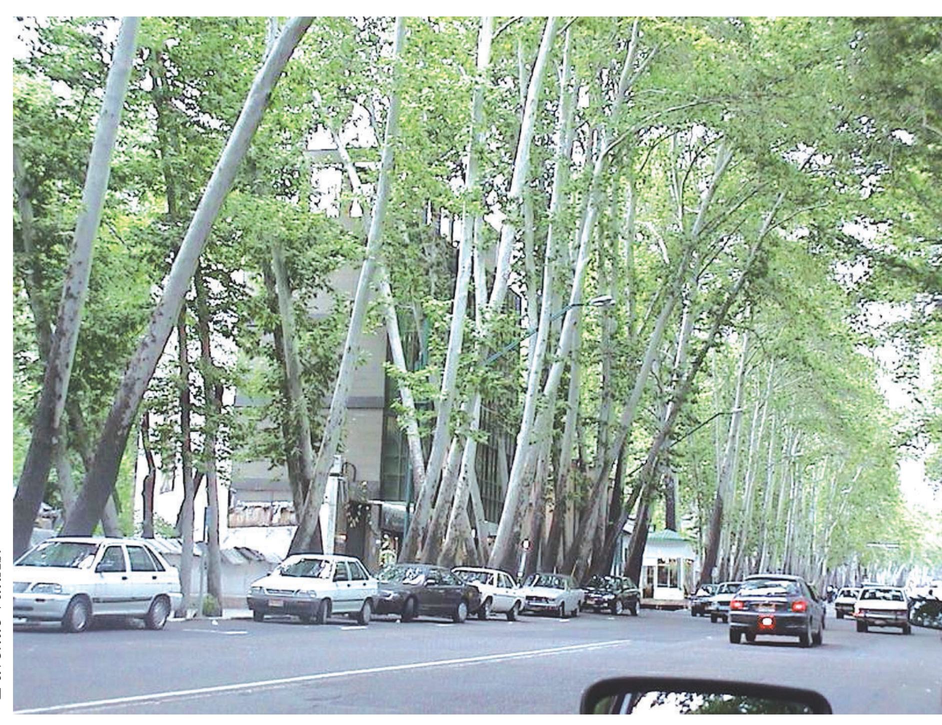
Pour tenter d'apprivoiser cette capitale aux dimensions tentaculaires, je m'engage dans l'infinie avenue ValiAsr. S'étendant



L'avenue ValiAsr

sur trente-trois kilomètres, avec un dénivelé de quelques centaines de mètres, cette avenue constitue l'artère routière nord-sud la plus importante. Les bus de la ville mettent bien plus d'une heure pour la parcourir dans sa totalité. Ce petit jeu semble tout d'abord infernal, avec les arrêts et redémarrages intempestifs. Puis ce voyage en bus devient, à mes yeux d'étrangère, très instructif. Progressivement s'opère une sélection des passagers. A mesure que l'on s'éloigne du sud de ValiAsr, on atteint les lieux résidentiels les plus chics de Téhéran.

Une lumière blanche et saturée de poussière enveloppe le sud de la ville. Elle diffuse, à la manière d'un four, une chaleur implacable. Autant dire que cela concourre à son charme: apprécier le passé persan mais tout d'abord le mériter en supportant ce climat.



L'avenue ValiAsr

Les musées sont nombreux et parsemés à travers tout Téhéran : le Musée National d'Iran de la rue S. Yarjani, le Musée des Tapis, le Musée du Verre et de la Céramique, le Musée des Beaux- Arts.

Une lumière blanche et saturée de poussière enveloppe le sud de la ville. Elle diffuse, à la manière d'un four, une chaleur implacable. Autant dire que cela concourre à son charme: apprécier le passé persan mais tout d'abord le mériter en supportant ce climat. Telle doit être la devise de tout voyageur à Téhéran. Les curiosités historiques et actuelles qui modifient le paysage urbain sont l'Université de Téhéran et l'université d'Amir Kabir. Elles donnent un ton estudiantin et intellectuel à tout le quartier d'Enghelab, achalandé de librairies. Encore un peu plus au sud, se trouvent le grand bazar de Téhéran où ne pas se perdre paraît être inconcevable, et le palais des Roses (le " Golestân ") qui était l'ancienne résidence des Rois Qâdjâr (1794-1925) et Pahlavi (1925-1979). Ce palais se trouve devant l'entrée principale du bazar. Se situant à l'emplacement de l'antique citadelle du bazar, il est aujourd'hui recouvert de magnifiques parterres de fleurs. Ses cours pavées et ses bassins en faïence font de ce lieu une des merveilles de Téhéran. Les places de l'Imam Khomeiny et de l'Imam Hossein ainsi que toutes les rues qui les jouxtent (la rue Saadi avec son bazar aux vêtements, par exemple) sont autant d'endroits où flâner est un réel plaisir pour oublier un instant un quotidien morose, chargé de multiples problèmes économiques. Dans la rue Ferdowsi a été établi, dans les années soixante, le musée des Joyaux de la Couronne, rassemblant les plus beaux bijoux de l'Iran des siècles derniers. Sont à signaler le diamant Darya-ye Nur de 182 carats - le plus célèbre de ce lieu -, et l'énorme globe terrestre de 38 kg - composé de 53 506 pierres précieuses -, sans compter les innombrables épées et couronnes royales



Tochal



Le palais des Roses (le " Golestân ")

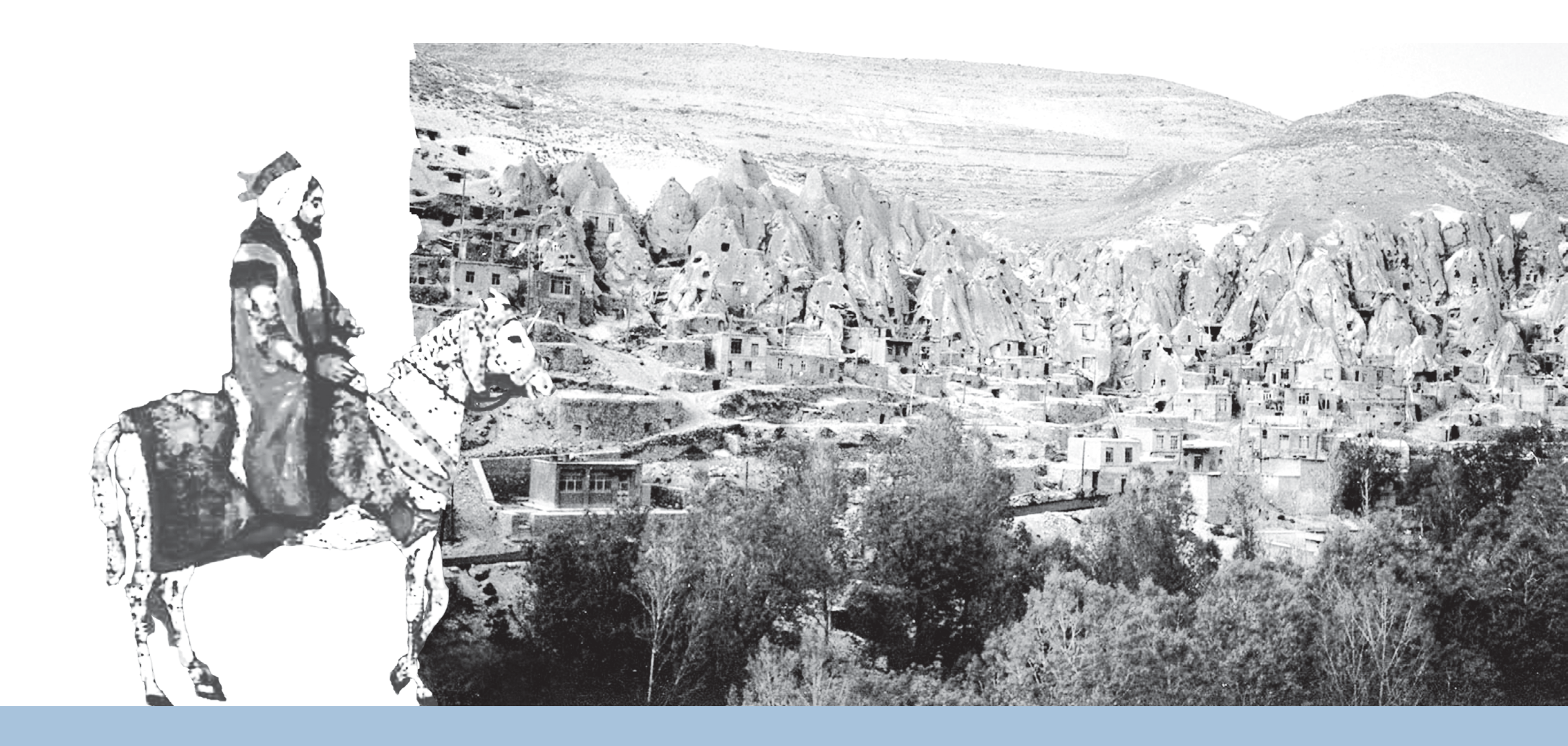
incrustées d'émeraudes, de saphirs et de perles.

Un peu plus haut, toujours sur l'avenue Vali'Asr, s'étend le parc résidentiel du dernier Châh, comprenant plusieurs palais qui appartenaient à différents membres de la famille. Ce site constitue un endroit incontournable pour comprendre l'histoire nationale et évaluer le faste dans lequel semblait vivre le Châh. De plus, ses abords ombragés permettent d'échapper un instant à la frénésie urbaine.

Les musées sont nombreux et parsemés à travers tout Téhéran : le Musée National d'Iran de la rue S. Yarjani, le Musée des Tapis, le Musée du Verre et de la Céramique, le Musée des Beaux- Arts.

Au nord, vers Tajrich et Shémiran, s'est constitué le nouveau pôle économique dynamique, surpassant l'ancien quartier royal. C'est désormais dans ce quartier que l'on trouve les boutiques et restaurants les plus chics de tout Téhéran. Ici, ce n'est plus le bleu persan des faïences qui triomphent mais le vert. Des jardiniers ont en effet œuvré afin de rendre le quartier plus agréable à vivre. Alors, franchir un grand portail et entrer dans un jardin deviennent des moments précieux. Une odeur de fraîcheur, de terre et de feuillage vous emporte vers des lieux bien loin de Téhéran. Les quartiers résidentiels sont par ailleurs placés au pied des montagnes. Ces quartiers dominent ainsi toute la ville et surtout ils reçoivent ce petit air frais émanant directement de la montagne. A la fin même de certaines de ces rues débutent les chemins de randonnée. C'est ainsi que de nombreux Téhéranais consacrent leur fin de semaine à l'ascension de la paroi rocheuse de Tochal.

Au nord, vers Tajrich et Shémiran, s'est constitué le nouveau pôle économique dynamique, surpassant l'ancien quartier royal. C'est désormais dans ce quartier que l'on trouve les boutiques et restaurants les plus chics de tout Téhéran.



Tabriz vu par Ewliya Chelebi

Cet article a été écrit par le regretté **Mohammad Javad MASHKOUR**, ancien professeur à l'Université de Téhéran; il est publié pour la première fois dans ce numéro en sa mémoire.

Ewliya Chelebi était un écrivain doté d'une imagination foisonnante et avait un penchant marqué pour le merveilleux et les aventures. Ses ouvrages nous fournissent de nombreux et précieux renseignements sur l'histoire, la géographie et la civilisation du monde de cette époque.

Ewliya Chelebi, ou comme il s'est surnommé à plusieurs reprises, Ewliya ibn Derviche Mehmed Zilli, grand voyageur turc, est né le 10 moharam 1020 (mars 1611) à Istanbul, dans le quartier d'Unkapan. Il décéda sans doute dans le dernier tiers de l'année 1095/1684. Même son vrai nom demeure inconnu; Ewliya est ainsi le pseudonyme qu'il adopta par vénération pour son maître, l'Imam Ewliya Mehmed Efendi.

Il entreprit une série de grands voyages pendant près de 40 ans, et ce au sein de l'empire turc, dans différents pays européens, ainsi qu'en Asie et en Afrique, alors que se déroulaient les guerres entre les Turcs et les pays de l'Europe centrale. En 1050 de l'hégire, à l'époque de Chah Safie et en compagnie de Bajui-pasha, ambassadeur de l'empire Ottoman, il voyagea en Iran. C'est ainsi qu'en passant par l'Azerbaïdjan, il visita Tabriz. Il nous raconte lui-même la date exacte de son départ: " Le premier Radjab 1056 de l'hégire, (août 1646) nous partîmes de Constantinople, et après avoir traversé les régions Amarieh et Erzeroum où, accompagnés de Bajui-pasha, nous visitâmes les grandes œuvres anciennes, nous entrâmes enfin dans l'empire perse".

Ewliya Chelebi était un écrivain doté d'une imagination foisonnante et avait un penchant marqué pour le merveilleux et les aventures. Ses ouvrages nous fournissent de nombreux et précieux renseignements sur l'histoire, la géographie et la civilisation du monde de cette époque. Sa description de Tabriz est extraordinaire. Les œuvres d'Ewliya sont présentées sous le titre de : " *Séyâhat nameh d'Ewliya Chelebi* "[1] .

Ewliya décrit cette ville sous le titre

"La grande et merveilleuse ville de Tabriz"; il nous indique également l'origine du nom de cette ville : " Dans la langue mongole, cette ville s'appelle Tivrisse, et dans la langue Deri, Tivriz ; les paysans prononcent Teb-riz, et en perse, Tabriz est composé de deux mots: *Tab*, qui signifie la fièvre et *Riz* participe du verbe verser ".

Sur l'origine de Tabriz, Ewliya ne dit rien ; il assure pourtant que cette ville fut fondée sous Haroun-Al Rachid, calife abbasside. D'après Ewliya, au XVIIe siècle, Tabriz avait six portes : " La porte d'Aujân, Sarvan, Sardroud, Shâmgâzân, Sarâve et la porte de Ray ".

Elle était divisée en onze quartiers et possédait plus de mille magnifiques maisons, ainsi qu'un nombre considérable de mosquées et de bazars. Il y recense 200 caravansérails, 160 maisons de derviches (*tekieh*) et 320 mosquées, parmi lesquelles il évoque celle de Djahân Châh. Il nous l'évoque par ailleurs en des termes élogieux: "C'est un chef-d'œuvre d'architecture, et celui qui y entre n'a point l'envie d'en sortir; à l'extérieur comme à l'intérieur, ses murs sont revêtus de briques vernies de couleurs brillantes".

Il parle encore de constructions très intéressantes bien qu'en parties détruites, comme celle de Cham-Gâzân. Il raconte aussi qu'à cet endroit, Gâzân Khân se fit construire un magnifique sépulcre ressemblant au Galté de Constantinople, qui fût malheureusement détruit par un tremblement de terre.

Selon Ewliya, cette ville se caractérise également par la pureté de son air. Il évoque ainsi une brise qui donnerait à ses habitants la vie éternelle, et qui expliquerait pourquoi on n'y trouve ni trace de maladie ni de fièvre.

Ewliya décrit un jardin public appelé Chah Yaghoub, qui était selon lui le plus célèbre et le meilleur lieu de promenade des habitants de cette ville et qui était situé au pied de la montagne Sorkhâb.

En ce qui concerne les habitants de Tabriz, Ewliya est presque le seul voyageur à nous fournir des renseignements relatifs à leur caractère et à leur mode de vie. Dans son ouvrage où il fait preuve d'un profond respect à leur égard, il nous indique que ce sont des gens joyeux et polis. Ainsi, en dépit de leur grande consommation de vin, Ewliya n'eût jamais l'occasion de voir dans les rues un seul homme ivre troublant la paix publique. D'ailleurs, ajoute-t-il, il n'est point possible de déroger aux lois. Les monnaies étrangères n'ont pas cours dans la ville même pour les transactions commerciales ; les monnaies persanes seules peuvent y être utilisées.

Comme dans les autres grandes villes de Perse, il existait à Tabriz un hôtel de la monnaie. Les pièces étaient frappées

En perse, Tabriz est composé de deux mot: Tab, qui signifie la fièvre et Riz participe du verbe verser.

Il évoque ainsi une brise qui donnerait à ses habitants la vie éternelle, et qui expliquerait pourquoi on n'y trouve ni trace de maladie ni de fièvre.



La place se Sâat (l'horloge)

des deux côtés. Une première face portait cette inscription :

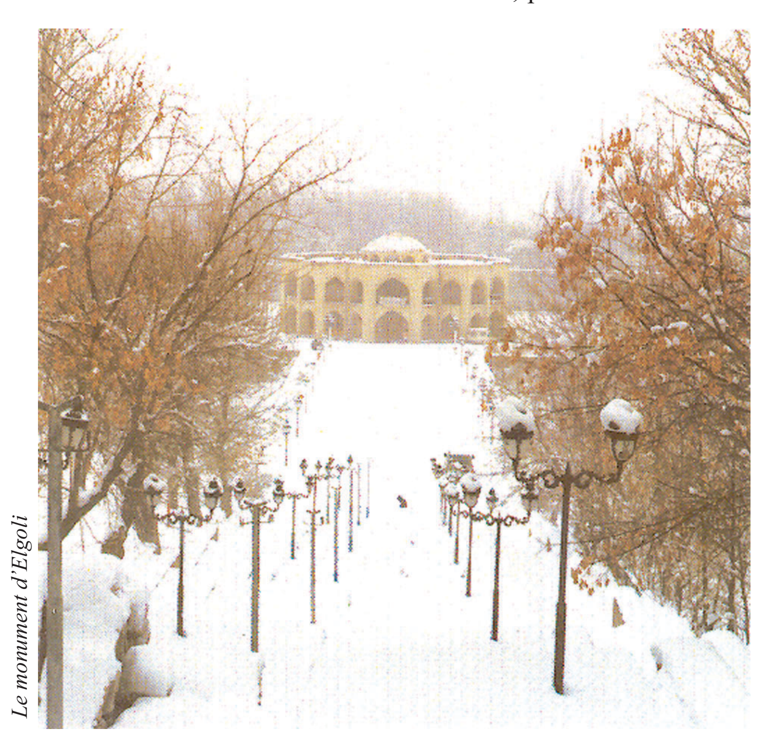
لا اله الا الله
علی ولی الله

(Il n'y a pas de dieu sauf Allah Ali est l'ami d'Allah)

L'autre, le nom du sauverain: Chah Abbas ou Chah Safi. Mais cela dépendait du genre de monnaie utilisée, car certaines, portaient l'inscription arabe کلب علی شاه عباس (*le Châh Abbâs, chien d'Ali*). Les pièces de valeur moindre portaient seulement l'inscription du nom de la ville où elles étaient fabriquées.

Ewliya ne peut s'empêcher d'admirer la propreté des rues et des avenues qui sont, dit-il, toujours bien arrosées et bien balayées ; il ajoute que l'air pur de la ville donne à chacun santé et gaîté. Les meilleurs médecins venaient ainsi faire des recherches dans cette ville, et ce principalement sur les plantes médicinales s'y trouvant à cette époque. Cette ville était également le lieu de résidence de nombreux savants, poètes et écrivains.

Les meilleurs médecins venaient ainsi faire des recherches dans cette ville, et ce principalement sur les plantes médicinales s'y trouvant à cette époque. Cette ville était également le lieu de résidence de nombreux savants, poètes et écrivains.



Le monument d'Elgoli

Tabriz était aussi dotée de plusieurs écoles au sein desquelles on pouvait étudier des disciplines très variées. La plus célèbre d'entre elles était la Madressé Châh Djahân, où l'on enseignait le Coran ainsi que les paroles de l'imam Ali aux adultes.

Les enfants, quant à eux, bénéficiaient d'environ six cents écoles primaires appelées "Makteb". Quant à la langue parlée, il faut distinguer le persan utilisé essentiellement par les intellectuels, et un dialecte particulier parlé par le reste des habitants. Ewliya admire les artisans de cette ville, et tout particulièrement ceux qui fabriquent des étoffes de soie d'une finesse incomparable appellées les "Qomâche-Tabriz".

Il divise les tabriziens en deux groupes: l'un constitué par les riches, portant un turban doré fait de fourrure ou d'étoffe précieuse ; l'autre portant un turban blanc brodé et des vêtements ordinaires. En outre, les religieux se distinguaient en portant des turbans très hauts. Ewliya nous fait le récit de la cérémonie de l'Achoura, jour anniversaire de la mort de l'Imam Hossein, à laquelle assistent le Khân de Tabriz ainsi que toutes les personnalités de la ville. Ces dernières se rassemblaient pour écouter la lecture de l'histoire de la mort de Hossein. Ce jour-là, les tabriziens offraient également aux pauvres des boissons et des repas gratuits.

Ewliya évoque enfin les divertissements des habitants, prenant place sur la grande place de Tabriz, la place de Chogân. Au centre de cette place s'élevaient deux grandes colonnes à l'extrémité desquelles était attachée une cible. Chaque vendredi, les hommes devaient la viser chacun leur tour. Cette compétition attirait par ailleurs un grand nombre de spectateurs. Les combats d'animaux de toutes sortes (chevaux, taureaux, chameaux, coqs, ânes, chiens



La mosquée de Djameh

et loups) faisaient également partie de ces divertissements. Ewliya affirme d'ailleurs que ces combats étaient la spécialité des persans.

Concernant les cultures, Ewliya nous indique que Tabriz comporte de nombreux champs de blé et d'orge, ainsi que des arbres fruitiers tels que des poiriers, pommiers, ou abricotiers. Ce qui le frappe cependant le plus sont les vignes de toute sorte qui poussent dans les maisons même, ainsi que dans les jardins et dans la ville. Avec un certain émerveillement, il en dénombre ainsi près cinquante ou soixante variétés différentes.■



La citadelle d'Ali Chah

1. Il contient dix volumes. Edition imprimée de Séyâhat nameh est une édition partielle d'extraits du livre I, avant propos sous le titre de Motekhabâté Ewliya Chelebi, *Istanbul 1258, 1262 ; Bulak 1264 ; Istanbul vers 1890. Edition intégrale : livre I -VI, Istanbul 1314 ; l'édition des livres I - VI a été assurée par les soins d'Ahmad Dyewdet et Nedjîl, Asîn. Les livres VII et VIII sont parus aux publications Tûrk Tarikh Endjûmeni, grâce à Kilisli Rif'at Bilge, Istanbul 1928. Les livres IX, Istanbul 1955 et X, Istanbul 1938 ont été publiés par les soins du ministère de l'Education Nationale turc en caractères latins.*



Ali

Seyed Djafar HAKIM

Je voudrais vous parler d'un changement qui s'est opéré, depuis quelques d'années, dans notre société. Il a été et est encore discuté dans presque toutes les familles, dans la mesure où chacune est touchée par ce problème. Certes, l'apport de la technologie dépasse l'imagination. La machine a ainsi beaucoup changé la vie de l'homme et celui-ci, pris au piège de celle-là, n'a plus pris le temps de "vivre" réellement. Mais l'homme, pour peu qu'il soit pris dans le tourbillon de la vie et du progrès, pourra-t-il pour autant en oublier le dévouement que chaque enfant doit à ses parents ? Pourra-t-il manquer à son devoir ? Le progrès aurait-il privé l'homme de toute morale ? Le respect des parents n'est-il pas la chose la plus essentielle qu'un enfant puisse leur offrir? Les parents se sacrifient pour leurs enfants et, en contrepartie, qu'espèrent-ils? Pour le moins de ne pas tomber dans un profond, voire un éternel oubli. Cependant, toute généralisation serait imprudente; il y a en effet des enfants qui s'acquittent parfaitement de leur devoir.

Je vais vous raconter, dans les lignes qui suivent, une histoire vraie.

Dommage qu'il ne sache pas écrire. S'il l'avait pu, il aurait parlé de ses aspirations, il aurait décrit sa vie. Certes, il n'est pas le seul dans son cas. Sa vie est une longue histoire; et s'il n'était pas illettré, les gens sauraient ce qu'il a éprouvé durant toutes ces années. Et pourtant, il ne s'est pas laissé briser, il a tenu bon.

C'était un paysan qui avait dépassé le cap de la soixantaine. Je l'ai rencontré à une station de bus. Il semblait attendre quelqu'un avec qui il pourrait parler. Il semblait avoir beaucoup souffert. De temps en temps, un soupir lui échappait. Je me suis assis près de lui. Dès qu'il me vit, il me dit :"J'ai vu bien des choses dans ma vie, j'ai traversé bien des épreuves, et j'ai toujours tout oublié. Mais ce qu'a fait Ali, je ne peux pas l'effacer de ma mémoire. Pas un instant, je ne cesse de penser à lui. J'ai toujours l'impression qu'il est là, debout devant moi."

Et il continua ainsi : " Il y a 25 ans, il naquit par un soir d'été. En quelques mois, il devint si beau que le regarder était un vrai bonheur. Ma femme Gulgadam le tenait sans cesse dans ses bras, et à peine l'avait-elle déposé sur son lit que je le prenais à mon tour. Jusqu'à l'age de 7 ans, Ali dormait à coté de ma femme et cette dernière était constamment à ses côtés, de jour comme de nuit. Nous cédions à tous ses caprices. Il

n'avait pas besoin de réclamer une chose à deux reprises. Lorsqu'il alla pour la première fois à l'école, j'égorgeai un mouton. Nous étions tellement habitués à l'enfant que nous ne pouvions pas nous passer de lui un seul instant. Il termina ses études, s'inscrit à des concours, et fut accepté à l'université de Téhéran. Gulgadam ne pouvait supporter l'idée qu'il vive loin de nous, cependant, je la consolais :"Il va terminer ses études en un clin d'œil, et il reviendra vivre chez nous. Il ne faut pas être égoïste, après tout, il doit construire son avenir."

Après son départ, il sembla que toute trace de vie avait quitté notre demeure. Ma femme et moi n'avions plus envie de rien. Tous les mois, nous envoyions de l'argent et des colis à notre fils aimé. Gulgadam disait : "Il est loin de nous, il vit avec des étrangers. Que diront les gens ? Nous devons faire tout notre possible pour qu'il n'ait pas d'ennuis."

Que ne faisait-elle pas pour Ali, que ne lui envoyait-elle pas ! De la *govourga*[1], des noix et des raisins secs… Durant les trois mois d'été, lorsqu'Ali rentrait au village, nous le gâtions et lui donnions toutes sortes de bonnes choses. Nous étions rempli d'une joie sans nom. Je crois que si nous avions eu des ailes, nous aurions volé. J'espérais secrètement qu'après avoir fini ses études, Ali reviendrait au village et qu'alors, toutes mes inquiétudes s'évanouiraient. Gulgadam pourrait enfin se reposer elle aussi. Elle et moi avions décidé de marier Ali : la noce durerait du matin au soir. Nous voulions offrir à notre fils et à notre future belle-fille tout ce qu'il y avait de plus beau dans notre maison… Mais notre rêve ne devait pas se réaliser.

Ali termina ses études universitaires et pendant trois mois entiers, nous n'eurent aucune nouvelle de lui. Ma femme et moi ne tenions plus en place. Mais que pouvions-nous faire? Par moment, nous essayions de nous consoler l'un l'autre. Un jour, on apprit qu'Ali s'était marié à Téhéran et qu'il travaillait dans un ministère. Cette nouvelle nous frappa comme la foudre. Lorsque nous passions devant quelqu'un, nous baissions la tête. Désormais, assaillis par la honte, nous



n'osions plus regarder les gens en face. Ali avait certes bien fait de se marier. Mais il avait mal agi en prenant cette décision sans nous en parler. Il avait détruit tous nos espoirs. Nous avions nos us et coutumes. Le fils unique que nous avions aimé et dorloté, que nous adorions, avait organisé son existence sans même avoir une pensée pour ses parents. Comprenait-il la portée de son geste ? Les jeunes doivent honorer les plus âgés. Ils ont des devoirs à remplir à l'égard de leurs parents. Pourquoi n'avais-je pas eu le droit de danser au mariage de mon fils? La femme qui lui avait consacré plus de vingt ans de sa vie n'avait pas même pu goûter au gâteau de noce. Pendant des jours et des jours, nous fûmes très abattus. Puis nous nous calmâmes un peu et nous nous dîmes : "Quoiqu'il arrive, c'est aux grandes personnes de faire le premier pas. Nous irons rendre visite à notre belle fille."

L'été tirait à sa fin. Alors que je jardinais, j'entendis ma femme qui m'appelait. Elle m'annonça qu'Ali était venu pour une mission à Tabriz et qu'il allait venir nous rendre visite ce soir-là; Ali, notre fils unique. Ma femme m'appelait, me pressait. J'égorgeai un mouton. J'avais beaucoup de peine à le dépecer. Je fus alors assailli par la pensée que je me faisais vieux. J'ai mis à coté des morceaux de viande pour le *chichlik*. Vous le savez bien, dans les villages, il n'est pas facile de recevoir des hôtes de la ville. On ne sait que faire pour leur plaire. Lorsqu'ils remarquent que quelque chose manque, ils commencent à se moquer de nous : "Comment ces pauvres campagnards sauraient-ils comment il faut recevoir des invités ?"

Le soleil s'était couché. Le village était plongé dans l'ombre. Avec une impatience fébrile, j'attendais à tout moment l'arrivée d'Ali. Je ne pouvais pas tenir en place. Je me mis alors à marcher vers la route qui reliait notre village à Tabriz. J'espérais à tout instant voir surgir la voiture qui m'amènerait mon fils unique. Les phares de la voiture m'éblouiraient et la voiture s'arrêterait. Ali descendrait et m'embrasserait en pleurant. Moi, je le calmerais, prendrais place dans la voiture, et nous regagnerions la maison.

Arrivé sur me bord de la route, je m'assis sur une pierre et attendis. Une heure, deux heures… mais Ali n'arrivait toujours pas. Les faits parlaient d'eux-mêmes. Il avait quitté Tabriz aussi discrètement qu'il y était venu. J'ai du me résoudre à rentrer bredouille. J'étais brisé au point de ne plus pouvoir marcher. Arrivé aux abords du village, j'ai laissé échapper un profond soupir. Il était chargé de tous mes rêves déçus, mes espoirs, ma douleur, et mon humiliation. Dès qu'elle me vit rentrer seul, ma femme comprit. Elle baissa la tête, et se laissa tomber dans un coin. Nous passâmes une nuit blanche. Je ne dis rien de tous les préparatifs, de tous les efforts de Gulgadam… je pensais à ce qu'allaient dire ceux qui ne nous aimaient pas, nous et Ali. Le pire était que, pensais-je, Ali n'avait pas agi de son propre chef. Peut-être était-ce sa femme qui, avant le mariage, lui avait demandé de ne plus nous fréquenter. Peut-être lui avait-elle dit qu'elle n'aimait pas les personnes âgées, surtout les villageois ignorants et mal élevés.

Ali n'est pas venu, eh bien, j'irai le chercher et quand je l'aurais retrouvé, je lui dirais que je suis venu de très loin pour lui parler. Et je lui dirais que plus l'arbre porte de fruits, plus il incline sa cime …

Ah, si je savais écrire ! D'autres liraient mon histoire et apprendraient ainsi mon malheur ...■



1. Govourga: A l'époque où il n'y avait pas beaucoup de sucreries, on trempait les grains de blé dans du lait, on les laisser sécher au soleil, puis on les grillait. Ce met se déguistait pendant les longues soirées d'hiver dans les villages et villes d'Azerbaïdjan.

Une Ombre Derrière La Fenêtre

Siamak GOLSHIRI

-Ce soir, je ne voulais plus revenir dans cette maison, est-ce que tu comprends? Pose cette saleté quelque part, cria la femme.

L'homme posa le journal sur ses jambes et dit:

- Doucement!

- Pourquoi doucement? Que tout le monde le sache. Laisse tout le monde savoir avec quel salaud je vis.

L'homme lança un regard vers la fenêtre ouverte et se leva dans sa direction. La femme lui cria:

"Qu'est-ce que tu fais?"

L'homme la regarda et dit à voix basse:

- Je veux la fermer.

- N'y touche pas.

-Tu es folle ? On t'entend dans la rue.

- Je m'en fiche. Je ne peux plus supporter cette maison. Je ne peux plus *te* supporter."

L'homme jeta un coup d'œil dehors en refermant la fenêtre. Il y avait une ombre derrière le rideau de la fenêtre du voisin d'en face. L'ombre d'un homme peut-être, ça y ressemblait en tout cas. Il attendit pour voir si elle bougeait puis tira le rideau et dit:

- Tu iras chez Golrokh ce soir?

- Pourquoi? Pour que tu vendes aussi cette maison, salaud? Si tu avais pu, tu l'aurais déjà vendue. Si tu avais trouvé l'acte de propriété, tu l'aurais vendue." Elle se laissa tomber dans un fauteuil. " Peut-être même que tu l'as déjà vendue, tu sais bien faire des faux.

L'homme regagna sa place, prit la télécommande et appuya sur le bouton rouge. La femme demanda violemment:

- Pourquoi tu allumes la télé?

-Pour masquer le bruit.

Elle cria :

- Eteins-la. Ne *touche plus à rien*. Ne touche plus à rien dans cette maison. Pourquoi tu ne fiches pas le camp? Je ne veux *plus* te voir.

L'homme baissa le son. Son regard se posait furtivement sur l'écran où l'on voyait un homme aux lèvres mobiles, mais muet, avec en arrière plan d'autres hommes et

femmes marchant dans un désert, qui se dirigeaient vers une montagne rocheuse. Il regarda ensuite par la fenêtre, reprit son journal et l'ouvrit à la dernière page. Son attention fut attirée par ses jambes qui tremblaient fortement.

- Tu sais ce que je vais faire demain? Tu m'écoutes? C'est à toi que je parle!

L'homme la regarda un moment.

- J'ai rendez-vous avec Golrokh demain. On va porter l'acte de propriété au Ministère des Finances. Je veux savoir si tu as déjà vendu cette maison ou pas. Tu m'écoutes?

Il la regarda encore. Le bord de ses yeux était rouge. La femme se leva et alla dans la cuisine. Elle dit à pleine voix :

- Dis moi, tu l'as vendue ou non?

Elle cria: C'est à toi que je parle! Regarde-moi!

L'homme la dévisagea.

- Tu l'as vendue ou non?

Il secoua négativement la tête et posa le journal par terre, à coté de son fauteuil. Il voulut dire quelque chose, posa la main sur le bras du fauteuil; puis, comme s'il avait oublié quelque chose, se pencha et reprit le journal. La femme sortit une bouteille d'eau du réfrigérateur, but à même la bouteille, puis la remit à sa place et rabattit violemment la porte du réfrigérateur.

- Tu as fait exactement la même chose, quand Ehssan était petit. Tu t'en souviens ? Tu m'écoutes ? Ah, si tu ne prenais pas tes airs d'intello. Elles me dégoûtent maintenant, tes poses d'intellectuel. Ca me dégoûte de te voir avec ton journal à la main. Tout en toi me dégoûte.

Elle avança une chaise avec son pied. Elle voulut s'asseoir, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, regarda par la fenêtre entrouverte, puis se tourna de nouveau vers lui.

- Tu t'en souviens ? Tu es venu dans la chambre, tu m'as réveillée et tu m'as dit de te donner l'acte de propriété. Tu t'en souviens, salaud ? Je me suis mise à pleurer. Je t'ai dit de nous laisser cela. Je t'ai supplié de nous laisser ce petit bout de terrain. Au début, tu m'as répondu qu'on en achèterait un autre. Ensuite, tu m'as giflé avec tes grosses pattes.

Elle frappa fort le comptoir. " Après, tu as cassé la serrure du bureau où on gardait les papiers. Salaud, fichu salaud ! " Hurla-t-elle.

L'homme éteignit la télévision et posa la télécommande sur le journal. Il regardait ses jambes qui bougeaient malgré elles.

- Je veux que tu saches quelque chose. Tu m'écoutes?

Il regardait sans le vide, devant lui, comme face à un mur.

- Je te déteste, maintenant. Je te le dis du fond du cœur, de tout mon être. Autant que je t'ai aimé. Je te hais. Tout me dégoûte en toi.

Elle s'assit sur le haut tabouret de la cuisine et hurla soudain:

- Mais pourquoi tu l'as vendue? Pourquoi tu l'as vendue, salaud?

L'homme la regarda et dit doucement:

- Je le regrette moi-même.

Elle donna un violent coup de poing sur la table et cria:

- Tu n'en avais pas le droit, pourriture! Sale menteur! Si tu le pouvais, tu m'aurais vendue moi aussi.

Elle remarqua soudain le verre en cristal, posé à coté de la corbeille à pain jaune, resté là depuis le matin. Elle prit le verre et le jeta en direction de la table de la salle à manger. Le verre atteignit un pied de chaise et se brisa. L'homme se leva et se dirigea vers la chambre à coucher.

- Où vas-tu? demanda-t-elle.

Il entra dans la chambre.

- C'est à toi que je parle! J'ai dit: Où vas-tu?

Il revint vers la porte et s'arrêta dans l'embrasure. Il dit sans regarder la femme:

- Je croyais que tu voulais que je me casse?!

- Oui, bien sur que je le veux. Je veux même que tu disparaisses à l'instant. Et ne

reviens plus ! Tu as compris ? Je ne veux plus jamais revoir ta sale tête pourrie.

L'homme rentra dans la chambre. Elle sortit de la cuisine. Son regard tomba sur les éclats de verre qui constellaient le sol. Elle s'approcha du fauteuil où il s'était assis, se pencha, prit le journal et le déchira en jetant les bouts de papiers en direction de la télévision. Elle se pencha de nouveau et prit la commande qu'elle lança sur un fauteuil. Elle repartit vers la cuisine. Arrivée à l'embrasure de la porte, elle s'arrêta un instant et, revenant sur ses pas, se dirigea vers la chambre à coucher. Elle s'arrêta sur le seuil. L'homme, debout devant l'armoire ouverte, regardait les vêtements.

- Je voulais garder ce terrain pour le mariage d'Ehssan, dit-elle.

L'homme continuait de fixer les vêtements.

- Tu dois rendre l'argent! Tu comprends? Tu dois rendre l'argent de ce terrain! Je t'obligerais à rendre l'argent jusqu'au dernier rial.

Il la regarda.

- Je le rendrai.

- Tu parles! Tu n'as rien. Tu as passé ta vie à t'étaler sur un fauteuil et à t'endetter. Mais cette fois, tu te mets le doigt dans l'œil. Cette fois tu dois rendre l'argent. Tu entends? Je ne te laisserais pas tranquille.

Elle entra dans la chambre. Ils étaient maintenant à quelques pas l'un de l'autre.

- Sois sûr que cette fois je ne te laisserai pas t'en tirer comme ça. Tu te trompes si tu crois que c'est encore le bon vieux temps où tu arrangeais les choses en me flanquant une gifle et que je passais le reste de la journée à pleurer. Je porterai plainte. Je ne te laisserai plus nous traiter comme tu l'entends. Il faut que tu nous rendes cet argent… Regarde-moi, pourriture!

Il la fixa un instant puis regarda la fenêtre. Il crut voir l'ombre d'un homme sur le mur en briques d'en face.

- Je rendrai l'argent, répéta-t-il doucement.

- Quoi?

- Je rendrai l'argent. Je mettrai ma vie entière à rendre cet argent, s'il le faut.

- Tais-toi! Tais-toi! Tais-toi! Je ne veux plus rien entendre. Tu m'as toujours menti, hurla-t-elle.

Elle s'approcha de lui.

- Tu sais ce que mon père disait de toi? Hein? Tu m'écoutes? C'est à toi que je parle!

Il la regarda.

- Il disait que tout est faux en toi. Il disait que tu m'as menti depuis le premier jour, depuis le jour où tu es venu demander ma main. Tu m'as menti toute ta vie. Tu as menti à tout le monde. Je ne sais pas pourquoi je ne t'ai pas quitté le jour où tu as cassé cette serrure.

Il s'approcha de la porte-fenêtre de la terrasse et tira le rideau. Elle dit:

- Allez, va-t-en! Mets la belle veste en laine que t'a offert Ehssan et va-t-en! Tu m'entends? Et ne reviens plus jamais.

L'homme s'approcha du lit, se pencha et sortit de sous le lit un petit sac noir. Il revint vers l'armoire et regarda un instant les étagères du bas. Il s'approcha un peu plus et y prit deux chemises vertes qui pendaient à des cintres. Il les fourra dans le sac sans les plier. Il sortit d'autres vêtements qu'il mit dans le sac. Puis son regard tomba sur son rasoir électrique posé sur la table de chevet. Il le prit et le mit dans le sac. La femme le suivait du regard. Puis elle sortit de la chambre. Elle vit un grand morceau de verre au milieu de la pièce et d'un coup de pied, l'envoya bouler sous la table. Elle alla dans la cuisine. Il y avait des éclats de verre partout. Elle entendit la porte de l'armoire se refermer et s'assit sur une chaise. Elle posa ses coudes sur la table et prit son visage entre ses mains. Quelques instants plus tard, elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et refermer. Elle voulait entendre le bruit des pas de l'homme qui descendait l'escalier. ■

Traduit par
Saeed KAMALI DEHGHAN

Shafiee Kadkani
le chant d'être

Rouhollah HOSSEINI

Je préfère être un arbre
Sous les coups de fouet d'ouragan et d'éclair
Palpitant d'éclore et de dire
Plutôt que d'être
Une calme roche
Confiée aux tendres caresses de la pluie
Ou d'être oreille corps et âme
Emporté par le silence.

Le temps n'est apparemment plus favorable à l'apparition des grands poètes persans, et il faut souvent regarder en arrière, en direction d'un passé lointain, pour trouver l'exemple d'un poète ayant marqué l'histoire de notre poésie. Il est difficile d'en croire ses oreilles lorsque l'on entend le nom d'une éminente personnalité littéraire d'aujourd'hui, et qui rivalisa un jour avec des grands noms comme Akhavân, Sohrâb ou Shâmlou. Cependant, à en croire nos oreilles, il existe et vit toujours, continuant inlassablement d'arroser l'arbre ancien de la littérature persane. Mohammad-Reza Shafiee Kadkani est aussi cet arbre mystérieux, évoqué dans le poème ci-dessus, qui trouve de solides racines dans les temps glorieux de la poésie persane classique, et ses branches vertes respirent dans l'air frais des temps modernes.

Il est né en 1940 à Kadkan, un village aux environs de Nishâpour, berceau des remarquables poètes tels que Khayâm ou Attâr. La ville et surtout les chemins bordant les jardins font à ce titre l'objet d'un grand nombre de textes du poète, nostalgique du passé lumineux de la Perse qui n'avait pas encore connu l'assaut et l'atrocité des Tatars. Des chemins bordant les jardins de Nishâpour constituent un recueil considérable dans ce domaine. De ce point de vue, Kadkani se révèle un poète rebelle, qui se veut gardien d'une civilisation ancienne, celle de la Perse antique. Pourtant, ce qui caractérise l'œuvre du poète, c'est son grand enthousiasme à toujours partir et à toujours être en devenir. Dans cette même optique, il intitula “D'être et de chanter” l'un de ses recueils. Cet aspect des écrits de Kadkani s'exprime notamment au travers des figures métaphoriques de la brise, du vent et de la pluie ; cette dernière est appelée à tomber incessamment en vue de laver le visage toujours sale de la terre.

Il faut également noter que le poète a donné naissance à des œuvres importantes dans le domaine de la théorie poétique et littéraire. Entre autre, “La musique de la poésie” constitue un ouvrage de référence pour les universitaires. Kadkani est actuellement professeur émérite de littérature persane et arabe à l'université de Téhéran. Ses cours accueillent chaque jour des dizaines d'intéressés, lesquels ne cessent de parler de la vaste culture littéraire ainsi que de la générosité du maître à transmettre son savoir aux générations suivantes, lesquelles sont supposées assumer la surveillance de ce riche patrimoine qu'est la poésie persane.

Ces nuits-ci
Dans lesquelles
La fleur a peur de la feuille
La feuille a peur du vent
Et le vent du nuage
Ces nuits-ci
Dans lesquelles
Est étranger à l'image tout miroir
Ces nuits-ci
Dans lesquelles
Toute source cache et son chant et son mystère
Ces nuits noires
C'est toi seul qui chantes
Si, veillant comme la mer
C'est toi seul qui vois



Peut-être

Bien qu'il fasse nuit
Et que je ne trouve nul chemin
En aucun sens de l'horizon
Où je puisse crier

Je rechante cette chanson
Par des lèvres de cent espoirs
Qu'elle passe par une fissure

Un jour peut-être une colombe
Reprendra-t-elle cette chanson
Et alors, souriant de mille lèvres
Elle s'envolera vers tous les horizons

Coup de main
Si tu écris une lettre
A la pluie
Ecris-lui également mon bonjour !
Du sein du chagrin et des brumes.

Si tu écris une lettre au soleil
Ecris-lui également mon bonjour !
Du sein de cette nuit gelée et désespérée

Si tu écris une lettre à la mer
Ecris-lui également mon bonjour !
Mon bonjour
Accompagné de " si ", d'" est-ce que ", d' " ah "
Aux oiseaux de champs, quêtant
Ecris également mon bonjour !
Si tu écris une lettre
Ce bonjour brûlant de voler
A travers la fissure des espoirs.

La cloche

Dis à la pluie
Qu'elle tombe cette nuit
Qu'elle lave la poussière
Du visage des chemins
Bordant les jardins
Que l'aurore recherche
Dans sa transparence
Notre présence
En quête d'endroits sans bords
D'où l'on ne saurait le retour

Toi et moi
En éveil nous sommes
Absorbés dans la rencontre
Plus légers que le clair de lune
Plus légers que le sommeil
Nous flottons sur la rivière
De chaleur et de lumière

Nous sommes un chant sur les lèvres du vent
Toute honte dans le corps
Tous gais dans notre demeure
Cherchant de tout cœur
L'âme vive de l'aurore nous sommes

Je ne sais guère
Dans ce loin lointain
Si c'est la brise
Provoquée par l'aile d'un oiseau
Ou le message d'un astre
Appelant
Vers ces pays lointains
Tous nos êtres et nos non êtres
Et qui fait parvenir
Aux oreilles des horizons
L'écho de notre ferveur, de notre chant

Que de vers cette nuit
Ecrits par les mots dénudés
Sur la terre et l'épine et la pierre !
Y aurait-t-il de chemin mieux que la liberté ?
Quelle délicieuse nuit, débordante de gaieté !

Dans cette nuit trouvant
Les pieds enfoncés dans le bourdon
Où l'étoile est lourde, aux pieds enchaînés
Où l'horizon tremble dans un nuage sanglant

Tu sais bien
Oui tu sais très bien
Que je m'ennuie là
Dans cette étroitesse

Dis à la pluie
Qu'elle tombe cette nuit
Qu'elle lave la poussière
Du visage des chemins
Bordant les jardins
Que l'aurore recherche
Dans sa transparence
Notre présence !

Bon voyage!

- Où pars-tu si hâtivement ?
Demanda l'astragale à la brise.
- Je m'ennuie beaucoup là,
N'as-tu pas envie de fuir la poussière de ces déserts ?
- Je brûle de partir, pourtant que puis-je faire ?
J'ai les pieds et mains liés.
- Où pars-tu si hâtivement ?
- Là où je pourrai trouver un abri autre que cet endroit.
- Bon voyage ! Mais je te ferai jurer par notre Amitié
Et par Dieu
Quand tu traverseras saine et sauve ce désert de terreur
Transmets mon bonjour à la pluie et aux fleurs !

Le chant

Par delà la frontière du doute et de la croyance
Je viens
Las et lié
Je viens
Couleur de l'arbre
Contre l'attaque du Dey
Je résiste
Je résiste jusqu'au printemps
Silence et attente je suis
Corps et âme
Pour chanter demain
Le plus vert des chants
Dans la vive joie de ton baiser.



LE JOURNAL DE

TEHERAN

Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

Journal de Téhéran
15 Janvier 1937
25 Dey 1315

Sur un tapis iranien

Une œuvre d'art iranien

"Objets inanimés,
Avez-vous donc une âme?"

C'est le soir, je vous attends. . . Le soleil est descendu à l'horizon et toute la plaine est couverte des dernières lueurs du couchant. Dans la cheminée, les bûches de bois crépitent et se tordent sous la caresse de la flamme. A travers les croisées frangées de tulle, quelques rayons d'or viennent mourir au pied d'un grand vase de marbre vert et sous mes pas, avec le jeu de l'ombre et des clartés, le tapis semble vivre intensément.

Troublé par la douce nostalgie de l'attente, je laisse monter en moi toute l'histoire des couleurs et des images que raconte le beau tapis de Kerman, pendant que sombre derrière les grands cyprès solitaires l'astre du jour à l'Occident.

Et par la magie des arabesques et des fleurs aux coloris si purs qu'ils semblent irréels, je vois des mains tendre la trame, préparer les laines et les soies, les mains agiles, les doigts nerveux qui font connaître au monde entier les beautés de l'Iran. Toute la pensée et le vital espoir du plus humble artisan se manifestent par ces rêves qui ont pris forme avec l'heureuse association des couleurs et des lignes. Tout ce que l'âme peut concevoir d'infini, de beau, d'illimité, s'exprime ici par une merveilleuse éclosion d'idées, et je marche, sur un pays de féerie, avec les yeux ouverts au trésor de l'imagination. Oh, je voudrais connaître tous les cerveaux qui ont conçu la magie de ces couleurs… au bord d'un puits à l'heure du soir, sur la montagne, près d'un âtre, dans le désert ou dans les villes. Je voudrais remonter de l'effet merveilleux jusqu'à la cause qui a produit cet ouvrage des mains, dont chaque centimètre est un chef-d'œuvre de lumineuse beauté, où l'âme croit retrouver des paysages d'Eden perdu. Je voudrais me trouver à l'heure des rêveries créatrices, près du métier où travaillent les mains, entendre la chanson des bobines et le frottement des laines dans le mariage des contours. Je voudrais voir briller les yeux de l'enfant, de la jeune fille, dans l'action qui donnera aux demeures lointaines ce jardin de floraisons éternelles,

dont les allées mènent à l'extase, à l'oubli et au repos de la pensée. Je voudrais les surprendre à l'instant du labeur, tous ces visages, toutes ces mains qui donnent, sans se lasser, le meilleur de leur cœur, par la conception si proche qu'ils ont de la nature.

Que ce soit des fleurs stylisées, des dessins aux formes paradisiaques, des attitudes d'archanges dans la courbe d'un arc ou le front d'un chasseur; que ce soit des mosaïques d'images schématisées ou des coins lourds comme des sanglots, la poésie de l'être vibre et répond à la soif de ceux qui aiment l'art, passionnément.

Sur les genoux, comme en un sanctuaire, je chemine lentement à travers les massifs d'un chant de joie, près d'un rameau de tendresse naissante, vers un regard du jour. Dans chaque couleur j'entends une histoire, un roman, une déception, je me penche vers les espoirs de la jeune fille qui attend chaque matin, sur la route, le coursier qui l'emportera vers l'Amour. Je me penche vers le jeune garçon qui songe aux terres inconnues si proches des paradis de ses rêves. Je me penche vers leurs illusions si splendides, si pures et si claires, qu'elles m'illuminent comme un rayon de soleil. Je me penche vers le jet victorieux de cet arbre puissant, image d'avenir, et j'entends chanter l'espoir de la jeunesse dans ces bleus translucides irradiant le fond du tapis.

Je me penche vers la femme qui connaît l'acceptation et les troubles de la douleur. Je me penche vers ces feuillages sombres, qui expriment si bien sa tristesse et le regret de son passé solitaire. Je me penche vers le chant ému de son amour maternel qu'elle a brodé par ces roses, au-dessus des épines.

Je me penche vers l'homme qui a conçu ces grandes lignes maîtresses, vastes comme des champs de blé. Je me penche vers son ouvrage fait de force et de volonté, et je sens que tous les autres efforts reposent sur la structure de ses pensées.

Et je songe à tous les multiples tapis de l'Iran qui sont allés, par les routes du monde, porter l'image de la nation à ceux qui aiment la beauté. Dans les palais, chez l'écrivain et l'homme d'affaires, partout dans les salons, leurs efflorescences évoquent la poésie de l'Orient, et leur présence crée une atmosphère d'harmonie et d'intimité. Un regard posé sur eux provoque la rêverie, et l'imagination chevauche à travers les dessins, jusqu'au coeur de l'Asie, dans un voyage merveilleux. Il me semble être arrivé par l'évocation de toutes ces images, sur un sommet, près du ciel. J'oublie tout ce qu'en moi le doute a fait naître, et je me sens proche du grand rythme de la vie qui doit unir tous les êtres, dans une parfaite compréhension, Toujours incliné sur le tapis de Kerman, je pense à ceux qui aiment l'Iran, aux nations éloignées et amies, que tant de liens unissent, et qui trouvent par l'art iranien ce regard profond de l'Orient qui attire et qui possède. Rien ne peut ternir le langage de l'art et de l'amitié, qui, plus puissant que les mots vides et souvent inutiles, trouve son expression dans un beau tapis, un objet ciselé, un poème, une pensée, ou un matin ensoleillé d'hiver, au pied des monts Elbourz.

Il fait sombre… et je vous attends toujours… je sais que vous ne viendrez pas, mais mon cœur n'est pas triste. Quelques braises incandescentes s'écroulent dans la cheminée, et je reste seul à rêver de vous. Le tapis, sous mes mains, caresse ma solitude, et je me sens ému de tout ce que je lui dois d'impressions par la jouissance raffinée de ses couleurs. Je voudrais mieux chanter ma reconnaissance et mon attachement à tout ce qui est noblement iranien, mais je suis fier et heureux d'avoir, par la langue de Montesquieu, le privilège d'évoquer ces lumineuses images. ■

Journal de Téhéran
13 Janvier 1937
23 Dey 1315

Activité Touristique

Nous extrayons aujourd'hui de la remarquable étude MM. Andrieu et Muracciole déjà citée hier, le très intéressant passage suivant ayant trait au site où naquit Téhéran: " Dans cette vaste Plaine de la Médie, longeant l'Elbourz les grandes caravanes. C'était là le passage de la célèbre route de la soie, une des plus vieilles et des plus importantes du monde. Les Babyloniens la connurent, les armées innombrables des grands Achéménides la suivirent, elle fut le chemin d'Alexandre. Venant de la Méditerranée par Babylone, elle franchissait les défilés du Mont Zagros, atteignait Ecbatane et Rhagès puis, par les portes Caspiennes, elle allait vers l'est, vers Bactres d'où par les hauts cols de l'Indoukouch elle se prolongeait jusqu'aux opulentes cités de la Sérique. La prospérité apportée par cette grande artère commerciale, le voisinage des riches terres de l'Hyrcanie (Mazandéran) mais aussi la proximité de l'Elbourz et de ses eaux abondantes ont de tout temps donné à cette région du seuil des déserts orientaux de l'Iran une importance économique et politique considérables. Aussi y trouve-t-on toutes les époques, que ce soit Rhagès, Reï, Véramine, Demavend et plus tard Téhéran, chacune d'elles s'assurant la prépondérance au gré de la fortune des batailles. De ce point de vue, la capitale actuelle de 1'Iran apparaît comme la continuatrice de l'ancienne ville de Reï dont les ruines se trouvent à quelques kilomètres à pied de l'éperon montagneux que l'Elbourz allonge du Sud à l'Est de Téhéran. L'origine de Reï se perd dans la nuit des temps. L'orgueil des anciens Mages lui donnait pour fondateur Chus, petit-fils de Noé. Quelques historiens persans la font remonter à Houcheng Pichdadi, l'un des rois de cette première dynastie iranienne des légendes. Elle fut la Rhagès antique, citée dans l'inscription de Darius à Béhistoum et où, d'après certains auteurs, serait né Zoroastre. Elle était connue sous le nom de Rhagès aux temps bibliques. Le Livre de Tobie nous apprend en effet comment Tobie le Vieux, devenu pauvre, envoya son fils réclamer à Ghadamus, habitant de Rhagès en Médie, remboursement d'un prêt de dix talents. Selon Arien, Alexandre le Grand poursuivant Darius III s'y arrêta quelques jours avec son armée. Seleucus Nicator, général d'Alexandre et fondateur de la dynastie des Séleucides, y fit exécuter de

grands travaux et la nomma Europos. Plus tard, lorsque la dynastie Parthe des Arsacides eût le pouvoir, la ville, sous le nom d'Arsacia, devint leur capitale. Vers le IIème siècle de notre ère, elle connut alors une grande prospérité et fut la plus vaste cité de la Médie. Sous les Sassanides, elle resta un centre florissant. La conquête arabe ayant au VIIème siècle ruiné la puissance des Sassanides, l'Islam se substitua à la religion zoroastrienne et l'antique capitale désormais devenue Reï, se transforma en une opulente métropole musulmane. Elle paraît avoir atteint l'apogée de sa splendeur sous les khalifats de Mansour et de Mehdi. C'est dans cette ville qui compta, dit-on, plus d'un million d'habitants, que certains historiens placent le lieu de la naissance du grand Khalife Haroun al Rachid en 765. Les écrivains locaux et les auteurs arabes parlent de Reï à cette époque avec une grande admiration. On peut en juger par le court résumé que fait Chardin d'un passage du livre. "*Haft Iklim*" (les sept Climats d'Ahmed Razi, géographe persan: Au temps du khalife Mehdi… qui vivait au VIIIème siècle du christianisme, la ville de Reï était divisée en 6 quartiers dont chacun avait 46 rues, chaque rue 400 maisons et 10 mosquées, y avait également dans la ville 6.400 collèges, 16.000 bains, quinze mille tours de mosquées, douze mille moulins, mille sept cents canaux, treize mille caravansérails; je n'ose insérer le nombre de maisons, ne pouvant pas croire qu'il y eût autant d'hommes. De là lui sont venus les titres superbes qu'elle a dans les histoires; Première des Villes, Epouse du Monde, Porte des Portes de la Terre, Marché de l'Univers… etc. ".

Quelle que soit l'évidente exagération de ces chiffres excessifs et de ces qualifications pompeuses, il reste indéniable que Reï fut à cette époque l'une des plus grandes villes de la Perse et peut-être de l'Asie. Sous les Bouyides et les Seldjoucides elle fut plusieurs fois capitale et Togrol Beg, le fondateur de cette dernière dynastie, y fit exécuter de grands travaux. C'est sous son règne que naquit à Reï vers le milieu du XIème siècle Hassan Sabbah, qui devint plus tard le terrible Vieux de la Montagne, le grand Maître de la Secte des Assassins dont les sanguinaires adeptes commirent tant de crimes. Souvent éprouvée par les tremblements de terre et les guerres, la vieille cité était encore un centre très considérable lorsqu'elle fut assaillie par les hordes tartares mongoles de Djengis Khan en 1221. Deux armées conduites par ses fils, l'une venant du Khorassan, l'autre du Mazandéran, y opérèrent leur jonction. La ville fut détruite et un grand nombre d'habitants massacrés. La fortune de Reï était dès lors irrémédiablement compromise. Houlagon, petit-fils de Djengis, la dévasta à nouveau en 1259. Il fallait que la vitalité de la vieille cité fût grande pour qu'en 1278, le géographe persan Kazvini y trouvât encore quelque activité. Elle apparut misérable à Rachid ed Din en 1303. Sa voisine Véramine, située à quelques 50 km l'est, avait entre temps pris un essor considérable attirant à elle toutes les richesses de la région. Le souverain mongol, Ghazan Khan, essaya en vain de redonner à la vieille capitale un peu de son ancienne importance… Toutefois la ville, ou ses restes, subsistaient encore vers 1420 car on la trouva mentionnée dans l'histoire de Chah Rokh, petit-fils de Timour Leng qui ajouta Reï à sa part de l'héritage paternel. A partir de l'époque Safavide, on n'en entendra plus parler."■

Boîte à textes

La grande salle du miroir
Reflet de la culture et de l'art iraniens

Charareh CHAKERI

Il y a, au nord de Bojnourd, une magnifique haute bâtisse dont l'architecture attire l'attention de tout visiteur. Fascinée par sa beauté, je me suis rendue sur ce lieu de rêve.

Désireuse d'en savoir plus, je me posais à chaque pas une nouvelle question : de quelle époque date cet édifice ? Par qui fut-il fondé ? Comment l'appelle-t-on?

Je me retrouvais peu après en ce lieu tant rêvé, devant sa monumentale entrée. Ebahie par sa taille, je pus distinguer le nom de son fondateur gravé en haut du porche d'entrée. " Momtahé-ol-Molk Chaghaghi ". Ainsi s'appelait le fondateur de ce monument.

Par le porche, tout un pan de l'histoire artistique et culturelle de l'Iran m'a emporté dans son tourbillon. Mon âme fut absorbée par les éléments divers et variés du bâtiment. "La Maison des Miroirs de Mofakham", ainsi qu'on l'appelle, est l'un des joyaux architecturaux de l'époque nassérienne. Autrefois, ce bâtiment ainsi que le Hozkhaneh " la Maison du Bassin ", "Le Jardin des Fontaines " et le pavillon du " Kolah Farangi " constituaient ensemble le " Dar-ol-Hokumeh " (La Maison du pouvoir). Mais le pavillon s'effondra à la suite du tremblement de terre qui secoua la ville de Bojnourd. Que reste-t-il de cette grandeur ? Seules, quelques ruines attestent cette beauté éphémère et l'unique pensée qui vient à l'esprit est cette devise: " Rien n'est éternel, quel qu'il soit. "

L'importance architecturale de cette bâtisse est due en particulier à sa salle la plus importante, appelée " La Grande Salle des Miroirs ".

" Miroir ", mot sacré dans la culture persane, symbolise la forme, la frontière et l'une des forces composées de l'homme.

Parcourant cette salle superbement décorée, je comprenais enfin la relation directe du mot miroir et de la grandeur de cette salle. Je m'apercevais que les ornements de la miroiterie, qui donnaient

une somptuosité inexprimable à ce lieu, reflétaient la capacité impressionnante de l'homme à innover et à créer des monuments éternels.

La largeur des fenêtres, quant à elle, conférait à cet endroit une luminosité merveilleuse. Les jeux de la lumière, dûs à sa réflexion et à sa réfraction, donnaient une ambiance mystique à cette salle et m'emportaient dans le monde des couleurs.

La salle des Miroirs était autrefois réservée aux réunions gouvernementales. C'était en ces lieux que l'on fixait les rencontres et les visites officielles et que l'on débattait des sujets politiques, sociaux et militaires, en présence des grandes figures politiques et militaires du règne de Nasser-e-Din Châh Qâdjâr.

Les 134 portraits des grands safavides et qâdjârs les plus célèbres confèrent une dimension solennelle supplémentaire à la salle.

On est confronté de tous côtés à une beauté exceptionnelle née de la fusion parfaite de l'art et de l'architecture islamico-persane.

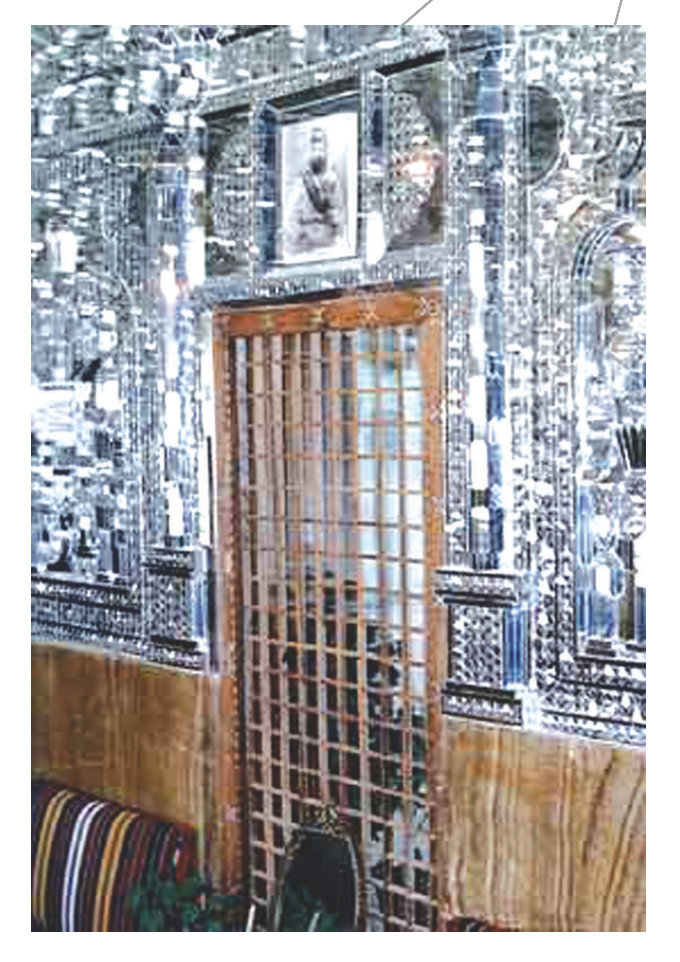
Mon âme s'apaise et le calme m'envahit au contact de tant de splendeur. Au fond de la Salle des Miroirs, je trouve une gravure représentant un combat entre un lion et un dragon, symbolisant respectivement le bien et le mal. Juste à côté d'eux, on peut apercevoir deux soldats agenouillés qui, de leurs flèches, les prennent pour cible.

Qui serait le vainqueur de ce combat? Le Bien ou le Mal ? J'aurais souhaité être l'un des soldats pour tuer le dragon. Pourtant, l'ambiance mystique de cette salle me convainc que le Bien sera vaincu. Etrange.

Envahie par cette splendeur, je me voyais de nouveau sur le seuil de la porte. Il était temps de sortir de ce splendide bâtiment, symbole de l'esprit créatif et artistique iranien. Seules des mains habiles, expertes en arts picturaux et architecturaux, sont capables de créer de tels chefs-d'œuvre comptant parmi les nombreux reflets de la civilisation et de la culture iraniennes.■



Momtahé-ol-Molk Chaghaghi



Chirâz... la ville des poètes

L'Iran est un pays d'art et de littérature ayant abrité de nombreux poètes. L'Iran est aussi le pays des mystères : sa visite est une expérience unique car elle nous plonge dans le berceau d'une civilisation qui eut ses hauts et ses bas, mais qui enrichit les pages d'une histoire trois fois millénaire de l'âge du Feu à l'Epoque contemporaine. L'histoire de l'Iran remonte au IVème millénaire avant Jésus-Christ. Pendant des siècles, ce pays fut le lieu de passage de différentes cultures, ainsi qu'en témoigne la Route de la Soie.

L'une de ses plus belles villes est sans doute Chirâz, capitale de la région de Fars, et située à côté de Persépolis, l'un des plus beaux joyaux de l'Empire perse.

Chirâz est synonyme de douceur de vivre, de jardins, de poèmes, de roses, et se distingue surtout de par ses monuments, ses philosophes, ses fleurs, et ses vignes … (Le cépage Syrah serait ainsi originaire de Chirâz). Chirâz est une oasis de verdure et de culture dans le désert ; mais c'est avant tout la ville de grands poètes tels que Saadi et Hâfez. La popularité de ce dernier est telle que ses vers, qui suscitent toujours soupirs et émerveillements, ont été érigés au statut de proverbes, et rares sont les personnes qui n'en connaissent pas un ou deux pour chaque circonstance de la vie.

" *Je te salue, ô Chirâz, cité incomparable ! Que le ciel te protège de tout danger: j'adresse mille et mille louanges à ce pays que la lumière céleste a gratifié de tant de splendeurs... ô pèlerins de l'Amour, venez à Chirâz et l'Amour, si votre coeur l'implore, vous comblera de tous ses dons* " (Hâfez)

On peut également y visiter son mausolée, au cœur d'un jardin fleuri et orné de cyprès.

Cette ville abrite également le mausolée du grand poète Saadi (1184-1292) qui avait également chanté les louanges de cette ville:

"*Tes jardins sont nombreux, tes vergers sans limite, tes palais montent jusqu'aux cieux...*"

La ville fut la capitale de l'Iran durant 32 ans sous la dynastie des Zend (1747-1779) qui donnèrent leur nom à la principale artère de la ville. Elle a su conserver des quartiers typiquement anciens bâtis de briques crues et modernisés avec intelligence.

Fatemeh MEHRANFAR



Il me séduit! Il te séduit!

J'en suis sûre; il était en train de me regarder dans les yeux; je suis confuse sans savoir pourquoi; peut-être est-ce la chaleur ou son passage, rapide comme l'éclair. Il vient de passer juste à coté de moi et ne s'est pas encore trop éloigné. Personne aux alentours… Je me tourne rapidement dans sa direction et lui demande de nouveau: " Monsieur, monsieur... où est l'académie de..." Il ne me prête de nouveau aucune attention. M'a-t-il entendue? Je le regarde de dos.

Ah... j'y suis, j'ai compris, je les vois, les petits écouteurs de son lecteur mp3, ceux qui pénètrent dans le creux des oreilles en les remplissant d'ondes musicales. Moyen de fuite, voix qui nous confinent dans l'isolement. Moyen permettant d'être seul au milieu de la foule. La musique s'écoule tel un fleuve rugissant qui nous empêche de tout entendre sauf son grondement sourd.

Que se passe-t-il?

Notre ère est celle des technologies de communication qui, à chaque instant, effacent davantage les frontières spatio-temporelles. Mais plus la transmission et son monde se développent, plus les relations humaines et la simple et directe confrontation homme-homme se restreignent.

A l'époque de la soi-disant "communication", la poussière du silence s'est diffusée au sein de la plupart de nos relations. Ce silence n'a rien hérité de nos ancêtres. Sans tranquillité et harmonie profonde, il agit comme un enfant indigne, un oubli cherchant à chasser nos interlocuteurs. Comme un oiseau, il se niche sur les branches des relations et comme un arbre, ses racines croissent dans la terre de la vie. Ce processus se développe de façon si graduelle que l'on ne peut percevoir la lourdeur de sa présence. Il enveloppe tout et nous ôte le désir de parler aux autres. Les gens communiquent sans vraiment rien dire. Les mots deviennent des morceaux de glace, homogènes et uniformes, jaillissant de notre esprit. Les hommes écoutent sans rien entendre, prisonniers des hauts murs de leur solitude; ils regardent sans vraiment voir, et si l'on trouvait un peu d'intérêt à la communication humaine, on devrait alors crier dans le puits du silence:

Bonsoir ténèbre, fidèle amie?
Je suis venu te parler à nouveau
Car une vision s'insinuant doucement
S'est enracinée alors que je dormais
Et la vision, ancrée dans mon cerveau
Demeure encore
Dans le son du silence.

Dans mes cauchemars, j'ai marché seul
Sur des routes pavées étroites
Sous le halo d'un lampadaire.
J'ai tourné mon col vers le froid et la tempête,
Quand mes yeux ont été blessés par le flash de la lumière d'un néon
Déchirant la nuit
Touchant le son du silence.

Et dans la lumière nue j'ai vu
Dix mille personnes, peut-être plus.
Des gens parlant sans rien dire
Des gens entendant sans écouter
Des gens écrivant des chansons que les voix ne "partagent" jamais.
Et personne n'ose
Briser le son du silence.

"Idiots" ai-je dit "Ne savez-vous pas
Que le silence, tel un cancer, s'enracine
Écoutez les mots que je devrais vous enseigner,
Attrapez mes bras que je devrais vous tendre"
Mais mes mots, comme des gouttes de pluie silencieuses, tombèrent
Et résonnèrent
Dans les puits du silence.

Et les gens s'agenouillèrent pour prier
Mais vers le dieu néon qu'ils ont créé
Et l'enseigne fit scintiller son avertissement
Dans les mots qu'elle constituait.
Et l'enseigne dit "Les mots d'un prophète sont écrits
Sur les murs du métro
Et dans les halls d'immeuble"
Et chuchota dans le son du silence

Fatemeh HASSANZADEH



Anthologie persane, XIe-XIXe siècles

Par Henri Massé

De la littérature persane on ne connaît guère en France que quelques noms : Firdousi, Khayyâm, Saadi, Hâfiz. Mais on ignore les centaines d'autres auteurs importants qui, à partir du XIe siècle, forts du rayonnement de l'Islam, lui ont donné ses lettres de noblesse.

Cette indispensable anthologie, due à Henri Massé, rassemble des textes de toute nature: poétiques, romanesques, religieux, moraux et mystiques, philosophiques, historiques, politiques, scientifiques, et même humoristiques. Chaque période littéraire est précédée d'un résumé historique et chaque texte d'une notice biographique sur son auteur.

Le livre s'arrête au milieu du XIXe siècle, moment où la littérature persane reçoit ses premières influences occidentales.

Henri Massé

Linguiste et spécialiste du persan, Henri Massé fut membre de l'Institut et professeur de persan à l'École nationale des langues orientales vivantes (aujourd'hui, l'Inalco), établissement qu'il présida de 1948 à 1958.



- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

فرم اشتراک ماهنامه « رُوو دو تهران»

Revue De Téhéran

مؤسسه

نام　　　　نام خانوادگی

آدرس

کدپستی　　　　صندوق پستی　　　　تلفن

	یک ساله	شش ماهه	سه ماهه
داخل کشور	۷۰/۰۰۰ ریال	۳۵/۰۰۰ ریال	۱۸/۰۰۰ ریال
خارج کشور	۲۰۰/۰۰۰ ریال	۱۰۰/۰۰۰ ریال	۵۰/۰۰۰ ریال

اشتراک یکساله ماهنامه، برای دانشجویان، طلاب و دانش آموزان با احتساب ۳۰درصد تخفیف، به مبلغ ۴۵/۰۰۰ ریال خواهد بود. برای استفاده از تخفیف، ارسال رونوشت کارت تحصیلی معتبر لازم است.

- حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran** ، ارسال نمایید.
- در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.
- اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز

موسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سر دبیر

محمدجواد محمدی

دبیر تحریریه

روح الله حسینی

تحریریه

اسفندیار اسفندی
املی نُوو اِگلیز
عارفه حجازی
مسعود قارداش پور

تصحیح فرانسه

بئاتریس ترهارد

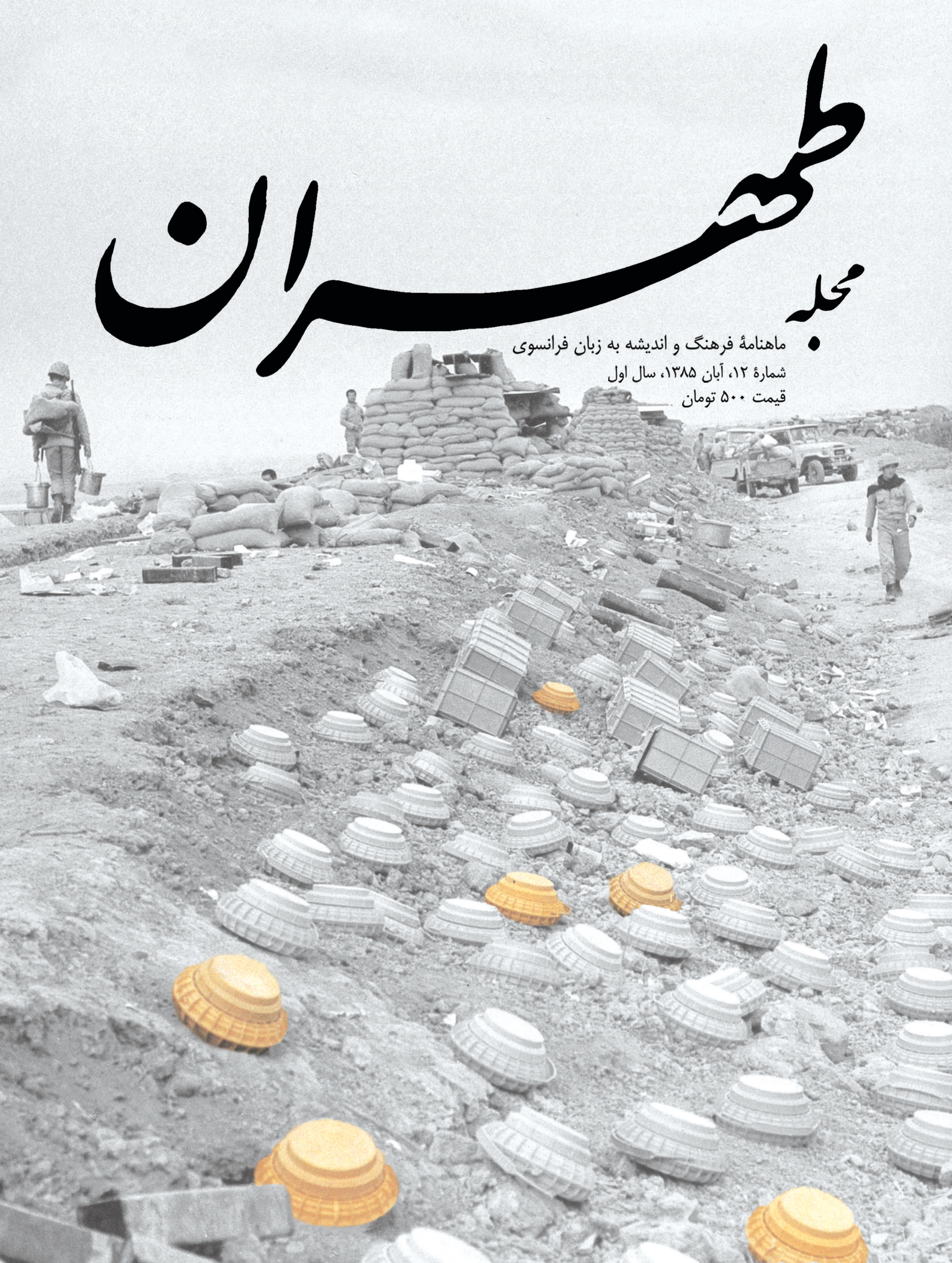
ویرایش فارسی

محمدامین یوسفی

طراحی و صفحه آرایی

منیره برهانی، نازمریم مالک

نشانی : تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
موسسه اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی : ۱۵۴۹۹۵۱۱۹۹
تلفن : ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر : ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی :
rdt@etelaat.ir
تلفن آگهی ها : ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ


مجله
طهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۲، آبان ۱۳۸۵، سال اول
قیمت ۵۰۰ تومان